Jenous *L'enquête*

Jenous - L'enquête

Prologue

Au sommet de *La Montagne Du Roi*, l'or poli du palais retenait la lumière du matin. Bien plus bas, *La Forêt Noire* étendait ses arbres serrés sur le *Royaume Des Personnages*. Entre les troncs, personne n'aurait distingué la petite maison de *Prieur*.

Trésor De Création flottait près d'une ouverture du palais. Des spirales lumineuses parcouraient son corps immense. *Père Du Roi* regardait la forêt, tandis que *Le Roi* se tenait auprès de lui.

— *Prieur* prie encore, dit *Trésor De Création*. Hier, il a demandé que *Messager* rencontre quelqu'un qui écoutera vraiment. Ce matin, il remercie déjà *Le Roi*, sans savoir qui ce sera.

— Il connaît celui à qui il parle, répondit *Père Du Roi*.

Le Roi tourna les yeux vers les arbres. Un homme au visage vert priait dans l'obscurité, son casque sur les oreilles. À quelques pas de lui, un grand carré de tissu vert écoutait en silence.

— Son fils croit que la prière l'empêche d'exister, dit *Le Roi*.

— Il voudrait que tout le monde connaisse son nom, observa *Trésor De Création*.

— Et son père voudrait le retenir, ajouta *Père Du Roi*. Il sait pourtant qu'il ne peut pas choisir à sa place de rester ou de partir.

Le Roi laissa passer un moment. Dans la forêt, *Prieur* continuait de parler, ignorant que son fils allait partir.

— *Prieur* me demande de garder *Jenous*, dit *Le Roi*. Il me confie aussi sa peur de le perdre. Il ne cherche pas à obtenir un fils qui lui obéisse en échange de ses prières. Il vient à moi parce qu'il veut prier pour ma gloire.

Les spirales de *Trésor De Création* s'éclairèrent.

— C'est ainsi que la prière te glorifie.

— Oui, dit *Le Roi*. Et s'il prie encore ce soir, même après le départ de son fils, je l'entendrai.

Au-dessous du palais, *Jenous* glissa hors de la maison sans faire craquer une seule branche.

Chapitre 1 — Le nom sur l'écran

La pluie avait cessé avant l'aube, mais *La Forêt Noire* continuait de goutter. L'eau descendait des sapins, s'attardait sur les feuilles larges des kapokiers, puis tombait en grosses perles sur la mousse. Les chênes tordus enfermaient le sentier sous leurs branches. Il fallait marcher longtemps pour apercevoir une trouée de lumière, et plus longtemps encore pour apercevoir le ciel.

Jenous connaissait chaque racine de ce chemin. Il connaissait aussi l'endroit où le sol devenait trop meuble, le tronc creux qui servait de cachette et la pierre contre laquelle son père venait prier lorsqu'une patrouille traversait les bois. Ces connaissances l'avaient protégé pendant dix-huit ans. Ce matin-là, elles lui donnaient l'impression de savoir par cœur les murs d'une prison.

Il mesurait deux mètres sur deux : un carré de tissu vert, aux bords nets, que le vent ne soulevait pas s'il ne le voulait pas. Il n'avait ni visage ni bras ni jambes. Pour avancer, un coin de son tissu prenait appui, le reste de sa surface glissait, puis un autre coin se soulevait. Sur les feuilles mouillées, il pouvait se

déplacer sans laisser une empreinte. Cela aussi, son père lui avait appris à le faire.

Un bruit bref traversa le sous-bois. *Jenous* se plaqua contre un tronc, assez haut pour que son vert se confonde avec les mousses. Entre deux fougères, il distingua la lueur d'une lampe, puis des pas prudents. Deux silhouettes cherchaient une piste sur le sentier inférieur. L'une s'arrêta devant une branche brisée.

— Il est passé par ici ? demanda-t-elle.

— Avec cette pluie, va savoir. On nous a dit de trouver *Prieur*. Continue.

Leurs voix s'éloignèrent. *Jenous* attendit jusqu'à ne plus entendre les pas. Son père avait raison sur le danger : les méchants personnages le cherchaient toujours. Cette pensée l'agaça davantage encore que la peur. Chaque fois qu'il voulait partir, la forêt lui fournissait une raison de rester.

Une nuit, l'année précédente, trois autres poursuivants s'étaient perdus près du ravin. *Jenous* les avait entendus appeler à l'aide depuis leur cachette. Il se souvenait de son père avançant jusqu'à la pente malgré le risque d'être reconnu. *Prieur* leur avait lancé une corde, puis avait reculé sous les arbres avant qu'ils puissent voir qui les avait aidés. De retour à la maison, il avait prié pour eux.

— Ils te tueraient s'ils te trouvaient, avait protesté *Jenous*.

— Je le sais.

— Et tu voudrais quand même qu'ils rentrent chez eux ?

— Oui. Je voudrais aussi qu'ils entendent le message de *Messager*.

Jenous n'avait jamais compris comment son père pouvait offrir une corde à quelqu'un qui le cherchait avec une arme. Il ne doutait pas que le geste eût sauvé trois vies. Il avait seulement retenu qu'au matin personne ne le saurait. Pour *Prieur*, cela n'enlevait rien à ce qu'il avait fait ; pour son fils, c'était précisément le problème.

Il revint vers leur maison. Des racines couvraient une partie du toit, et des fougères poussaient si près des murs qu'un voyageur pouvait passer à quelques mètres sans voir l'entrée. À l'intérieur, *Prieur* terminait de ranger des provisions dans deux sacs. Il avait le visage vert, un bouc net, des cheveux verts courts rejetés vers l'arrière. Son casque reposait sur ses oreilles ; le petit micro qui y était fixé suivait le mouvement de sa bouche. Il portait l'un des appareils que *Le Roi* lui avait confiés pour communiquer avec lui où qu'il se trouve.

À la vue de son fils, il posa le second sac.

— Ils étaient sur le sentier du bas ?

— Deux. Ils te cherchent, comme tous les autres. Je les ai laissés passer.

— Merci.

Prieur souleva un pan de tissu qui servait de rideau. Il vérifia que les bois étaient vides, puis resta près de la fenêtre. Quand il pria, ses bras demeurèrent le long de son corps. Sa voix était assez basse pour ne pas porter au-delà des murs.

— *Roi*, merci de nous avoir permis de les entendre arriver. Protège ceux qu'ils pourraient rencontrer sur la route. Aide *Messager* à annoncer ton message, et donne à ceux qui l'écoutent de croire ce qu'il dit pour eux-mêmes, selon ton plan. Je te confie aussi *Jenous*. Tu sais ce qu'il a décidé. Aide-moi à lui parler avec vérité et sans chercher à le retenir par peur. Que ce que je fais aujourd'hui soit pour ta gloire.

Le micro ne rendait pas la pièce plus solennelle. *Jenous* avait entendu son père prier dans cette maison, sous la pluie, en courant et parfois à genoux dans la terre. Le casque l'accompagnait presque partout. Il n'avait jamais empêché les ennemis d'approcher. Pourtant *Prieur* s'en servait chaque jour, jusque dans

les moments où ils auraient pu se croire enfin tranquilles.

— Tu as demandé qu'on m'aide à partir ? dit *Jenous*.

Prieur se retourna.

— Je lui ai demandé de t'aider, toi. Je ne décide pas à sa place de la façon dont il le fera, et si il le fera.

— Tu ne décides pas non plus à la mienne. J'ai dix-huit ans aujourd'hui.

— Je le sais.

Jenous fit glisser un coin de son tissu jusqu'au sac posé sur la table. Il avait déjà pris ce dont il avait besoin. Il avait attendu que son père remarque le départ préparé, peut-être pour éviter d'avoir à l'annoncer. Maintenant que le moment arrivait, aucun de ses arguments ne semblait assez grand pour remplir la pièce.

— Je vais à *Sentimen'town*, dit-il. Les recrutements de la présidence commencent ce matin.

Prieur regarda le sac, puis son fils.

— Tu m'as dit que tu voulais travailler là-bas. Je pensais que tu attendrais quelques jours pour voir comment traverser la frontière de la ville.

— Si j'attends, une autre patrouille passera, puis une autre. Il y aura toujours un danger. Je ne veux plus régler ma vie sur leurs rondes.

— *Jenous*, ils t'ont vu près de moi. Certains savent que tu es mon fils.

— Ici, oui. À *Sentimen'town*, personne ne sait qui je suis. Pour une fois, ça pourrait m'être utile.

Il se tut, surpris d'avoir dit cela. Il partait justement parce qu'il ne supportait plus d'être inconnu. *Prieur* n'en releva rien. Il ouvrit le sac, y ajouta un morceau de pain enveloppé dans une feuille, puis le referma.

— Je peux t'accompagner jusqu'à la lisière.

— Je connais le chemin.

— Alors je resterai ici.

Cette réponse était plus difficile à recevoir qu'une dispute. *Jenous* s'était préparé à défendre son départ, à refuser qu'on le surveille ou qu'on prie derrière lui à chaque pas. Son père lui laissait le sentier libre.

— Je ne veux pas devenir comme toi, dit-il.

Prieur baissa légèrement la tête, mais il ne détourna pas le regard.

— Tu n'as pas à devenir comme moi.

— Je ne parle pas du casque. Je parle de vivre caché et de croire que cela suffit parce que *Le Roi* te voit. Moi, je veux que d'autres me voient. Je veux avoir une

place, une vraie. Quand on prononcera mon nom, je veux qu'on sache qui je suis.

— Je comprends que tu le veuilles.

— Alors comprends aussi que je ne prierai pas. Jamais. Je n'ai pas envie de passer ma vie à demander la permission de vivre.

La pluie reprit contre le toit, fine d'abord, puis plus serrée. *Prieur* posa la main sur le dossier de la chaise. Il chercha ses mots assez longtemps pour que *Jenous* craigne un sermon.

— Je prie parce que je crois le message de *Messager*, dit enfin *Prieur*. *Le Roi* a souffert et il est mort pour mes péchés. Il est ressuscité. Quand je lui parle, je m'adresse à celui qui m'a sauvé. Je ne te demanderai pas de répéter des paroles auxquelles tu ne crois pas.

Jenous connaissait ces phrases. Son père les lui avait expliquées enfant, puis de nouveau lorsqu'il avait grandi. Il savait les redire exactement et ne voulait pas les entendre une fois de plus avant de partir. Il attrapa le sac par son ouverture et le fit glisser sur son tissu.

— Je dois y aller avant que les patrouilleurs reviennent.

Prieur ouvrit la porte. Ils restèrent un instant de part et d'autre du seuil. De près, *Jenous* apercevait une fatigue qu'il n'avait pas vue pendant la prière : les deux

hommes dans le bois n'étaient peut-être pas les seuls que son père avait entendus cette nuit.

— Reviens si tu as besoin d'un endroit où dormir, dit *Prieur*. Tu sauras retrouver la maison.

— Je ne compte pas revenir.

Prieur acquiesça sans répondre. *Jenous* s'éloigna entre les fougères. Après quelques mètres, il regarda derrière lui. La porte était encore ouverte, son père debout devant elle, le casque sur les oreilles et les bras le long du corps. *Jenous* se força à reprendre le sentier. Il aurait tout le temps de penser à cette image ailleurs.

La forêt changeait par degrés. Les arbres restaient serrés, mais les premières racines coupées apparaissaient au bord du chemin. Plus loin, un fossé recueillait l'eau de pluie sous des plaques de métal. *Jenous* s'arrêta devant une feuille de kapokier tombée sur la plaque : une moitié reposait sur la terre humide, l'autre sur une surface si lisse qu'aucune goutte ne s'y accrochait.

Un grondement lui parvint à travers le sol. Il avança encore. Entre les derniers troncs, des rails suspendus passaient au-dessus d'une station vitrée. Des capsules y arrivaient sans conducteur, s'arrêtaient exactement devant les portes et repartaient dès que les passagers avaient pris place. Au-delà, *Sentimen'town* dressait ses

immeubles dans une lumière rose. Leurs façades portaient des écrans qui changeaient avant qu'il eût fini de lire les phrases. Des passerelles reliaient les étages à une hauteur où, dans la forêt, les branches auraient déjà caché le ciel.

Jenous était venu jusque-là une seule fois avec son père, quand il était petit. Ils s'étaient cachés à la lisière pour laisser passer des voyageurs. Il n'avait aperçu que la station. Aujourd'hui, il pouvait entrer.

Il attendit qu'une capsule ouvre ses portes et se glissa derrière un groupe de passagers. Le sol s'éclaira sous chacun d'eux. Sous lui, un message apparut : « FORMULE DE VOYAGE : OBJET ENCOMBRANT ».

— Je paie ma place, protesta *Jenous*.

Une voyageuse se retourna, cherchant la personne qui avait parlé. *Jenous* redressa l'un de ses coins.

— Et si possible, je préférerais une place avec vue.

La voyageuse observa le grand carré vert, puis déplaça son sac pour libérer une vitre. L'écran au sol corrigea son annonce : « PASSAGER ATYPIQUE ». *Jenous* se retint de discuter avec la machine. Il avait obtenu ce qu'il voulait.

La capsule quitta la station. La lisière recula derrière la vitre, dense et sombre. Quelques minutes

plus tard, *Jenous* vit les premiers quartiers de la ville de l'intérieur. Un jardin suspendu longeait toute la hauteur d'un immeuble ; sous les racines, des conduites transparentes livraient de l'eau plante par plante. Des véhicules montaient le long des façades avant de rejoindre les voies aériennes. Dans une vitrine, des vêtements se réajustaient sur les passants qui s'arrêtaient devant eux, sans qu'on ait besoin de les toucher.

Il descendit sur un quai suspendu au milieu de la ville. La capsule repartit derrière lui, et une autre arriva déjà de l'autre côté des rails.

Les écrans reconnaissaient les visages. Ils proposaient un trajet, un déjeuner, une rencontre ou un travail selon ce qu'ils croyaient lire dans les expressions. À *Jenous*, qui n'avait pas de visage, l'un d'eux proposa successivement un pressing et un concours de design. Il allait s'en éloigner lorsqu'une troisième annonce s'afficha : « VOUS CHERCHEZ À ÊTRE REMARQUÉ ? »

De l'autre côté du quai, deux jeunes personnages attendaient devant un écran de rencontres. La machine affichait les voyages dont ils rêvaient, les chansons qu'ils écoutaient et même la fréquence de leurs sourires. Ils se regardèrent d'abord avec méfiance.

Puis l'un montra du doigt un goût qu'ils partageaient et tous deux éclatèrent de rire. Quand la capsule suivante arriva, ils montèrent ensemble.

Jenous les suivit des yeux. Il n'avait jamais pensé qu'un écran pourrait lui choisir une amie, encore moins lui apprendre à devenir amoureux. Il aurait pourtant aimé, un jour, parler de son départ à quelqu'un qui ne serait pas son père. Il se demanda si la ville saurait faire apparaître cette personne aussi facilement qu'elle avait fait apparaître un trajet et une offre d'emploi. La capsule s'éloigna. Il resta seul devant sa propre image, un carré vert que la caméra n'arrivait pas à placer dans ses catégories.

Il revint vers l'annonce. La caméra réglait sa mise au point sur toute sa surface verte. Puis la phrase changea : « LA PRÉSIDENCE RECRUTE. PRÉSENTEZ-VOUS AU PALAIS DE *SENTIMEN'TOWN* AVANT MIDI. »

Jenous nota l'adresse. Il savait que la ville proposait des emplois à la présidence ; il n'avait pas cru trouver une invitation adressée presque personnellement à lui. La caméra continuait de le suivre quand il reprit sa route.

Dans le quartier central, la ville changea sous ses yeux. Un cliquetis se répandit d'écran en écran. Les

murs roses prirent une teinte violette ; des bulles en forme de cœur montèrent entre les immeubles. Sur une passerelle, deux inconnus s'arrêtèrent pour se réciter des poèmes. Au pied des bâtiments, de petites fleurs en cœur surgirent au bord des trottoirs, accompagnées de quelques notes de violon. Les passants levèrent la tête vers les écrans géants.

Sentimentale apparaissait partout. Elle portait son écharpe de maire sur une veste au col haut. Son cœur rose restait visible au-dessus de la veste, et le bouton placé en son centre venait de tourner vers le bas. Ses cheveux avaient pris l'aspect de barbe à papa. Ses yeux et ses mains avaient maintenant la forme de cœurs ; sa bouche, très grande, brillait d'un rose vif. Elle saluait les habitants depuis une terrasse du palais.

— Notre maire ! s'exclama une passante.

— Notre présidente ! répondit son voisin, comme s'il tenait à rappeler qu'elle gouvernait aussi son propre monde.

Jenous suivit leurs regards. Il avait vu des images de *Sentimentale* dans la forêt, sur les appareils que des voyageurs abandonnaient près des sentiers. En vrai, elle commandait jusqu'aux couleurs de la rue. Il se demanda ce que cela faisait d'être reconnu par tous ceux qu'on croisait.

À côté d'elle se tenait un homme en veste sombre. Les écrans ajoutèrent son nom au bas de l'image : *Lover*. Son mari. Il souriait lorsqu'elle se tournait vers lui, mais son sourire disparaissait dès qu'elle regardait de nouveau la foule. Ses doigts serraient la rambarde. Plusieurs fois, il leva les yeux vers une fenêtre du palais située au-dessus de la terrasse.

Jenous était trop loin pour voir ce qu'il y avait derrière cette fenêtre. Il remarqua seulement qu'un volet s'y ferma au moment où *Lover* la regardait.

Un passant le heurta par inadvertance. *Jenous* s'écarta, puis pressa le pas vers les grilles. Il n'allait pas manquer un entretien parce qu'il avait passé la matinée à observer des gens qui possédaient déjà le poste qu'il espérait atteindre.

Le palais était fait de verre, de métal clair et de parois qui s'ouvraient au passage des personnes autorisées. Aucun couloir ne semblait rester identique d'une minute à l'autre. Des flèches lumineuses apparaissaient au sol pour guider les visiteurs ; au plafond, des chariots minuscules filaient d'une salle à l'autre avec des dossiers. Dans le hall, une maquette tournante présentait les quartiers de *Sentimen'town* et, plus loin, le monde que présidait *Sentimentale*. Un

passage privé reliait les deux. La maquette n'en montrait ni les commandes ni l'entrée exacte.

À l'accueil, une employée examina *Jenous* par-dessus son écran.

— Les recrutements sont réservés aux personnages, dit-elle.

— C'est une bonne nouvelle. Je suis *Jenous*.

— Je parle des candidats, pas des… Vous êtes…

Elle chercha une catégorie sur son écran. *Jenous* attendit. La liste défila jusqu'en bas, remonta, puis s'arrêta sur « textile vivant ». L'employée releva les yeux, un peu contrariée de n'avoir rien à lui refuser.

— Expérience professionnelle ?

— J'ai surveillé un chemin où des gens armés cherchaient mon père. Je sais écouter sans être vu. Je peux aussi tenir une porte, protéger quelqu'un de la pluie et transporter de petits objets.

— Nous demandons surtout une expérience auprès de la présidente.

— Alors il me faut un premier jour.

L'employée le considéra plus attentivement. Sur le mur derrière elle, les candidatures défilaient par dizaines, accompagnées de portraits impeccables et de recommandations. *Jenous* n'en avait aucune. Il pouvait

repartir et revenir avec un dossier plus impressionnant, mais quelqu'un d'autre aurait déjà pris la place.

Une alerte vibra dans le hall. Deux gardes traversèrent la pièce en direction des appartements privés, suivis d'un chariot de service qui transportait des verres vides. À l'autre bout du comptoir, l'employée reçut un appel. Elle écouta, pâlit légèrement et répondit qu'elle enverrait immédiatement quelqu'un. Quand elle raccrocha, son regard revint vers *Jenous*.

— Savez-vous absorber de l'eau ?

— Oui.

— Sans la répandre sur les tapis ?

— Oui.

— Suivez le couloir bleu. Je vous donne une heure d'essai.

Le couloir bleu montait vers une salle de réception. Derrière la porte, *Jenous* entendit une discussion qui semblait avoir commencé bien avant son arrivée.

— Le communiqué n'effacera pas ce que les gens ont vu, disait *Lover*.

— Ils m'ont vue leur parler, répondit *Sentimentale*. C'est précisément mon travail.

— Ils ont surtout vu que tu pouvais sourire alors que nous nous disputions depuis hier.

Jenous s'immobilisa. Une deuxième porte était entrouverte de l'autre côté de la pièce, et un appareil sur le mur indiquait que l'entretien n'était pas confidentiel pour le personnel. Il hésita à annoncer sa présence. *Lover* le fit à sa place : il s'était tourné vers l'entrée.

— Quelqu'un arrive.

Sentimentale aperçut le tissu vert et se leva. Le bouton de son cœur tourna d'un quart de tour. Les bulles roses visibles à travers la baie s'éteignirent les unes après les autres. Un immeuble redevint gris, puis un deuxième. Quand elle parla, ses mains avaient repris leur forme habituelle.

— Ils ont envoyé un rideau ?

— Un candidat, répondit *Jenous*. Je suis *Jenous*. On m'a accordé une heure d'essai.

Lover regarda sa femme, puis le visiteur. Son visage demeurait fatigué, mais il eut un mouvement de curiosité en voyant le carré de tissu se déplacer seul.

— Tu as demandé de l'aide ? dit-il à *Sentimentale*.

— Pour travailler, oui. Et puisque tout le palais semble connaître nos conversations, autant accueillir quelqu'un qui vient d'arriver.

Elle s'approcha de la baie. En contrebas, les habitants levaient les yeux vers une ville qui se

décolorait. *Jenous* voulut dire quelque chose de brillant, une phrase assez remarquable pour justifier sa présence. Il se rendit compte qu'il ne savait rien de ce que ces deux personnes traversaient.

Un petit bruit lui parvint. *Sentimentale* pleurait. Des larmes lui coulaient sur les joues tandis qu'elle fixait obstinément la ville. Elle chercha un mouchoir sur une console, n'en trouva pas et parut plus irritée encore par ce détail.

Jenous avança un coin propre de son tissu.

— Vous pouvez prendre celui-ci, dit-il.

Elle hésita. Puis elle pressa le tissu contre ses yeux. Il sentit l'humidité traverser ses fibres. *Lover* fit un pas vers elle, s'arrêta en voyant qu'elle se tournait légèrement et baissa la main qu'il avait levée.

— Il faut que je rejoigne le conseil, dit-il. Nous reprendrons cette conversation ce soir.

— Tu me dis ça depuis trois soirs.

— Je le sais.

Il passa près de *Jenous* pour sortir. À cette distance, le carré vert remarqua de fines traces claires sur le bord de sa manche. *Lover* les frotta du pouce, comme s'il venait seulement de les découvrir. La trace resta. Il rabattit sa manche sur sa main et continua vers le couloir.

Sentimentale suivit son départ des yeux. Derrière la vitre, les façades achevèrent de devenir grises. Un tram aérien ralentit brusquement, et les voyageurs à l'intérieur se rapprochèrent des fenêtres. Dans la rue, une femme se mit à pleurer sans savoir pourquoi.

La présidente rendit à *Jenous* le coin humide. Elle étudia le reste de son tissu, encore vert et net.

— Tu es venu de la forêt ?

— Oui. De *La Forêt Noire*.

— Et tu es arrivé aujourd'hui. Pourquoi le palais ?

Jenous pensa à l'écran de recrutement, aux portraits parfaits dans le hall et à la maison cachée sous les racines. Il aurait pu choisir une réponse préparée. Il dit la première qui lui vint.

— Parce que je voudrais qu'on se souvienne de moi.

Sentimentale effleura son cœur. Le bouton ne tourna pas.

— Je me souviendrai du nom du candidat qui a osé me répondre cela en pleine crise. Reste jusqu'à ce soir. Si tout se passe bien, je te prendrai demain comme assistant personnel.

Le mot *personnel* resta dans l'esprit de *Jenous* quand elle se dirigea vers une autre salle. Quelques heures plus tôt, la station l'avait classé comme un objet encombrant. La présidente venait de lui offrir un poste

à ses côtés. Il savait pourtant ce qu'elle lui avait demandé pendant ses premières minutes : absorber ses larmes. Il replia le coin mouillé sous une partie sèche de son tissu, pour ne pas tacher le sol, et la suivit.

L'après-midi passa à la vitesse des chariots qui traversaient le palais. *Jenous* apprit à reconnaître le signal d'une porte avant qu'elle s'ouvre, à s'écarter des caméras réservées aux réunions et à ne jamais marcher sur les tracés lumineux qui guidaient les véhicules de service. *Sentimentale* l'appela pour lui apporter des dossiers. Plus tard, alors que son humeur s'éclaircissait devant une nouvelle venue, elle se servit de lui comme d'un mouchoir, puis lui demanda de rester à portée. Chaque fois qu'elle prononçait son nom devant un ministre, *Jenous* sentait monter la satisfaction qui l'avait conduit jusqu'ici.

Il découvrit aussi que les assistants couraient pour maintenir le palais en ordre chaque fois que la présidente changeait d'humeur. Quand elle riait, les invitations des réceptions se réécrivaient d'elles-mêmes avec des couleurs vives. Quand elle s'attristait, il fallait déplacer les réunions prévues sur les terrasses, où la pluie pouvait désormais tomber sans prévenir. Un ministre lui tendit deux dossiers à porter d'une salle à l'autre ; le couloir changea de direction pendant le

trajet. *Jenous* dut choisir entre attendre qu'une flèche réapparaisse ou trouver son chemin par les conduites d'air. Il arriva avant le ministre.

— Comment as-tu trouvé ? lui demanda celui-ci.

— Dans la forêt, les chemins changent aussi quand une branche tombe. On regarde ce qui reste à la même place.

Le ministre eut l'air de vouloir répondre, puis il aperçut l'écharpe de la présidente au bout de la galerie et s'éloigna. *Jenous* resta près de la porte avec ses dossiers. Il venait de prouver quelque chose dont un haut responsable avait été témoin, mais celui-ci n'avait pas demandé son nom. Cela lui déplut plus que le détour lui avait coûté d'efforts.

Un peu plus tard, un visiteur passa le contrôle du hall supérieur. Il tenait sous le bras un étui plat, trop court pour des dossiers. Son manteau était ordinaire ; sous le revers, *Jenous* distingua une petite attache d'argent formée de trois boucles. Le lecteur de badges s'alluma, hésita, puis afficha une autorisation diplomatique. Le visiteur profita de cet instant pour s'éloigner, mais un garde le rappela.

— Le nom du destinataire ?

— Il figure sur le registre privé, répondit l'homme.

Le garde consulta l'écran. Ses lèvres se serrèrent. Il ouvrit lui-même la porte suivante et regarda le visiteur disparaître dans le couloir des appartements. *Jenous* suivit l'étui des yeux. Il pensa à demander pourquoi un invité passait par une entrée réservée au personnel, puis à son heure d'essai, qui n'était pas encore terminée. Les gardes avaient vérifié son accès. Il reprit ses dossiers.

Vers le soir, il vit *Lover* traverser le hall supérieur. Il avançait seul, plus vite que le matin. Un petit boîtier noir vibra dans sa main. Il le consulta, regarda derrière lui, puis prit l'ascenseur réservé aux appartements. La porte se referma avant que *Jenous* puisse voir l'étage choisi.

Jenous se demanda si son essai dépendait de la dispute qu'il avait surprise. Il n'aimait pas que la possibilité de rester tienne à un couple qu'il ne connaissait pas. Il résolut de prouver dès le lendemain qu'il pouvait faire davantage que sécher des larmes.

La première alarme retentit vingt minutes plus tard.

Dans le bureau où *Jenous* classait des dossiers, toutes les parois transparentes devinrent opaques à la fois. Une voix automatique demanda au personnel de rester sur place. Au bout du couloir, quelqu'un

courait. Puis il y eut un choc contre une porte, un cri qui s'interrompit et, plus loin, un autre cri, beaucoup plus reconnaissable.

Sentimentale appelait son mari.

Jenous se glissa sous le bord de la porte pendant que le verrou de sécurité achevait de descendre. Le couloir était désert. Il avança vers les appartements privés, guidé par les appels répétés de la présidente. Les lumières y changeaient de couleur trop vite : rose, gris, rose encore. Chaque fois qu'il passait devant une fenêtre, il voyait un quartier répondre avec un léger retard, comme si la ville n'arrivait plus à suivre le bouton de son cœur.

Devant la suite de *Lover*, deux gardes empêchaient le personnel d'entrer. Le médecin venait de sortir. Il retira ses gants, prononça quelques mots à voix basse et secoua la tête. *Jenous* aperçut *Sentimentale* derrière lui. Elle était agenouillée près d'un fauteuil, de dos. Il ne vit de son mari qu'une chaussure immobile et le bas de sa veste sombre.

— Il est mort ? demanda *Jenous*.

Personne ne répondit d'abord. La présidente se releva, se tourna vers la porte et regarda le médecin. Le bouton de son cœur tourna brusquement. Son visage changea ; un immense œil empli de larmes prit la place

de ses traits. Elle fit un pas vers le couloir, puis s'agrippa au chambranle.

La ville bascula avec elle. Les immeubles devinrent gris jusqu'au fond des rues. Les écrans perdirent leurs couleurs. Des sanglots montèrent depuis la place du palais, d'abord épars, puis partout à la fois. *Jenous* vit des inconnus s'accrocher aux rampes des passerelles, incapables d'expliquer leur chagrin.

Sentimentale tendit la main vers lui sans trouver de paroles. Il approcha. Elle saisit un pan de son tissu pour essuyer ses larmes, et bientôt pour se moucher. L'humidité alourdit son bord. *Jenous* resta près d'elle parce qu'elle en avait besoin et parce qu'il ne savait pas où aller.

Un garde quitta la pièce, l'air tendu. Il montra sa tablette au médecin.

— La suite était fermée de l'intérieur. Aucun accès du personnel depuis que monsieur y est entré.

— Cherchez les passages du couloir, dit le médecin.

— C'est ce que je fais.

Jenous se souvint de la manche tachée de *Lover*, de son boîtier noir et du regard qu'il avait levé vers une fenêtre du palais. Il ne savait même pas si l'un de ces détails avait de l'importance. Pourtant l'idée de quitter la pièce sans en parler lui devint insupportable.

— Je l'ai vu vivant tout à l'heure, dit-il. Il avait un appareil dans la main quand il a pris l'ascenseur.

Le garde tourna la tablette vers lui.

— À quelle heure ?

Jenous chercha l'heure sur l'écran du bureau qu'il venait de quitter. Avant qu'il réponde, une nouvelle ligne apparut sur la tablette. Le garde s'interrompit, regarda vers la suite, puis relut l'information. Le médecin prit l'appareil à son tour.

— C'est impossible, murmura-t-il.

Sentimentale lâcha le tissu vert.

— Qu'est-ce qui est impossible ?

Le garde hésita. Sur l'écran, un point lumineux clignotait à l'emplacement du passage privé qui reliait le palais au monde de la présidente. À côté figurait l'heure de la traversée. Elle était postérieure au moment où le médecin avait constaté la mort.

Le passage venait d'être ouvert avec l'autorisation personnelle de *Lover*.

Chapitre 2 — La traversée impossible

Le garde rapprocha la tablette de ses yeux. Il vérifia l'heure une seconde fois, puis tourna l'écran vers la présidente.

— L'accès a été ouvert à vingt heures quarante et une, madame. L'autorisation porte le nom de *Lover*.

Sentimentale fixa les chiffres sans paraître les comprendre. Quelques instants plus tôt, le médecin avait constaté la mort de son mari. Ses larmes avaient trempé le bord de *Jenous* ; maintenant, elle ne pleurait plus. Son immense œil demeurait immobile, dirigé vers la ligne lumineuse que le garde venait de montrer.

— Fermez le passage, ordonna-t-elle.

— Il s'est refermé tout seul après la traversée.

— Alors empêchez qu'on l'ouvre encore.

Le garde transmit l'ordre. Au plafond, une bande de lumière rouge remplaça le tracé rose qui indiquait d'ordinaire la route vers les appartements. Les portes du couloir se fermèrent les unes après les autres. Leur bruit sec remonta jusqu'à la salle où reposait *Lover*.

Jenous ramena sur lui le pan humide dont *Sentimentale* s'était servie. Il voulait voir ce que disait

exactement l'écran, mais un second garde lui barra la route.

— Vous travaillez ici ?

— Depuis ce matin.

— Dans quelle équipe ?

Jenous chercha du regard la présidente. Elle se tenait toujours près du médecin et ne paraissait pas l'entendre.

— Je suis à l'essai comme assistant personnel.

Le garde baissa les yeux vers la forme du nouveau venu. *Jenous* connaissait déjà ce regard : il commençait par chercher un visage, puis évaluait la quantité de tissu nécessaire pour se glisser sous une porte.

— Vous êtes entré dans ce secteur après l'alarme, dit le garde.

— La présidente appelait son mari.

— Comment avez-vous franchi votre bureau ?

— Sous la porte. Elle était en train de se verrouiller.

Le garde échangea un regard avec son collègue. *Jenous* sentit que sa réponse, pourtant exacte, lui créait un problème. Au matin, il avait voulu prouver qu'il pouvait atteindre des endroits où personne ne l'attendait. Dans ce couloir, personne ne trouvait cette qualité rassurante.

— Mon nom figure dans le registre des candidats, ajouta-t-il. J'ai passé la journée avec la présidente. Vous pouvez vérifier.

— Nous allons vérifier. Restez là.

La présidente se retourna enfin. Son visage retrouva peu à peu ses traits habituels, mais la douleur resta dans ses yeux et le bouton de son cœur demeura figé. Elle regarda le garde, puis *Jenous*.

— C'est moi qui lui ai demandé de rester au palais. Il était avec moi une partie de l'après-midi.

— Je dois relever ses déplacements, madame.

— Alors relevez-les. Il vient aussi de vous dire qu'il a vu *Lover* avant qu'il prenne l'ascenseur. Écoutez-le.

Le garde nota quelque chose sur sa tablette. *Jenous* ne savait pas si son nom venait d'entrer dans la liste des témoins ou dans celle des suspects.

Le médecin demanda qu'on laisse la suite fermée et que rien n'y soit touché. Une équipe médicale attendait déjà dans le hall ; elle prendrait le relais. Il expliqua à la présidente qu'il n'avait trouvé aucune blessure visible, puis s'interrompit avant d'avancer une cause de décès. Des examens étaient nécessaires. *Sentimentale* voulut lui demander s'il était certain de son constat. Les mots ne sortirent pas. Elle s'appuya

contre le mur, et *Jenous* avança assez près pour qu'elle puisse reprendre son tissu si elle en avait besoin.

— Son bracelet surveillait son cœur, ajouta le médecin. Il a enregistré un changement très brusque juste avant l'alarme. Je veux comparer cet enregistrement aux autres données avant de vous dire ce qu'il signifie.

— Un changement de quoi ? demanda la présidente.

— De rythme. Je ne peux pas lire une émotion dans un nombre, madame. Je ne sais pas s'il avait peur, s'il était heureux ou s'il se sentait mal. Si quelqu'un vous affirme déjà connaître la réponse, il parle trop tôt.

Jenous remarqua que le médecin tenait un petit sachet transparent. À l'intérieur se trouvait un prélèvement portant l'étiquette « MANCHETTE DROITE ». Il pensa aux traces claires aperçues sur le vêtement sombre de *Lover*. Le médecin suivit son regard et leva légèrement le sachet.

— Nous examinerons aussi ceci. Vous avez bien fait de le signaler. Mais je vous demande de n'en tirer aucune conclusion pour le moment.

La présidente détourna les yeux du prélèvement. *Jenous* comprit qu'elle avait dû choisir entre regarder le

corps de son mari et entendre ce que le médecin savait réellement. Elle n'obtiendrait aucune réponse ce soir.

Dehors, *Sentimen'town* pleurait avec elle. À travers les fenêtres, on voyait la ville grise jusque sur les hauteurs. L'eau glissait le long des façades et noyait les fleurs en cœur apparues plus tôt dans la journée. Des passants, arrêtés sous les abris, regardaient vers le palais sans savoir ce qui venait de se produire. Certains avaient reçu l'alerte générale sur leur téléphone. Les autres ne connaissaient que le chagrin qui leur était tombé dessus.

Sur une passerelle, un petit garçon s'assit soudain au milieu du passage. Sa mère s'agenouilla devant lui. L'écran du garde, encore allumé près de la fenêtre, retransmettait la place centrale avec un léger décalage. *Jenous* entendit la mère demander où il avait mal. L'enfant secoua la tête et répondit qu'il ne savait pas pourquoi il pleurait. À côté d'eux, les portes d'une capsule s'ouvrirent, puis se refermèrent sans qu'aucun passager monte.

Un employé du palais vint dire que plusieurs voies s'étaient arrêtées : les conducteurs automatiques réagissaient aux mouvements ralentis des foules et attendaient que les quais se dégagent. Les médecins appelés en renfort auraient du mal à traverser la ville.

Un agent ordonna d'ouvrir les voies de secours, puis découvrit que certaines passerelles avaient changé de forme depuis le dernier plan. *Jenous* indiqua celle qu'il avait empruntée le matin, juste avant que le quartier vire au rose. Elle passait sous les bâtiments et n'avait pas bougé lorsque le bouton avait tourné. Un gardien la vérifia et transmit le trajet aux secours.

L'enfant et sa mère quittèrent la passerelle avant que la retransmission s'interrompe. *Jenous* ne pouvait pas leur enlever ce chagrin. Il avait au moins trouvé un chemin pour les personnes qui viendraient aider. Quelques heures plus tôt, il aurait pensé d'abord au ministre qui avait vu son initiative. Cette fois, il attendit seulement que le gardien confirme que la route restait ouverte.

Un haut responsable de la sécurité arriva par le couloir des ascenseurs. Il portait une veste sombre et tenait une carte du palais ouverte devant lui. Les gardes lui expliquèrent la porte fermée de l'intérieur, l'heure du constat et l'autorisation utilisée trois minutes plus tard. Il demanda à voir le registre complet.

— La porte spatiale est personnelle à la présidente, dit-il. Qui pouvait s'en servir sans elle ?

— Son mari disposait d'une autorisation permanente, répondit le garde à la tablette.

— D'autres personnes ?

— Des accompagnateurs, avec une autorisation valable pour un seul trajet. Rien qui permette d'utiliser le nom de *Lover*.

Le responsable observa la présidente. Il attendit qu'elle l'autorise à poursuivre, puis revint vers les chiffres.

— Un appareil peut afficher un nom sans montrer qui l'a employé. Pour l'instant, nous savons que quelqu'un a ouvert la porte avec ses droits d'accès.

Jenous suivit le raisonnement. Il avait aperçu le passage privé sur la maquette du hall, sans penser qu'il devrait comprendre son fonctionnement le soir même. La porte reliait ce palais, bâti près de *Sentimen'town*, au monde gouverné par *Sentimentale*. Si quelqu'un avait traversé, il pouvait désormais se trouver de l'autre côté, inaccessible tant que la présidente interdirait le passage.

Le garde baissa la tablette.

— Nous ne savons même pas encore de quel côté il est parti.

Le responsable tourna brusquement la tête.

— Comment ça ?

— L'affichage rapide donne l'heure et l'identité autorisée. Le sens du trajet se trouve dans les archives de la porte. Je vais les demander.

Jenous repensa à l'homme qui portait l'étui plat. Il l'avait vu entrer dans le couloir des appartements bien avant que *Lover* y monte. Si cet homme avait rejoint la porte, un enregistrement devait exister. Pourtant le garde avait parlé d'un accès fermé depuis l'arrivée de *Lover* dans sa suite. *Jenous* allait raconter ce qu'il avait vu lorsque *Sentimentale* lui prit un coin de tissu.

— Reste avec moi, dit-elle.

Elle traversa le couloir jusqu'à une pièce sans fenêtre donnant sur la ville. Les assistants s'écartèrent pour la laisser passer. *Jenous* dut se faufiler entre leurs chaussures ; nul ne lui demanda son nom. La présidente s'assit et ouvrit un canal vers son cabinet. Plusieurs visages apparurent au-dessus de la table, inquiets, impatients d'obtenir une phrase qu'ils pourraient répéter.

— Le palais est fermé, annonça-t-elle. Mon mari est mort. Les médecins examinent ce qui s'est passé. Vous ne diffuserez aucune hypothèse avant qu'ils aient terminé.

Une conseillère demanda ce qu'il fallait dire aux habitants. Sur son écran, la place centrale de

Sentimen'town se remplissait sous la pluie. La ville entière avait changé de couleur en quelques minutes. Le silence officiel ne tiendrait pas longtemps.

Sentimentale regarda l'image de la foule. Elle chercha à parler, s'arrêta, puis porta *Jenous* contre ses yeux. Il sentit ses larmes chaudes rejoindre l'eau déjà prise dans ses fibres. La conseillère détourna le regard pour lui laisser un peu d'intimité, mais le canal restait ouvert.

— Dites-leur qu'il est mort, répondit enfin la présidente. C'est vrai. Je refuse qu'ils l'apprennent en voyant ma ville s'effondrer sans explication. Je leur parlerai moi-même quand je pourrai.

Elle coupa la communication. *Jenous* demeura à portée de sa main. Au cours de cette seule journée, il avait réussi à se rapprocher du pouvoir plus qu'il ne l'avait imaginé pendant toutes ses années dans la forêt. Il se trouvait maintenant dans une salle où personne d'autre que lui n'avait été admis auprès de la présidente. Pourtant il aurait volontiers échangé sa place contre quelques minutes où *Lover* serait entré vivant par la porte.

— Il m'en voulait, dit *Sentimentale*.

Jenous ne sut d'abord pas si elle lui parlait. Il avait entendu leur dispute et n'avait aucune réponse capable de réparer ce qu'elle décrivait.

— Vous vous êtes disputés, dit-il. Je vous ai entendus. Je ne sais pas ce qu'il pensait ensuite.

— Il disait que je faisais sourire une ville entière quand je n'arrivais même plus à lui parler. C'était cruel à entendre. Maintenant, je voudrais l'entendre encore une fois.

— Vous n'aviez pas fini de vous parler, dit *Jenous*.

— Nous remettions toujours la conversation au lendemain. Nous savions rire devant tout le monde. Quand nous nous retrouvions seuls, nous attendions que l'autre trouve quelque chose à dire. Il y a eu des jours heureux, tu sais. Je ne les ai pas inventés pour les écrans.

Elle regarda le fauteuil vide face à elle. Sur le mur, une photographie montrait *Lover* un soir de fête, tenant la main de la présidente tandis que les habitants leur jetaient des fleurs. *Jenous* avait vu le sourire de *Lover* sur la terrasse quelques heures plus tôt. Celui de la photographie lui ressemblait sans être tout à fait le même.

— Je te crois, répondit-il.

— J'ai passé tant de temps à essayer de retrouver ces jours-là. Lui aussi, je crois. Nous pensions que si nous étions assez heureux, nous pourrions recommencer. Nous nous sommes disputés à cause de tout ce que nous faisions pour y parvenir.

Elle s'interrompit. *Jenous* n'insista pas. Il ignorait quelles démarches le couple avait entreprises, et elle venait de perdre la seule personne capable de raconter l'autre moitié de cette histoire. Il regarda la photographie jusqu'à ce qu'elle la retire du mur.

Elle posa les deux mains sur la table. Le bouton de son cœur fit un mouvement à peine visible ; une bande de lumière rose reparut un instant sur le mur avant de s'éteindre.

— Ils vont dire que je l'ai tué parce que nous nous sommes disputés.

— Ils ne savent pas ce qui lui est arrivé.

— Toi non plus.

— Non.

Elle attendit comme si elle espérait qu'il ajouterait une certitude. Il resta auprès de la présidente et lui tendit une partie sèche de son tissu.

Un appel interrompit le silence. Le responsable de la sécurité demandait à parler à *Jenous* : il avait besoin

du récit du visiteur aperçu dans le hall. Cette fois, *Jenous* ne laissa pas la présidente intervenir à sa place.

— J'arrive, dit-il.

Il remonta le couloir jusqu'à une salle de contrôle dont les murs étaient couverts d'écrans. La plupart montraient des portes closes et des employés retenus dans des bureaux. Sur l'un d'eux, une ligne représentant le trajet de *Lover* allait de la terrasse aux salles du conseil, puis de l'ascenseur à sa suite. Elle s'arrêtait là.

— Donnez-moi vos observations dans l'ordre, demanda le responsable.

Jenous décrivit la manche de *Lover* pendant la dispute, les marques claires qu'il y avait vues, puis le petit appareil noir que celui-ci avait consulté avant de prendre l'ascenseur. Il parla ensuite du visiteur et de son étui plat. Quand il mentionna l'attache d'argent à trois boucles, l'homme arrêta sa prise de notes.

— Vous êtes certain de ce détail ?

— Je suis certain de l'avoir vu. Je ne sais pas ce qu'il signifie.

— C'est tout ce que je vous demande.

Le responsable donna une instruction à l'opératrice assise sous les écrans. Elle retrouva l'entrée du visiteur. Une image du hall s'agrandit : on voyait *Jenous* de dos,

ses dossiers sous un pan de tissu, puis un homme au manteau sombre et à l'étui plat. La caméra avait enregistré chaque détail du sol et de la porte. Le visage du visiteur, lui, restait brouillé.

Le garde qui l'avait laissé passer fut appelé dans la salle. Il se souvenait de l'homme et surtout du temps qu'avait pris le contrôle. Le lecteur avait reconnu un droit diplomatique, puis demandé une confirmation au registre privé. Le garde avait cru à une formalité ordinaire. Le nom du destinataire s'était affiché sur son écran personnel, mais il n'avait pas eu le droit de le recopier dans le registre public. À présent, même cette ligne privée apparaissait vide.

L'opératrice compara l'écran du guichet aux sauvegardes conservées hors du palais. La copie de dix-neuf heures huit indiquait qu'un destinataire avait bien été consulté ; celle de dix-neuf heures neuf n'avait déjà plus cette information. Entre les deux, quelqu'un avait changé les droits de lecture. Le système refusait de montrer quel compte avait donné l'ordre. Chaque nouvelle demande provoquait le même message : « ACCÈS CONFORME ».

— Conforme à quoi ? demanda *Jenous*.

— À l'ordre qu'il a reçu, répondit l'opératrice. Le problème, c'est de trouver qui le lui a donné.

Elle garda une copie des deux états avant d'essayer une autre recherche. *Jenous* l'observa faire. Elle n'était ni présidente ni ministre et n'avait personne pour ouvrir les portes à sa place. Elle vérifiait tout de même les heures une par une, sans se laisser convaincre par l'assurance des machines.

— Vous avez lu le nom ? demanda le responsable.

— Je l'ai lu. Je suis certain qu'il était là. Mais je ne saurais pas vous dire lequel c'était. J'ai vu une autorisation valide et une porte à ouvrir. J'aurais dû m'en souvenir.

Il regarda *Jenous*, comme s'il espérait qu'un témoin moins habitué aux passages diplomatiques aurait retenu la réponse. *Jenous* n'avait vu que l'attache et l'étui. Le garde ajouta que l'homme avait parlé calmement et n'avait pas cherché à cacher son visage devant lui. Ce détail dérangea davantage l'opératrice : si les caméras ne le reconnaissaient pas, il avait peut-être préparé quelque chose pour elles, sans se soucier des personnes présentes.

— Avait-il des lunettes ? demanda-t-elle. Un tissu devant la figure ?

— Non. Je pourrais le décrire si je le revoyais.

Le responsable le chargea de rester disponible. Il ne le blâma pas devant *Jenous*. L'accès avait été validé par

un système que toute l'équipe employait chaque jour ; le problème se trouvait au-delà d'un garde distrait. Cela signifiait aussi que quelqu'un avait pu entrer avec une préparation suffisante pour convaincre le palais entier.

— La caméra est défectueuse ? demanda *Jenous*.

— Regardez celle du guichet, répondit l'opératrice.

Sous un autre angle, le visage était flou lui aussi. L'employé qui passait derrière l'homme apparaissait parfaitement net. Le responsable fit avancer l'image par petites fractions. Une manche se souleva lorsqu'une porte s'ouvrit. Sous le revers du manteau, une attache brillait. *Jenous* reconnut les trois boucles.

— Il avait une autorisation diplomatique, dit-il. Le garde l'a vérifiée.

— Nous le savons. Le registre l'a accepté. Seulement il ne nous donne aucun nom.

L'opératrice montra une ligne d'accès portant une heure, dix-neuf heures sept, et un espace vide à la place de l'identité. Le responsable lui demanda si elle avait effacé le nom par précaution ; elle répondit qu'il n'y en avait jamais eu sur la copie qu'elle consultait.

— Une mission couverte par un cabinet étranger ? proposa-t-elle.

— Une vraie mission laisse au moins un responsable capable de répondre à nos demandes, dit le responsable. Trouvez qui a validé son entrée.

Jenous regarda les deux images. Le visiteur avait tenu son étui du même bras tout le long du contrôle. Sur le premier enregistrement, la fermeture se trouvait du côté du couloir. Sur le second, elle avait changé de côté.

— Vous pouvez revenir juste avant qu'il passe la porte ?

L'opératrice obéit. L'homme semblait saisir l'étui de l'autre main pendant que le lecteur de badges clignotait. La porte masquait la moitié de son corps. Lorsqu'il réapparut, l'étui était tourné, mais rien d'autre n'avait bougé.

— Il l'a simplement déplacé, dit le responsable.

— Peut-être. Je n'ai pas vu ce geste quand j'étais dans le hall.

Jenous voulut agrandir l'image de la fermeture. Les pixels se défirent en taches claires. Il se recula : il n'avait aucune preuve que l'étui contenait quelque chose d'important. Il avait cependant une raison de ne pas oublier l'homme.

— Où va ce couloir ? demanda-t-il.

— Aux appartements privés. Ne vous y rendez pas seul, répondit le responsable. Et ne touchez à aucun objet qui pourrait venir de cet homme.

Le conseil lui parut tardif. Pendant des heures, *Jenous* avait circulé d'une salle à l'autre en portant des dossiers et en essuyant des larmes, ignorant qu'une partie du palais serait bientôt traitée comme une scène d'enquête.

Il regarda le mur des autorisations. La sienne, accordée pour un essai d'une heure puis prolongée oralement, n'ouvrait presque rien. Chaque fois qu'il avait voulu passer, quelqu'un lui avait ouvert une porte. L'homme à l'étui, sans nom visible, avait pu atteindre les appartements. *Jenous* sentit revenir l'envie de monter dans la hiérarchie du palais, d'obtenir assez de droits pour suivre enfin les indices sans attendre qu'un garde se déplace. Il se rendit compte de ce que cette idée cachait : au début de la journée, il voulait ces droits pour qu'on le remarque ; maintenant il en avait besoin pour comprendre comment *Lover* était mort. Les deux désirs se mêlaient, et il n'était pas sûr de pouvoir les démêler lui-même.

L'opératrice ouvrit un autre écran. Les données médicales de *Lover* n'y figuraient pas, mais l'alarme de sa suite était visible : déclenchée à vingt heures

trente-quatre. *Jenous* plaça mentalement les événements dans l'ordre. À vingt heures quatorze, il avait vu *Lover* prendre l'ascenseur. Vingt minutes plus tard, les portes du palais s'étaient verrouillées. Le médecin avait constaté sa mort à vingt heures trente-huit. Trois minutes après, quelqu'un avait utilisé son autorisation pour franchir la porte spatiale.

L'attache d'argent avait attiré son attention vers le visiteur, mais les heures le forçaient à revenir plus loin en arrière. Il avait remarqué les traces sur la manche de *Lover* pendant la matinée, bien avant l'arrivée de l'homme à l'étui. Il le dit au responsable.

— Dans ce cas, nous n'avons aucune raison d'affirmer que l'homme a apporté ce qui a marqué sa manche, répondit celui-ci. Nous cherchons où il est allé. Cela ne nous dit pas pourquoi *Lover* est mort.

Jenous accepta la correction. Le visiteur pouvait avoir emporté quelque chose, apporté autre chose ou simplement profité du désordre pour passer. La suite fermée et la porte spatiale utilisée après la mort formaient déjà deux questions distinctes. En les mélangeant, il risquait de manquer le seul témoin qui pourrait répondre à l'une d'elles.

Il chercha dans les images le moment où le visiteur quittait le couloir. L'opératrice parcourut plusieurs

écrans, puis un plan du palais. Elle trouva l'homme arrivant près d'un ascenseur de service, mais aucune image de lui montant ou redescendant. À dix-neuf heures douze, la cabine était restée immobile durant onze secondes entre deux étages. Ensuite, elle avait continué vide.

— Il est sorti pendant l'arrêt, dit *Jenous*.

— Il n'y a pas de palier entre ces étages, répondit l'opératrice.

Le responsable examinait déjà les plans. Entre les deux niveaux passaient des conduites, des câbles et une galerie étroite où des techniciens intervenaient rarement. On pouvait y accéder par une trappe dans le plafond de la cabine. Il ordonna qu'une équipe fouille la galerie.

— S'il s'y est caché, où est-il maintenant ? demanda *Jenous*.

— C'est ce que nous allons chercher. Retournez auprès de la présidente.

Dans le couloir, des membres du cabinet couraient vers une salle de presse. La nouvelle de la mort de *Lover* avait atteint la ville. Les écrans extérieurs montraient des habitants debout sous la pluie, plusieurs tenant encore des fleurs en cœur devenues grises. Un présentateur affirmait que le palais n'avait

détecté aucun intrus. Quelques minutes plus tard, un autre évoquait déjà un meurtre. Personne n'avait parlé à *Jenous* ; il reconnut néanmoins sur l'écran une image de la terrasse où il avait vu le couple ensemble le matin même.

Une phrase apparut sous leurs visages : « LEUR DERNIÈRE DISPUTE ? »

Jenous pensa à ce qu'il avait surpris. S'il répétait leurs paroles, on en ferait probablement la preuve d'une querelle que chacun pourrait commenter. S'il se taisait, il garderait pour lui une partie des dernières heures de *Lover*. Il décida de répondre aux enquêteurs et de laisser les écrans parler sans lui.

Une porte s'ouvrit près de la salle de presse. *Sentimentale* en sortit, entourée de conseillers. Ses yeux n'avaient plus la forme d'un immense œil, mais son visage demeurait marqué par les larmes. Un conseiller essayait de lui montrer les titres diffusés en ville. Elle tendit la main, prit l'écran et le lut. Le bouton de son cœur tourna avec un cliquetis sec.

Le sol vibra sous *Jenous*. Dehors, les façades grises rougirent. Leurs surfaces se durcirent, les panneaux lumineux lancèrent des phrases plus vives, et la chaleur monta dans le couloir malgré la pluie visible aux fenêtres. Des voix éclatèrent sur la place. Deux

passants qui se serraient l'un contre l'autre quelques instants plus tôt commencèrent à se disputer.

— Ils ont déjà décidé que j'étais responsable, dit *Sentimentale*.

— Les médecins n'ont annoncé aucune hypothèse, rappela un conseiller.

— Alors pourquoi affichent-ils ma dispute sur tous les murs ?

Elle repoussa l'écran. Sa peau paraissait brûlante. *Jenous* vit les conseillers hésiter entre la calmer et lui obéir. Elle voulait qu'on fasse fermer les canaux de la ville ; plusieurs avaient déjà repris la nouvelle, et personne ne savait combien de temps il faudrait pour tous les couper.

À côté d'eux, une conduite d'eau traversait le mur. *Jenous* demanda qu'on lui ouvre le petit robinet réservé à l'entretien des plantes. Un employé tourna la commande. *Jenous* laissa l'eau froide pénétrer un pan de son tissu, puis rejoignit la présidente.

— Laissez-moi essuyer votre front, dit-il.

— Je n'ai pas besoin qu'on m'essuie. J'ai besoin qu'ils arrêtent.

— Je sais. Votre front est très chaud. Vous pourrez leur parler après.

Elle le regarda, surprise qu'il ne soit pas parti avec les autres. Il passa doucement la partie mouillée sur son front. Elle ferma les yeux. Le bouton de son cœur cessa de tourner, sans revenir à la position qu'il occupait avant qu'elle lise les titres. Dehors, les façades ne changèrent plus. Les voix sur la place restaient fortes, mais la chaleur du couloir commença à baisser.

— J'avais l'impression que mon cerveau chauffait avec toute la ville, dit-elle, en reprenant son souffle.

— Le robinet est tout près si vous avez encore trop chaud.

Elle secoua la tête. Elle gardait un doigt sur son cœur, comme pour vérifier que le bouton ne lui échappait pas de nouveau. *Jenous* regarda les habitants à travers la vitre : la ville s'était immobilisée dans une colère qui diminuait lentement.

Jenous sentit l'eau et la chaleur travailler ses fibres. Le coin qu'il avait trempé devint lourd entre les mains de la présidente. Il pensa au carré vert, presque propre, qui avait quitté *La Forêt Noire* au matin. Il en restait encore assez pour qu'elle puisse se servir de lui tout le soir. Cette constatation le rassura, puis lui déplut ; il voulait qu'elle ait besoin de lui, sans avoir encore mesuré ce que cela demanderait à son tissu.

— J'ai parlé au responsable de la sécurité, dit-il. L'homme avec l'étui est bien entré dans le palais. Ils le cherchent.

Sentimentale ouvrit les yeux.

— Il portait quoi ?

— Un étui plat. Et une petite attache d'argent à trois boucles. Son visage est flou sur les images.

— Vous pensez qu'il a vu mon mari ?

— Je ne sais pas. C'est ce qu'il faut établir.

Elle sembla peser cette réponse. Toute la ville dépendait de ses émotions, et des dizaines de personnes autour d'elle se hâtaient de lui offrir des certitudes. Le nouveau venu n'avait qu'une question et un détail aperçu sur un manteau.

— Tu resteras, dit-elle. Mon cabinet t'inscrira comme assistant personnel dès ce soir. Tu m'aideras à me souvenir de ce que nous avons vu aujourd'hui, avant que les versions des autres ne prennent toute la place.

Jenous ne répondit pas tout de suite. Il avait rêvé d'entendre ces mots, et *Sentimentale* venait de les prononcer au pire moment de sa vie. Un secrétaire s'approcha avec un appareil, enregistra son nom et lui remit un accès de service. Sur l'écran apparut « *JENOUS* — CABINET DE LA PRÉSIDENTE ».

Pour la première fois, ce nom ne défilait pas parmi ceux des candidats. Il désignait quelqu'un que l'on garderait près d'elle. *Jenous* aurait voulu montrer l'écran à son père. Il se rappela aussitôt leur conversation du matin et dissimula l'appareil sous un coin de tissu.

— Je resterai, dit-il.

Le secrétaire proposa d'envoyer à ses proches une confirmation de son embauche. *Jenous* déclina. Son père devait encore être dans *La Forêt Noire*, assez près du chemin pour entendre les poursuivants s'ils revenaient. Il imaginait pourtant *Prieur* recevant l'annonce : son fils nommé assistant de la présidente, son nom affiché dans un palais où les murs eux-mêmes obéissaient à une humeur. *Jenous* avait désiré cette reconnaissance ; il ne supportait pas encore l'idée que son père sache dans quelles circonstances elle lui était venue.

Dans le couloir, un panneau affichait déjà les modifications du cabinet. Le nom de *Jenous* s'y ajouta à la liste des personnes que l'on pouvait appeler auprès de la présidente. Deux employés s'arrêtèrent devant lui. L'un demanda avec humour si le grand tissu vert qu'il avait aperçu à la télévision se trouvait encore dans le palais. L'autre voulut savoir si la présidente le prenait

vraiment pour mouchoir. *Jenous* répondit qu'il travaillait pour elle et poursuivit son chemin. Ils connaissaient enfin son nom, mais ils ne parlaient que de ce qu'elle avait fait de lui.

Il demanda un téléphone de service pour recevoir les instructions du cabinet. Le secrétaire lui montra comment répondre aux appels en touchant le coin de l'écran avec son tissu, puis l'ajouta aux contacts d'urgence. *Jenous* s'attarda sur la place laissée libre pour les contacts personnels. Aucun nom n'y figurait. Il verrouilla l'appareil et le rangea dans son sac.

Les recherches dans la galerie de service ne donnèrent rien avant la nuit. On y trouva de la poussière déplacée et une petite plaque ouverte, assez large. La plaque donnait sur une gaine menant aux niveaux inférieurs, mais aucun garde n'accepta de dire à *Jenous* où elle débouchait. Il retourna à la salle de contrôle. La présidente lui avait demandé d'aider à se souvenir ; il voulait rapporter des faits, pas seulement le souvenir d'une fermeture argentée.

L'opératrice travaillait encore. Elle avait quitté l'image de l'ascenseur pour examiner les archives de la porte spatiale. Sur l'écran, des colonnes de données défilaient derrière un plan des deux palais reliés par le

passage. *Jenous* s'approcha sans franchir la ligne réservée au personnel.

— Vous avez trouvé le sens du trajet ?

— Pas encore. Le système exige la clé de la présidente pour ouvrir l'enregistrement complet. J'ai demandé qu'on nous l'apporte.

Elle pointa une information déjà accessible : l'autorisation de *Lover* avait été utilisée à vingt heures quarante et une, mais la caméra voisine n'avait conservé qu'une image presque entièrement blanche. L'éclairage de l'entrée avait brusquement atteint son intensité maximale au moment précis où la porte s'ouvrait.

— Une panne ? demanda *Jenous*.

— C'est possible. Elle n'a duré que neuf secondes.

Il pensa à l'ascenseur arrêté onze secondes entre deux étages. Les durées se ressemblaient, sans constituer une preuve. Il se demanda combien d'autres détails avaient été préparés pour ressembler à des pannes. L'opératrice, elle, refusait de deviner : elle continuait de comparer les circuits un par un.

Un secrétaire arriva avec une clé scellée que *Sentimentale* avait autorisé l'équipe à employer. L'opératrice la plaça dans le lecteur. Une seconde carte apparut, montrant non seulement l'heure du passage,

mais aussi la direction de la traversée. Elle se pencha vers l'écran. Le responsable de la sécurité, revenu de la galerie, vint regarder derrière elle.

— Alors ? demanda-t-il.

— Attendez. La porte a reçu la demande depuis l'autre côté.

Jenous s'approcha malgré la ligne tracée au sol. Sur la carte, une flèche partait du monde de la présidente et aboutissait dans le palais où ils se trouvaient. À vingt heures quarante et une, quelqu'un était donc arrivé par la porte personnelle de *Sentimentale*. La machine avait employé l'autorisation de son mari mort pour le laisser entrer.

— Il est ici, dit *Jenous*.

Le responsable consulta les verrouillages. Le palais avait fermé ses sorties avant le constat du médecin et ne les avait pas rouvertes depuis. Il appela immédiatement les gardes postés aux accès. *Jenous* regarda les couloirs affichés à l'écran, la galerie de service et les centaines de portes derrière lesquelles travaillaient encore les membres du cabinet.

Une alerte discrète apparut dans un angle de la carte. L'opératrice l'agrandit. Malgré l'ordre de verrouillage, l'autorisation diplomatique présentée par

le visiteur à l'étui plat venait d'être utilisée de nouveau. Le lecteur l'avait acceptée.

Cette fois, le lecteur se trouvait à quelques mètres des appartements de *Sentimentale*.

Chapitre 3 — L'homme sans visage

Le point lumineux avançait sur le plan du palais. Il venait de franchir la première porte des appartements de *Sentimentale*. Une seconde le séparait de la galerie privée où la présidente conservait ses effets personnels.

— Bloquez la porte suivante, ordonna le responsable de la sécurité.

L'opératrice lança la commande. Sur l'écran, le verrou passa au rouge, puis clignota. « ACCÈS DIPLOMATIQUE PRIORITAIRE », lut-elle à voix haute. Le système ouvrait la porte au moment même où elle tentait de la fermer.

Jenous était déjà parti. Deux gardes remontaient le couloir devant lui, mais leurs bottes lourdes déclenchaient à chaque intersection une nouvelle barrière de protection. *Jenous* glissait entre leurs pas. Il ne pouvait ni courir plus vite qu'eux ni forcer une porte close ; il pouvait en revanche traverser un passage avant que son battant touche le sol.

Dans le premier vestibule, les lumières avaient pris une couleur blanche qui rendait toutes les surfaces difficiles à distinguer. L'odeur de pluie venue de la ville disparaissait sous celle du métal chauffé. La dernière

porte des appartements était entrouverte. Derrière, un objet plat glissa sur le sol, suivi d'un bruit de pas.

— Arrêtez-vous ! cria l'un des gardes.

Personne ne répondit. *Jenous* se faufila dans la pièce pendant qu'ils contournaient la porte. L'appartement de la présidente était plus vaste que la maison entière de son père. Il y avait des fauteuils, de hauts miroirs et une terrasse protégée de la pluie. Le long d'un mur, des photographies montraient *Sentimentale* et *Lover* à différents moments de leur vie. Quelques-unes étaient récentes. D'autres avaient été placées si haut que *Jenous* dut lever tout son tissu pour les voir.

L'homme à l'étui se tenait devant une armoire ouverte. Cette fois, *Jenous* voyait bien son corps : un manteau sombre, des gants fins, un étui plat serré contre lui. Mais lorsque l'homme tourna la tête, ses traits lui échappèrent. Son visage paraissait glisser sous une couche de lumière ; chaque détail qu'on croyait saisir se déplaçait avant de devenir net.

Un garde s'élança. L'intrus lança l'étui au milieu de la pièce. Le garde hésita une fraction de seconde à le ramasser, et l'homme profita de cet instant pour gagner une porte de service. *Jenous* tendit un coin de son tissu devant ses jambes. Il sentit le tissu se tendre autour d'une botte, assez longtemps pour ralentir sa

course. Une petite attache d'argent se détacha du revers du manteau et tomba sur le tapis.

L'intrus tira. *Jenous* dut choisir entre tenir et risquer de se déchirer, ou relâcher sa prise. Il avait vu son père s'occuper d'une manche arrachée par une branche ; il savait qu'un tissu vivant pouvait souffrir longtemps d'une déchirure. Il relâcha. L'homme passa dans le couloir de service et rabattit derrière lui une cloison mobile.

Les gardes appelèrent des renforts. *Jenous*, encore étendu près du tapis, chercha l'attache. Il l'aperçut sous le bord d'un fauteuil : trois boucles reliées par une barrette, dont la fixation était cassée. Il la montra sans la toucher.

De l'autre côté de la cloison, un objet heurta le sol. Un garde voulut l'ouvrir de force ; depuis la salle de contrôle, le responsable lui ordonna par radio d'attendre la désactivation du mécanisme. Les murs de cet appartement pouvaient se déplacer pour adapter les pièces à l'humeur de leur occupante. Un panneau bougé trop vite risquait d'enfermer celui qui le manipulait.

Jenous se rapprocha du bas de la cloison. Une fente de quelques centimètres la séparait encore du sol. Il aurait pu s'y glisser, comme il l'avait fait sous la porte

de son bureau. Il aperçut de l'autre côté une bande de lumière blanche et entendit des pas qui s'éloignaient. Son coin blessé resta près de la fente. Si le panneau bougeait pendant qu'il passait, il pourrait être coupé en deux.

— Je vois le couloir, dit-il aux gardes. Il tourne à gauche après trois pas. Faites ouvrir par le poste de contrôle.

Le responsable transmit les indications. Une porte à l'autre bout du couloir se ferma avant que l'homme l'atteigne, du moins c'est ce que montra le plan. Les pas cessèrent. Quand la cloison s'ouvrit enfin, le passage était désert et une trappe de service battait doucement dans le plafond. Le garde qui entra le premier pointa sa lampe vers l'ouverture. Un air chaud en descendit ; quelqu'un venait de traverser le conduit.

— C'est ce que j'ai vu sous son manteau, dit *Jenous* en indiquant l'attache.

Le responsable de la sécurité entra à son tour. Il fit placer l'attache dans une boîte transparente et demanda qu'on conserve les images de l'appartement. Sur l'écran mural, le couloir de service se refermait déjà sur lui-même. L'intrus avait disparu entre deux portes que les gardes tentaient de rouvrir.

— Qu'est-ce qu'il cherchait ? demanda *Jenous*.

Une employée du cabinet s'approcha de l'armoire ouverte. Elle inventoria les dossiers, les objets personnels et un coffret fermé. Rien n'avait visiblement quitté l'étagère. Le responsable ordonna de vérifier quand même chaque compartiment.

L'étui, tombé au milieu de la pièce, était vide. Une doublure le séparait en deux espaces étroits, sans étiquette ni inscription. L'opératrice venue de la salle de contrôle photographia l'intérieur avant qu'on le referme. *Jenous* observa le tapis sous l'armoire. Un rectangle y était moins poussiéreux que le reste : un objet avait occupé cette place pendant longtemps.

— Il manque quelque chose ici, dit-il.

L'employée consulta son inventaire. Elle hésita, relut une ligne, puis se tourna vers la présidente, arrivée derrière eux avec deux conseillers.

— Madame, le cadre qui était posé devant les albums n'y est plus.

Sentimentale contourna les gardes. Elle passa une main sur l'étagère vide.

— La photographie de notre premier voyage ?

— Je crois, madame.

— Pourquoi prendrait-il une photographie ?

Le responsable ne répondit pas. La présidente regarda l'étui au sol, puis l'armoire. Elle connaissait

mieux que quiconque les objets de cette pièce. *Jenous* attendit qu'elle dise si la photo avait été déplacée avant la soirée, mais elle secoua lentement la tête.

— Elle était là ce matin. Je l'ai vue en allant chercher mon écharpe.

Un conseiller proposa qu'on éloigne la présidente. Elle refusa de quitter l'appartement avant d'avoir vérifié les autres photographies. *Jenous* la suivit des yeux tandis qu'elle passait d'une image à l'autre. L'intrus avait bravé le verrouillage du palais, dissimulé son visage et abandonné un étui pour emporter, peut-être, une photo de couple. *Jenous* aurait voulu croire que l'objet cachait quelque chose d'évident. Pour l'instant, l'emplacement vide ne leur apprenait rien de plus.

La poursuite continua à travers les étages techniques. Les gardes trouvèrent une porte laissée ouverte, puis une autre refermée à distance. Ils perdirent l'homme près d'un puits où circulaient les chariots de documents. Un chariot venait justement de monter sans commande enregistrée. Il était vide lorsqu'on l'arrêta au niveau supérieur.

Sur le métal sous le chariot, un garde trouva une longue rayure fraîche. Un autre examina le conduit qui débouchait près du puits. Il n'aurait laissé passer

qu'une personne mince, sans l'étui et sans le cadre. L'homme avait dû déposer ce qu'il portait ailleurs ou le confier à quelqu'un. À chaque découverte, le responsable fit vérifier les autres trajets possibles. Le palais en possédait trop : construits pour livrer des objets sans ralentir les réceptions, ses passages de service donnaient accès à presque tous les étages.

Jenous voulut s'engager dans le conduit. Il pensait pouvoir atteindre la sortie suivante avant les gardes. Un technicien l'arrêta : des ventilateurs s'y mettaient en marche sans avertissement et aspiraient même les lourds chariots lorsqu'on ouvrait certaines vannes. *Jenous* regarda son bord marqué. Il imagina son tissu tiré contre une grille, hors de portée de ceux qui chercheraient à le secourir. Il demanda plutôt au technicien d'indiquer les vannes sur le plan. Ce renoncement lui coûta. Il aurait tant voulu arriver le premier devant la présidente avec l'intrus arrêté.

— Il ne peut pas avoir quitté le palais, dit le responsable aux agents réunis. Maintenez les sorties fermées. Vérifiez les couloirs, les gaines et les véhicules de service. Nous n'ouvrirons aucune voie sur la seule foi d'un badge.

Jenous resta près de la présidente pendant qu'elle quittait l'appartement. Il replia sous lui le coin qui

avait retenu la botte. Une ligne pâle marquait ses fibres à l'endroit où elles avaient été tirées. Il aurait voulu que cette marque ait servi à arrêter l'intrus. Les gardes avaient obtenu une attache d'argent ; l'homme, lui, possédait toujours le cadre.

— Tu t'es fait mal ? demanda *Sentimentale*.

— Un peu. Ça passera.

— Il aurait pu te déchirer.

— Je l'avais presque retenu.

Elle l'observa. Elle-même avait voulu savoir quelques minutes plus tôt si son mari avait été tué ; à présent, quelqu'un venait de fouiller leur vie privée sous ses yeux. Le bouton de son cœur fit un mouvement inquiet. *Jenous* s'attendit à voir la ville changer encore, mais elle garda le doigt près de son cœur et reprit sa marche.

On conduisit *Sentimentale* dans un bureau surveillé. Elle y retrouva le responsable de la sécurité, l'opératrice et un membre de son cabinet. *Jenous* fut admis avec eux parce qu'il avait reconnu l'attache. À chaque nouvelle porte, le badge de service qu'il avait reçu le soir même s'allumait et laissait passer son nom. La satisfaction que lui procurait ce petit geste de la machine revenait malgré la fatigue et les larmes séchées dans son tissu.

— La photographie du premier voyage, dit le responsable. Où avait-il eu lieu ?

La présidente resta un moment silencieuse.

— Dans mon monde. Nous venions de nous marier. *Lover* disait qu'il voulait le découvrir avec moi, sans cortège. Nous avions quand même dû accepter deux gardes.

— Le lieu précis pourrait-il intéresser quelqu'un ?

— C'était un jardin public. Il y avait des centaines de visiteurs ce jour-là. Si l'homme voulait savoir où nous étions allés, il suffisait de demander à n'importe qui.

Jenous repensa au cadre. Il avait entrevu plusieurs photographies du couple accrochées au mur, mais celle de l'armoire avait été emportée avec sa bordure. Peut-être l'homme cherchait-il quelque chose derrière l'image. Peut-être avait-il pris le premier objet à sa portée lorsque les gardes étaient entrés. Le responsable fit inscrire les deux possibilités sans choisir.

L'opératrice annonça qu'elle avait retrouvé la fabrication de l'autorisation diplomatique. Celle-ci était authentique : elle avait été inscrite plusieurs semaines auparavant dans le registre des déplacements réservés. En revanche, les champs qui auraient permis

d'identifier son porteur étaient protégés par une autre administration.

Et la petite attache d'argent ne portait aucune marque publique.

— Est-ce une administration de votre monde ? demanda *Jenous*.

— Je n'en sais rien, répondit l'opératrice. Il manque la partie du dossier qui nous le dirait.

Elle n'avait pas employé le mot *effacée*. *Jenous* avait appris à l'écouter : elle disait qu'une donnée manquait lorsqu'elle n'avait pas encore établi qu'on l'avait supprimée. Au cours de cette nuit, sa prudence lui semblait presque aussi utile que les gardes.

Sentimentale demanda qu'on suspende toutes les autorisations temporaires. L'opératrice expliqua qu'il faudrait vérifier les trajets déjà enregistrés avant de les annuler. Certains conduisaient des employés restés dans son monde et qui devaient rentrer auprès de leurs familles. La présidente ne voulut pas les enfermer là-bas à cause d'un seul visiteur. Elle demanda une liste nominative, quitte à passer la nuit à l'examiner.

Jenous la vit agir malgré son chagrin. Il s'était imaginé, en quittant *La Forêt Noire*, que le pouvoir permettait de décider sans attendre. Dans ce bureau, chaque ordre de la présidente avait des conséquences

sur des personnes qu'elle ne voyait pas. Il comprenait mieux pourquoi les membres du cabinet voulaient monter près d'elle : on pouvait devenir indispensable en apportant une information à la bonne minute. Il se surprit à chercher laquelle il pourrait lui fournir.

L'intrus resta introuvable jusqu'au matin. Les gardes relevèrent deux portes ouvertes à partir du même droit diplomatique, mais aucun capteur ne montra clairement qui les avait franchies. Le cadre manquant demeura le seul objet dont *Sentimentale* put certifier la disparition. La mort de *Lover*, elle, restait sans cause annoncée. Le médecin rappela qu'il poursuivait ses examens et que les traces de la manche étaient encore à l'étude.

Au lever du jour, la pluie s'arrêta sur *Sentimen'town*. La ville conserva sa couleur grise. Des habitants avaient allumé des lampes devant les écrans du palais ; d'autres attendaient des nouvelles sur les passerelles, les yeux fixés vers la terrasse où ils avaient vu le couple la veille. Plusieurs émissions répétaient que la présidente avait reçu un visiteur secret. Aucune ne savait que ce visiteur avait pénétré dans ses appartements pendant la nuit.

Un conseiller du cabinet apporta à *Jenous* une proposition de présentation pour l'intervention

publique. Dans la marge figurait son nom, suivi des mots « présence rassurante ». Une image le montrait déployé derrière la présidente comme un grand fond vert sur lequel les écrans pourraient projeter son discours. Le conseiller lui expliqua que la foule associerait cette silhouette à une aide stable au milieu du chagrin.

— Je ne suis pas un décor, répondit *Jenous*.

— Vous êtes assistant personnel. On vous demande d'assister.

— Je le fais déjà. Vous pouvez filmer la présidente sans me placer derrière elle.

Le conseiller emporta son projet. *Jenous* craignit aussitôt d'avoir contrarié quelqu'un dont la signature aurait pu accélérer sa carrière. Il regarda sa marque pâle et les bords de son tissu encore humides. Se montrer sur tous les écrans de la ville lui aurait plu la veille. Il voulait toujours être vu ; il ne savait plus à quoi il consentirait pour l'obtenir.

Sentimentale demanda à parler aux habitants. Le cabinet prépara un texte soigneusement mesuré. Il écartait le mot *enquête* et conseillait d'éviter toute question sur la porte spatiale. La présidente le lut en silence, assise face à la fenêtre. Son cœur rose dépassait

de sa veste au col haut ; le bouton ne bougeait plus. Elle rendit le texte à un conseiller.

— Vous me faites dire que *Lover* est mort sans que personne ait vu entrer qui que ce soit.

— C'est la version que nous pouvons soutenir devant la ville, madame.

— Un homme est entré dans mes appartements cette nuit.

— Nous ne savons pas encore s'il est lié au décès. Le dire maintenant inquiéterait les habitants.

Jenous se trouvait près de la porte. Le conseiller lui lança un bref regard, puis continua comme s'il n'était qu'un morceau de tissu oublié dans la salle. *Jenous* sentit son nouveau badge contre lui. Il voulait que la présidente se fie à lui. Il voulait aussi conserver ce poste qui lui ouvrait enfin des portes. Les deux désirs l'entraînaient vers des réponses différentes.

— Il y a une phrase qu'elle peut dire sans accuser personne, proposa-t-il. Elle peut annoncer qu'elle a demandé une enquête et qu'elle dira aux habitants ce qu'on établira.

Le conseiller fronça les sourcils.

— Nous n'avons encore rien établi.

— C'est pour cela que la phrase est vraie.

Sentimentale releva les yeux vers lui. Elle prit le texte, barra plusieurs lignes et le posa sur la table.

— Je parlerai avec mes mots.

Sur la terrasse, des caméras se tournèrent vers elle. *Jenous* demeura en retrait, juste derrière la baie. La place était pleine. La présidente leur dit que son mari était mort et que des examens étaient en cours. Elle expliqua avoir demandé une enquête. Sa voix s'interrompit une fois lorsqu'elle prononça son nom. Elle n'essaya pas de faire croire qu'elle allait bien.

Une femme dans la foule leva une vieille photographie de *Lover* et de la présidente. *Sentimentale* l'aperçut depuis la terrasse. Elle racontait un souvenir de son mari, une promenade pendant laquelle ils avaient pris le mauvais chemin et ri de devoir demander de l'aide. Son bouton tourna doucement vers le bas.

Le changement parcourut *Sentimen'town* en quelques secondes. Les façades grises prirent des teintes roses et violacées. Des bulles en cœur montèrent entre les passerelles. Des fleurs apparurent au bord de la place et les premières notes de violon se mêlèrent à la voix de la présidente. Dans la foule, des personnages serrèrent soudain leurs voisins dans leurs bras. D'autres promirent de ne plus jamais se séparer.

Jenous sentit lui aussi le mouvement de la ville. La chaleur d'une journée heureuse semblait avoir traversé la baie. Il se rappela les deux jeunes personnages qui s'étaient rencontrés sur le quai la veille. Il les imagina toujours ensemble, capables de se reconnaître parmi tous les habitants, même lorsque la ville changerait encore. Pendant un instant, la photographie volée et la porte spatiale cessèrent de lui paraître urgentes. Il souhaita seulement qu'une personne le cherche un jour dans une foule comme *Sentimentale* avait cherché *Lover*.

Puis la présidente s'interrompit. Elle observa les bulles qui montaient autour de la terrasse, les sourires que son souvenir venait d'imposer à des habitants qui pleuraient une minute auparavant. Son bouton tourna de nouveau. La ville retrouva son gris, les fleurs se replièrent et le violon se tut. *Jenous* se souvint immédiatement de l'enquête. Son désir de rencontrer quelqu'un, lui, ne disparut pas avec la couleur. Cette différence l'inquiéta davantage qu'il ne voulut l'admettre.

Dans la foule, des personnages pleurèrent avec elle. D'autres se tinrent simplement la main. La ville ne changea plus de couleur ; son bouton restait immobile. Pour la première fois depuis la veille, *Jenous*

put distinguer le chagrin de la présidente de celui des personnes qui avaient choisi de rester sur la place.

Quand elle revint à l'intérieur, un ministre lui annonça que son intervention avait été bien reçue. Il avait déjà préparé trois manières de poursuivre la journée. *Sentimentale* le remercia et demanda à rester seule avec *Jenous* quelques minutes.

Dans la salle voisine, les conseillers parlaient déjà des images de la place rose. Certains trouvaient ce moment magnifique ; d'autres craignaient qu'on leur reproche d'avoir célébré l'amour pendant une annonce de décès. Ils débattaient d'un extrait vidéo à conserver et de celui qu'il vaudrait mieux ne jamais diffuser. *Jenous* les entendit derrière la porte. Lui aussi avait aimé ce qu'il avait ressenti. Il avait failli oublier pourquoi ils étaient tous réunis. Aucun écran ne montrerait cette part-là.

Elle s'assit près de la fenêtre, épuisée. Il lui présenta le coin le plus propre de son tissu. Elle s'y moucha, puis s'aperçut de la ligne pâle laissée par l'intrus.

— Encore cette marque. Il faudra te faire soigner.

— Je peux attendre.

— Tu dis cela comme les ministres qui promettent de dormir après une dernière réunion. Ils finissent par commencer une autre réunion.

Elle tenta de sourire. *Jenous* ne savait pas s'il devait accepter l'attention qu'elle lui portait ou lui rappeler qu'il était précisément là parce qu'elle avait besoin d'un mouchoir. La marque lui faisait mal, mais il la cachait depuis la nuit pour pouvoir rester près d'elle.

— Il y a peut-être une façon de comprendre ce qu'il a pris, dit-il. Nous savons où la photographie a été faite. Qu'est-ce qu'on y voit ?

Sentimentale ferma les yeux. Elle décrivit un jardin bordé d'eau, une allée pavée et *Lover* debout devant une serre. Elle se rappelait surtout qu'il avait refusé qu'on place les gardes derrière eux sur la photo. Elle avait ri ; il lui avait répondu qu'il voulait au moins une image sur laquelle personne ne leur donnerait d'ordre.

— Vous pouvez retrouver une copie ?

— Il doit y en avoir une dans les archives du palais de mon monde.

— Alors la disparition du cadre ne nous prive pas de l'image.

— Non. Mais il savait peut-être ce qu'il trouverait derrière.

Ils se regardèrent. Elle venait de formuler l'hypothèse qui troublait *Jenous* depuis un moment, sans pouvoir la vérifier. Il lui demanda la permission de chercher le modèle du cadre et l'historique de ses

déplacements. Elle accepta, à condition qu'un agent de la sécurité l'accompagne. *Jenous* voulut protester ; il se rappela le garde, la botte et ses fibres tirées jusqu'à la douleur. Il acquiesça.

Avant de commencer, il passa par l'infirmerie du palais. Une soignante examina la ligne pâle sur son coin. Elle écarta les fibres avec douceur, les nettoya et lui demanda de garder cette partie au sec jusqu'au lendemain. *Jenous* répondit qu'il devait rester auprès de la présidente ; la soignante lui montra la zone abîmée à la lumière d'une lampe.

— Tu peux travailler. Évite seulement de tirer sur ce bord et laisse-le se reposer quand tu le peux. Un tissu se répare moins vite lorsqu'on lui demande de sécher des larmes, de porter des objets et de retenir des bottes dans la même journée.

Jenous aurait voulu lui assurer que cela n'arriverait plus. Il avait déjà accepté de rester près de *Sentimentale* pour qu'elle puisse se moucher sur lui. Il remercia la soignante et déplaça son sac vers un coin intact.

Dans la salle d'attente, une tablette proposait aux employés de créer des liens avec d'autres habitants de *Sentimen'town*. Il reconnut le service aperçu sur le quai : on pouvait enregistrer ses goûts, regarder les profils des autres, puis accepter une rencontre. Son

nouveau titre apparaissait automatiquement sous son nom. Il imagina quelqu'un lisant « assistant de la présidente » et voulant aussitôt lui parler. La pensée lui fit plaisir, jusqu'à ce qu'il se souvienne des employés qui ne voyaient en lui qu'un mouchoir. Il ferma l'application sans remplir son profil.

— Vous cherchez un ami ? demanda l'agent de sécurité qui l'attendait près de la porte.

— Je cherchais comment ça marche.

— Si vous trouvez, expliquez-le-moi. Ici, même les invitations changent quand la présidente tourne son bouton.

Jenous reprit son enquête. Il ne savait pas encore ce qu'il attendait d'une personne aimée : qu'elle le voie tel qu'il était, ou qu'elle le voie enfin tel qu'il rêvait de devenir. La ville avait un écran pour poser ces questions à sa place. Il n'était pas certain de vouloir y répondre devant elle.

La recherche dura une partie de la matinée. Le cadre avait été offert au couple par le personnel de leur autre résidence. Il renfermait une mince plaque de verre destinée à protéger la photographie des changements de lumière. Aucun compartiment n'était mentionné dans la notice. *Jenous* demanda tout de même qu'on lui montre un exemplaire identique. Un

magasinier en apporta un, encore dans son emballage. Derrière la plaque de verre, il y avait une feuille de protection si fine qu'on l'aurait prise pour le carton du fond.

Le magasinier retrouva ensuite l'historique de l'objet disparu. La photographie datait de plusieurs années, mais le cadre avait été ouvert six jours auparavant. *Lover* avait demandé qu'on remplace sa feuille de protection. Le travail avait été réalisé dans le palais même, sans déplacement de l'image vers un atelier extérieur.

— C'était une demande habituelle ? demanda *Jenous*.

— La feuille était en bon état la dernière fois qu'on l'a vérifiée. J'ai pensé qu'il avait voulu y glisser un mot pour son épouse, répondit le magasinier. Je n'ai pas ouvert le cadre moi-même. J'ai apporté une feuille neuve et il m'a laissé attendre dans le couloir.

L'agent nota son témoignage. *Jenous* demanda si quelqu'un avait vu *Lover* sortir du bureau avec un papier. Le magasinier n'en avait aucun souvenir. Ce remplacement récent rendait le vol moins absurde : quelqu'un pouvait avoir appris que le cadre venait d'être ouvert. Il ne disait toujours pas ce que *Lover* y avait mis, s'il y avait mis quoi que ce soit.

— Si quelqu'un y glissait un papier, dit *Jenous*, il resterait à plat.

L'agent qui l'accompagnait nota l'observation. Ils n'avaient toujours aucune preuve que le cadre volé contenait autre chose que la photographie. *Jenous* ne savait pas non plus ce qu'un papier rajouté il y a six jours aurait à voir avec la mort de *Lover*. Mais l'intrus s'était exposé pour prendre cet objet précis ; la possibilité méritait d'être vérifiée.

À midi, l'opératrice appela. Elle avait trouvé une seconde copie de la photographie dans les archives de l'autre palais. *Jenous* se rendit dans la salle de contrôle. Sur l'écran, *Lover* et *Sentimentale* se tenaient devant la serre, souriants, à quelques pas l'un de l'autre. La photo s'arrêtait au niveau de leurs chaussures ; aucun garde n'apparaissait.

— Regardez le reflet, dit l'opératrice.

Dans une vitre de la serre, deux silhouettes se tenaient bien derrière eux. *Jenous* pensa aux gardes qu'ils avaient voulu écarter. Puis il aperçut un troisième reflet, plus près de la porte. Il n'était pas assez net pour montrer un visage. À hauteur d'épaule, trois petits traits argentés se rejoignaient.

— Cette image a été prise il y a combien de temps ? demanda-t-il.

L'opératrice lut la date.

— Des années.

Jenous fit agrandir le reflet. La forme argentée aurait pu être un bijou, une agrafe ou une poignée derrière la vitre. Elle ressemblait pourtant beaucoup à l'attache ramassée la veille au pied du fauteuil.

— Il connaissait déjà leur jardin, dit *Jenous*.

— Qui, *Lover* ?

— Celui qui a pris le cadre. Ou quelqu'un qui porte le même signe que lui.

L'opératrice enregistra l'agrandissement et convoqua le responsable de la sécurité. Celui-ci demanda qu'on compare les trois reflets aux noms des gardes présents lors du voyage. Les archives locales n'en donnaient que deux. Le troisième n'avait pas été inscrit parmi les personnes autorisées à accompagner le couple.

Le responsable envisagea plusieurs explications : un jardinier, un visiteur placé au mauvais endroit, un membre du personnel absent du registre. *Jenous* l'écouta sans discuter. Il n'avait pas oublié sa correction de la veille. La ressemblance de l'attache ouvrait une piste ; elle ne lui disait pas encore qui avait pris le cadre, ni pourquoi.

Sur l'écran voisin, une liste de déplacements apparut. C'était celle des autorisations temporaires que la présidente avait demandé d'examiner. Une entrée, prévue pour le lendemain, avait été créée avant la mort de *Lover*. Elle concernait un petit groupe invité dans son monde pour une réception officielle. Leurs noms n'étaient pas visibles depuis le palais de *Sentimen'town*; la confirmation se ferait à leur arrivée.

— Encore des invités sans nom ? demanda *Jenous*.

— Ceux-ci ont un nom dans l'autre registre, répondit l'opératrice. Je peux demander qu'on nous le communique. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la salle prévue pour les recevoir.

Elle montra le plan de la résidence de *Sentimentale* dans son monde. Le groupe devait passer par le jardin et traverser la serre avant d'entrer au palais.

L'endroit de la photographie.

Le responsable fit appeler la présidente. Elle connaissait la réception : elle l'avait acceptée plusieurs semaines plus tôt, avant les événements de la veille. Elle ne pouvait citer les invités de mémoire. Son cabinet organisait des rencontres semblables sur ses deux territoires.

— Annulez-la, dit le responsable.

Sentimentale observa la photo agrandie. Le troisième reflet était si vague qu'elle ne reconnut personne. Annuler la réception annoncerait pourtant à tous ceux qui surveillaient ses déplacements qu'ils examinaient ce jardin.

— Vérifions d'abord la liste, décida-t-elle. Et faisons surveiller la serre.

— Nous devrons aller sur place, dit le responsable.

— Je sais.

Jenous regarda la flèche dessinée sur le plan de la porte spatiale. Le palais d'ici abritait encore un intrus que les gardes n'avaient pas trouvé ; de l'autre côté les attendait une réception organisée bien avant la mort de *Lover*. Le monde de la présidente, qu'il n'avait aperçu que sur une maquette, devenait une partie de l'enquête.

L'opératrice reçut enfin la réponse du registre distant. Elle lut les noms des personnes attendues, puis s'arrêta au dernier. Le responsable lui demanda pourquoi elle ne continuait pas.

— Il y a un accompagnateur ajouté cette nuit, répondit-elle. À vingt heures quarante et une.

La même heure que la traversée effectuée avec l'autorisation de *Lover*.

Jenous s'approcha de l'écran. À la place du nom de l'accompagnateur figurait une photographie parfaitement nette : un carré de tissu vert, pris de dos sur le quai de *Sentimen'town*, la veille au matin.

Il reconnut l'instant où la caméra de recrutement avait commencé à le suivre.

Chapitre 4 — Le jardin derrière la vitre

L'opératrice tourna l'écran pour que tout le monde voie la photographie. *Jenous* y apparaissait comme un carré vert au milieu du quai de recrutement. La caméra l'avait pris de dos, mais il reconnaissait le coin qu'il avait replié pour protéger son sac de la pluie. À côté de l'image, une case indiquait : « Accompagnateur autorisé. » Il n'y avait ni nom ni signature.

— Je n'ai jamais demandé d'invitation, dit-il.

Le responsable de la sécurité vérifia l'heure une seconde fois.

— La ligne a été ajoutée à vingt heures quarante et une, alors que la porte de la présidente s'ouvrait depuis son monde vers celui-ci. Nous ne savons pas si la même personne a fait les deux choses.

— Mais quelqu'un disposait de ma photo, répondit *Jenous*.

— La caméra de recrutement l'a enregistrée hier matin. Des employés ont accès à cette caméra. Nous allons chercher lesquels.

La précision ne le rassura guère. Jusqu'à la veille, *Jenous* avait voulu que son image circule dans toute la ville. Voilà qu'une personne inconnue l'avait fait entrer

dans une liste qu'il n'avait jamais vue, pour une réception sur une planète où il n'avait jamais mis un pli.

Sentimentale s'approcha de l'écran. Elle portait encore les vêtements de son intervention publique. Ses yeux étaient rougis, mais son bouton demeurait immobile. Dans la ville, le gris tenait depuis plusieurs heures.

— Peut-on retirer *Jenous* de la liste ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit l'opératrice. Mais cela laissera la trace de notre intervention. Si quelqu'un surveille le registre, il saura que nous avons découvert son ajout.

— Et si on le laisse, quelqu'un pourrait se présenter en prétendant être lui, dit le responsable.

Ils parlèrent des contrôles à installer des deux côtés de la porte. *Jenous* les écoutait regarder sa photographie comme si elle représentait une pièce à protéger. L'inconnu qui avait volé le cadre l'avait vu de près. Avait-il choisi cette image pour l'attirer dans le jardin ? Ou pour qu'on lui reproche plus tard d'y être entré ?

— Je veux venir, dit *Jenous*.

Sentimentale leva les yeux vers lui.

— Ce n'est pas nécessaire pour vérifier une liste.

— Pour la liste, peut-être. Mais j'ai vu la broche de l'homme qui a pris votre photographie. Si je reconnais quelqu'un, je pourrai le dire.

— Vous reconnaîtrez un signe, corrigea le responsable. Son visage nous échappe toujours.

— Alors je regarderai les signes.

Le responsable consulta la marque pâle au bord du tissu. *Jenous* replia ce coin hors de sa vue, puis s'arrêta : ce geste ressemblait trop à ceux qu'il reprochait autrefois à son père, toujours occupé à cacher quelque chose pour être en sécurité.

— Tu ne passeras pas seul dans les galeries, décida *Sentimentale*. Tu resteras auprès de moi ou d'un agent. Et si tu te blesses encore, tu t'arrêtes.

Jenous accepta. Il aurait voulu qu'elle lui confie une mission réservée aux plus hauts responsables. Pourtant, elle venait de lui offrir mieux qu'une place sur un écran : elle lui permettait de chercher ce qui était arrivé à *Lover*.

L'après-midi fut consacré aux vérifications. La photo provenait bien de la caméra de recrutement, mais sa copie n'avait pas été téléchargée par l'un des employés consultés. Elle avait traversé un relais utilisé pour échanger des documents entre les deux palais. Le relais recevait des centaines d'images par jour :

laissez-passer, rapports et messages destinés à la présidence. L'opératrice isola la copie de *Jenous* sans pouvoir retrouver la personne qui l'avait choisie.

Le registre des invités comportait une autre étrangeté. Chaque nom avait été confirmé par une personne du cabinet de *Sentimentale* dans son monde. La ligne de *Jenous*, elle, portait la confirmation automatique d'un ancien droit de passage, valable pour accompagner un membre de la délégation. Ce droit devait expirer le soir même. Quelqu'un l'avait utilisé juste avant.

— L'autorisation a été créée il y a des semaines, expliqua l'opératrice. Le portrait a été ajouté hier. Nous ne savons pas qui se cachait derrière cette place avant lui.

— Si vous retrouvez la première inscription ? demanda *Jenous*.

— Nous retrouverons peut-être à qui cette place était destinée. Le registre de l'autre palais en conserve une partie. Il faudra le consulter sur place.

Le responsable fit placer une surveillance devant la porte personnelle de la présidente. Après l'ouverture faite avec l'autorisation de *Lover*, aucun passage ne pouvait plus être tenu pour habituel. Deux agents vérifièrent le mécanisme, tandis qu'une soignante

examinait de nouveau le bord de *Jenous*. Elle posa sur les fibres étirées une bande souple qui devait tomber d'elle-même quand elles se seraient resserrées.

— Pas de traction sur ce côté, rappela-t-elle.

— J'ai compris.

— Je sais. Hier aussi, tu avais compris.

Il ne trouva rien à répondre. Dans *La Forêt Noire*, son père aurait découpé un pan de drap usé pour lui ménager un coin de repos. Ici, la soignante avait une lampe qui distinguait les fibres blessées une par une. Le soin était meilleur. La voix de son père lui manqua tout de même, et il s'en voulut aussitôt d'y penser.

Le lendemain matin, ils descendirent à l'étage le plus protégé du palais. La porte personnelle de *Sentimentale* occupait une pièce entière. Son cadre, arrondi et aussi haut qu'une maison, semblait vide lorsqu'on entrait. Autour de lui, des écrans surveillaient la destination, l'heure et l'identité des voyageurs. Aucun paysage n'apparaissait encore dans l'ouverture.

Jenous avait franchi les rues de *Sentimen'town* en croyant découvrir le sommet de la modernité. Les techniciens de la porte parlaient de l'autre palais comme d'un endroit où les bâtiments savaient répondre avant qu'on les appelle. Un garde lui proposa

un film de protection pour son tissu. Il refusa, puis vit la marque laissée par la botte et consentit à couvrir seulement ce bord-là.

— Votre monde attendait déjà des visiteurs aujourd'hui, dit le responsable à *Sentimentale*. La réception sera réduite. Les personnes inscrites passeront chacune par un contrôle distinct.

— On n'en écarte aucune sans motif, répondit-elle. Si l'une d'elles sait ce qui se tramait à propos de *Lover* et de ce jardin, je veux pouvoir lui parler.

Le responsable ne cacha pas son désaccord. Depuis la mort de son mari, la présidente était une cible possible. *Jenous* croyait surtout comprendre combien il lui coûtait de retourner au lieu de leur premier voyage. Elle traversa la pièce sans s'arrêter. Le bord de son cœur rose effleura sa manche ; son bouton tourna d'un mouvement si léger que les écrans le remarquèrent avant lui.

Une photographie de la serre apparut dans la porte vide. Elle grandit, prit de la profondeur, puis s'effaça pour laisser voir un couloir lumineux de l'autre côté. Aucun bruit ne traversait l'ouverture. Un garde passa le premier. Sa silhouette disparut une fraction de seconde et réapparut plus loin, dans un monde qui n'était pas visible la veille derrière ce mur.

Jenous suivit *Sentimentale*. Il avait imaginé qu'on sentirait un vent puissant ou que l'espace se tordrait autour de lui. Il éprouva seulement une brève sensation de froid sur toute sa surface. Puis le sol changea sous ses coins : aux dalles du premier palais succédait un revêtement clair qui se réchauffait là où il se posait.

Il sortit du couloir et s'immobilisa.

À perte de vue, la ville montait, passait au-dessus d'elle-même et recommençait plus haut. Des immeubles aux sommets arrondis portaient d'autres rues sur leurs épaules. Entre les façades, des véhicules glissaient dans des tubes transparents sans que leurs roues touchent le sol. Des passerelles se déployaient pour les piétons, puis rentraient dans les murs lorsqu'elles devenaient inutiles. Le ciel disparaissait par endroits derrière des surfaces où couraient les horaires, la météo et les messages de la présidente.

Jenous chercha une limite. Un garde lui indiqua, très loin sous eux, une courbe bleutée qui ne ressemblait pas à l'horizon d'une ville ordinaire. Des constructions descendaient jusqu'à cette courbe, et d'autres continuaient au-delà. Ici, même les grands espaces étaient aménagés. Des jardins suspendus occupaient les hauteurs, mais leurs arbres reposaient

dans des bacs que des bras mécaniques déplaçaient pour donner de l'ombre à une allée plutôt qu'à une autre. Au pied d'un bâtiment, un bassin produisait des rides parfaitement régulières avant de les effacer.

Dans *La Forêt Noire*, il fallait attendre que le soleil traverse les branches pour se réchauffer. Ici, une bande de lumière le suivit au sol parce qu'un capteur avait relevé sa température. Il changea de direction. La bande tourna avec lui. Il lutta contre l'envie de lever un coin pour voir où elle irait.

— Tu regardes comme *Lover* la première fois, dit *Sentimentale*.

Elle avait parlé sans sourire. *Jenous* attendit qu'elle poursuive.

— Il a demandé à un jardinier si les fleurs se reposaient quand on éteignait les machines. Le jardinier lui a répondu qu'elles avaient un programme de repos plus régulier que le sien.

Le souvenir sembla lui faire du bien une seconde, puis elle détourna les yeux. En contrebas, la ville demeurait grise comme *Sentimen'town*. La peine de la présidente atteignait jusqu'aux quartiers que *Jenous* ne pouvait distinguer.

Un véhicule les attendait à la sortie du palais. Sa cabine se plaça exactement à la hauteur du tissu de

Jenous ; quand il se déplia pour monter, le seuil s'élargit encore. Les autres voyageurs prirent place sans toucher à une poignée. Par les vitres, *Jenous* vit un premier étage de rues défiler sous eux, puis un second, puis les quais d'une gare suspendue au-dessus des deux. Des trains se croisaient dans des tubes de lumière. Au-dessous, une grande place disparaissait : le sol se déplaçait pour accueillir le marché prévu l'après-midi.

— Combien y a-t-il de villes sur votre planète ? demanda-t-il.

— Une seule, répondit *Sentimentale*. Elle a poussé si loin qu'elle a rejoint les autres, puis elle les a recouvertes. Les habitants donnent encore des noms aux quartiers, mais les machines les relient tous.

Jenous pensa aux racines de *La Forêt Noire*, qui passaient sous la terre sans qu'aucun arbre sache ce que faisaient les autres. Ici, un écran annonçait à chaque passant le prochain changement de couleur du trajet. Même l'eau destinée aux plantes voyageait dans des conduites transparentes, mesurée goutte après goutte. Des façades ouvraient des fenêtres au passage du véhicule pour que leurs occupants aperçoivent la présidente. Quelques-uns posèrent la main sur la vitre en signe de soutien. Elle leur répondit d'un geste bref.

Au bord d'une plateforme, deux jeunes personnages se disputaient. L'un voulait partir, l'autre lui reprochait de ne plus l'aimer. Une petite borne leur proposa une passerelle vers le « lieu des retrouvailles » le plus proche. Ils l'ignorèrent et continuèrent de parler. Leur dispute disparut derrière le véhicule avant que *Jenous* sache s'ils avaient trouvé un moyen de se réconcilier.

— Ces bornes savent-elles où les conduire ? demanda-t-il.

— Elles savent où les gens aiment se réconcilier, dit *Sentimentale*. Ce n'est pas la même chose.

Elle regarda la place désormais loin derrière eux.

— J'aurais voulu avoir une réponse simple à proposer à *Lover*. Ces derniers mois, nous cherchions sans cesse la manière de retrouver ce que nous ressentions au début. Il m'arrivait de croire que cela marchait. Et, le lendemain, nous n'osions plus nous parler franchement.

Jenous n'avait connu leur couple que pendant une journée. Sur les écrans du palais, leurs sourires lui avaient paru aussi solides que les bâtiments autour de lui. Il revit pourtant *Lover* frotter sa manche et s'éloigner seul avec son appareil noir, juste avant l'alarme.

— Il était venu ici six jours avant de mourir, dit-il. Vous allez peut-être découvrir pourquoi.

— Peut-être. Je voudrais aussi savoir pourquoi il a gardé ça pour lui.

Sentimentale se tut. *Jenous* n'insista pas. Il se sentit étrange à l'idée qu'une présidente, capable de changer l'apparence d'une planète entière, n'avait pas pu forcer son mari à lui dire ce qu'il craignait. Son propre rêve de rencontrer quelqu'un se nourrissait depuis deux jours de sourires vus de loin. En entendant *Sentimentale*, il comprit qu'il connaissait fort peu ce qu'un couple faisait une fois les écrans éteints.

Le jardin de la photographie se trouvait sur une vaste terrasse publique reliée à la résidence. On y entrait par une allée pavée qui tournait autour d'une nappe d'eau. Les bancs, les fleurs et les arbres avaient l'air paisibles. En approchant, *Jenous* remarqua que chaque brin d'herbe poussait depuis une fente régulière et que le courant dans l'eau s'inversait quand un employé touchait son écran. Des enfants jouaient à suivre une rangée de pétales qui se soulevait juste assez pour guider leurs pas vers la sortie.

La serre occupait le bout de la terrasse. Ses vitres bombées reflétaient le jardin sous plusieurs angles. De l'intérieur, des branches véritablement feuillues

projetaient des ombres moins exactes que les dessins lumineux des rues. Une fine odeur de terre humide parvint à *Jenous* avant qu'on ouvre la porte. Il pensa aux fougères autour de la maison de *Prieur*. Pendant un moment, il oublia qu'il était venu chercher une preuve.

Une archiviste les attendait près de l'entrée, avec un plan du jardin et les copies de la photographie. Elle avait examiné les trois silhouettes apparues dans le reflet. Les deux gardes de l'ancien voyage se tenaient bien à l'extérieur, derrière le couple. Quant à la troisième forme, la courbure de la vitre changeait sa position apparente.

— Elle pouvait se trouver ici, dit l'archiviste en désignant la serre. Ou dans le passage d'entretien qui longe ce mur. On ne peut pas identifier une personne avec trois traits d'argent.

Le responsable de la sécurité approuva. Il lui demanda si elle avait retrouvé la liste des employés présents le jour du premier voyage. L'archiviste en avait apporté une partie. Plusieurs personnes avaient traversé la serre, parmi lesquelles des jardiniers, un réparateur et deux invités arrivés sans prévenir. Les noms des invités figuraient dans un registre qui n'était plus en service.

— Je cherche sa sauvegarde, dit-elle. Ce matin, quelqu'un l'a consultée avant moi.

Jenous se rapprocha.

— Qui ?

— Le terminal était ouvert depuis hier soir. J'ai demandé l'historique complet ; je ne l'ai pas encore reçu.

Le responsable fit relever l'adresse du terminal. Une preuve avait peut-être été "visitée" avant leur arrivée, exactement comme le cadre dans l'appartement. L'archiviste leur montra une autre découverte : *Lover* était revenu seul au jardin six jours auparavant. Son passage était enregistré à l'entrée de la serre, puis à la sortie, moins d'un quart d'heure plus tard.

Sentimentale regarda la date.

— Le jour où il a fait changer la feuille derrière notre photographie, dit-elle.

— Lui avez-vous parlé de ce voyage ? demanda le responsable.

— Il m'a dit qu'il avait besoin de réfléchir. Nous nous disputions souvent ces derniers temps. Je croyais qu'il était resté dans son bureau.

Elle prit la copie du passage enregistré. *Jenous* remarqua qu'elle retenait le papier par les bords, comme si un souvenir pouvait s'abîmer sous ses doigts.

— S'il avait découvert quelque chose ici, pourquoi ne m'en aurait-il rien dit ? demanda-t-elle.

Personne ne prétendit savoir. *Jenous* se rappela qu'il avait lui-même attendu longtemps avant de dire à son père qu'il préparait son départ. On pouvait partager une maison et garder une décision en soi jusqu'au dernier moment. Il n'osa pas comparer à voix haute son silence à celui de *Lover*.

Ils entrèrent dans la serre. La chaleur y montait lentement depuis le sol. Des gouttes descendaient le long des vitres ; aucune ne suivait tout à fait le trajet prévu par les petites buses au plafond. Parmi les plantes soigneusement rangées, une fougère avait poussé hors de son bac, dans une fente du mur. *Jenous* s'arrêta devant elle. Les tiges s'étaient glissées sous une plaque de service mal jointe.

— Ce passage est utilisé ? demanda-t-il.

L'archiviste vérifia son plan.

— Il donne sur le couloir d'entretien. On peut sortir derrière les vitrages sans passer dans la serre par la porte publique.

Le responsable demanda l'ouverture. Un agent glissa une carte dans la serrure ; la plaque résista avant de s'écarter, retenue par les racines. Derrière elle, le couloir était assez large pour une personne, mais pas

pour deux côte à côte. De petites lampes éclairaient un rail qui conduisait les outils jusqu'au plafond.

À hauteur de l'épaule d'un adulte, une rayure ancienne marquait la peinture. Trois traits minces s'y rejoignaient. *Jenous* pensa aussitôt à la broche tombée de la veste de l'intrus. Le responsable l'arrêta avant qu'il s'en approche davantage.

— Cela peut être la marque d'un outil. Nous ferons photographier la surface avant d'y toucher.

— La photographie de *Lover* montre peut-être quelqu'un dans ce passage, dit *Jenous*.

— Peut-être. Depuis combien de temps la rayure est-elle là ?

L'archiviste l'ignorait. Un jardinier interrogé par radio affirma que cette partie n'avait pas été repeinte depuis des années. Le responsable fit fermer le couloir jusqu'à l'arrivée des techniciens. Quelqu'un avait pu s'y tenir le jour du premier voyage ; *Lover* avait pu le retrouver six jours plus tôt. Ni la photographie ni la rayure ne permettaient encore d'établir ce qui s'était passé entre-temps.

Lorsque *Jenous* sortit de la serre, les invités commençaient à gagner la terrasse. La réception, prévue à l'origine comme une rencontre diplomatique, était devenue une réunion brève où l'on présentait ses

condoléances à la présidente avant de traiter quelques affaires urgentes. Chacun avait été contrôlé à l'entrée. Pourtant, derrière les vêtements sobres choisis pour le deuil, *Jenous* distinguait des étuis plats, des valises légères et des badges d'administrations qu'il ne connaissait pas.

Le responsable lui indiqua l'agent chargé de l'accompagner. Ils longèrent les groupes à distance, attentifs à toute attache d'argent. Une invitée portait trois perles sur une épaule ; de près, elles n'avaient ni le dessin ni la taille de la broche trouvée au palais. Un autre avait glissé sous son col un fil métallique qui disparaissait dans sa manche. L'agent examina son autorisation : il travaillait aux communications et beaucoup le connaissait.

— Tu regardes chaque détail comme s'il pouvait tout expliquer, dit l'agent.

— Celui que j'ai laissé partir portait un détail que je peux reconnaître.

— Alors garde aussi en tête ceux qui n'en portent pas.

Jenous ne répondit pas. Il venait de voir sur une borne d'accueil son image, accompagnée de son titre d'assistant personnel. Les autres invités lisaient un nom et voyaient sa photographie. Un jeune attaché lui

adressa un salut respectueux. Sur le quai de recrutement, la veille, cet homme serait-il passé sans le remarquer ? *Jenous* se déplia un peu plus largement sans y penser.

Une conseillère du cabinet de ce monde vint le rejoindre. Elle connaissait déjà la marque laissée sur son bord, l'intervention publique et l'aide qu'il avait apportée à la présidente. Elle lui demanda s'il accepterait de figurer au côté de *Sentimentale* pendant les salutations.

— Nous n'avons prévu aucune image derrière elle, précisa-t-elle en voyant son hésitation. Votre nom sera annoncé. Les invités sauront que vous l'assistez.

Il avait refusé d'être un décor devant les caméras. Cette proposition ressemblait davantage à ce qu'il recherchait depuis son départ de la forêt. Il demanda où serait l'agent de sécurité.

— À trois pas de vous, répondit la conseillère. Comme ici.

Il la suivit. À mesure que les invités prononçaient son nom, il éprouvait le même plaisir que lorsque les portes du palais reconnaissaient son badge. La plupart ne lui demandaient rien au sujet de l'enquête. Ils trouvaient sa présence touchante près de la présidente, s'enquéraient de l'état de sa manche abîmée ou

racontaient qu'ils l'avaient vu sur les écrans. Un petit écran à l'entrée affichait déjà une sélection de leurs paroles. *Jenous* se demanda qui la lirait ce soir.

Au bout de la ligne, deux personnages se présentèrent ensemble. L'un tenait un étui mince sous son bras ; l'autre portait une longue veste dont le revers était entièrement lisse. Une odeur sucrée les accompagnait. *Jenous* regarda leurs épaules jusqu'à ce qu'ils gagnent la table suivante.

— Ils vous intéressent ? demanda *Sentimentale* à voix basse.

— Peut-être. Leur étui ressemble à celui de l'homme dans votre appartement.

Elle observa l'objet, puis les autres invités. Trois personnes portaient des étuis de même taille. Dans ce monde, on transportait ainsi des dossiers pour éviter les écrans pendant les audiences. *Jenous* regretta d'avoir parlé si vite.

— Continue à regarder, dit-elle. Et dis-moi aussi quand tu n'es pas certain.

La réunion allait commencer lorsque la ville changea. *Sentimentale* venait de voir, près de la serre, un couple âgé qui avait apporté une photographie de son mariage. Ils lui racontèrent comment *Lover* leur avait offert, des années plus tôt, une place dans ce

jardin quand ils n'avaient nulle part où fêter leur union. Elle les remercia, toucha le bord de l'image et dit qu'elle avait elle-même aimé ce lieu avant d'y revenir avec son mari.

Son bouton tourna.

Le gris quitta les façades jusqu'au dernier niveau visible. Les fenêtres se bordèrent de rose et de violet, des cœurs lumineux traversèrent les rails suspendus et les bassins changèrent leur mouvement pour refléter les couples rassemblés. Les fleurs artificielles du jardin s'ouvrirent toutes en même temps. À l'entrée de la serre, une fontaine projeta des gouttes en forme de petits cœurs. Sur les passerelles les plus hautes, des personnages se mirent à chercher du regard celui ou celle qu'ils aimaient.

Le changement atteignit *Jenous* avant qu'il ait fini d'observer la ville. La veille, dans *Sentimen'town*, il avait souhaité qu'une personne le reconnaisse au milieu d'une foule. Ici, sous ces couleurs qui s'étendaient jusqu'à l'horizon, son souhait se fit plus pressant. Il voulut connaître le prénom de la personne qui un jour le regarderait sans demander s'il pouvait servir de mouchoir. Il se surprit à étudier les visages des invités comme s'il allait la rencontrer derrière la prochaine épaule.

Sentimentale avait encore le doigt sur son bouton. Elle regardait la ville prendre part à son souvenir sans avoir choisi ce qu'elle éprouverait à sa place. Un conseiller lui murmura que sa tenue sombre, choisie pour le deuil, tranchait maintenant avec le décor. Une caméra se dirigeait déjà vers elle.

— Nous pouvons faire éteindre la terrasse, proposa-t-il.

— Ce sont mes couleurs, répondit-elle. Je ne vais pas demander à la ville de les cacher pendant que je les ressens.

Le conseiller tenta de lui ajuster une étoffe sur les épaules. La matière passa du gris au violet avec un retard maladroit, sous les yeux des invités. *Jenous* vit *Sentimentale* serrer les dents. Elle avait tenu tête aux responsables de la sécurité pour revenir ici ; il ne voulait pas qu'on la réduise, devant tous, à une image mal réglée.

— Je peux vous aider, dit-il.

— Ton bord doit se reposer.

— Pas celui que je vais utiliser. Si vous êtes d'accord.

Elle posa la main sur une partie intacte du carré vert. *Jenous* se plia autour de ses épaules et de sa taille, laissant libres ses bras et son cœur. Deux de ses coins formèrent une jupe ample sur les vêtements à col haut

qu'elle portait déjà ; le dernier passa sur son épaule comme un pan de robe. Une employée fixa les plis sans tirer sur son bord blessé. Devant la vitre de la serre, *Sentimentale* découvrit une robe verte qui suivait ses mouvements et changeait de forme quand *Jenous* déplaçait ses plis.

— Tu n'es pas obligé de rester ainsi longtemps, dit-elle.

— Je vous le dirai si j'ai besoin de bouger.

La caméra cessa de chercher une couleur à projeter sur elle. Plusieurs invités s'approchèrent. Une femme demanda qui avait dessiné cette robe ; *Sentimentale* répondit en présentant *Jenous* par son nom. Il sentit la satisfaction remonter en lui comme lorsqu'il avait vu son portrait sur la liste. Pourtant, la plupart des compliments s'adressaient au tombé du tissu, à sa teinte, à l'idée merveilleuse d'avoir trouvé une robe au bon moment. Il attendit qu'on lui demande ce qu'il pensait de tout cela. Personne ne le fit.

La conseillère vint murmurer à son oreille que les écrans de la ville diffusaient déjà les premières images. Elle ajouta qu'il pouvait laisser son profil de rencontre ouvert pendant la réception : beaucoup de gens cherchaient en ce moment quelqu'un qui avait « compris l'amour de la présidente ». *Jenous* sentit son

téléphone vibrer dans la poche fixée à son sac. Une demande de rencontre venait d'apparaître, bien qu'il n'eût jamais achevé sa présentation. Il repoussa l'écran sous un pli pour ne pas le consulter devant *Sentimentale*.

Il n'avait pas quitté *La Forêt Noire* pour devenir une robe. Mais, tant que la présidente avançait avec lui devant les invités, son nom circulait sur les écrans. Il se demanda si la personne qui venait de lui écrire voulait le rencontrer lui, ou le carré vert aperçu au bras du pouvoir. La question le suivit pendant toute la première partie de la réunion.

Un employé passa près de la serre avec un chariot de dossiers. Il s'arrêta derrière le couple à la photographie, regarda le reflet de la vitre et repartit aussitôt. À son col était cousue une petite bande brillante. *Jenous* ne vit que deux traits avant que l'homme disparaisse derrière un groupe. Il parla si bas que *Sentimentale* crut d'abord qu'il lui demandait de desserrer un pli.

— L'employé près du chariot, dit-il. Il vient de regarder le passage d'entretien.

L'agent de sécurité qui les accompagnait reçut la description. Il rejoignit le jardin par l'autre côté, sans bousculer les invités. *Jenous* voulut se déplier. *Sentimentale* l'aida, malgré les regards surpris, puis le

laissa suivre l'agent après qu'il eut promis de rester à portée de vue.

Le chariot était stationné près d'une borne. Ses compartiments contenaient des dossiers fermés, des serviettes de table et un étui plat. L'employé ne se trouvait plus auprès de lui. Un autre membre du personnel expliqua qu'on lui avait demandé d'aller chercher une liste au bureau des archives. Il n'avait pas vu de bande brillante sur son col.

— Est-ce son chariot ? demanda l'agent.

— Il l'a emprunté il y a cinq minutes. Le responsable de salle lui a donné le code.

Le responsable de salle, appelé par radio, nia avoir donné le moindre code. L'agent fit conduire le chariot à l'écart et demanda qu'on vérifie les images. La personne qui l'avait emprunté portait bien une veste de service, mais son visage changeait de forme selon l'angle des caméras. Les techniciens se montrèrent prudents : les vitrages de la serre troublaient les images de tous ceux qui passaient devant eux.

— Celui de l'appartement avait le même aspect, dit *Jenous*. Je l'ai vu sans vitre entre nous.

— C'est possible que ce soit lui, répondit l'agent. Nous allons vérifier ses déplacements. Reste ici.

Cette fois, *Jenous* obéit. Il suivit des yeux les coins du jardin où le chariot avait pu s'arrêter. La serre renvoyait tant de reflets qu'un personnage caché dans le couloir d'entretien pouvait paraître debout parmi les invités. Derrière *Jenous*, les fleurs du bassin s'ouvrirent une seconde fois, plus vivement ; la ville demeurait en mode amoureux.

Son téléphone vibra encore. La demande de rencontre occupait maintenant tout l'écran. On lui proposait de retrouver quelqu'un, dès la fin de la réception, « là où l'on voit le mieux les cœurs ». Il n'y avait pas de nom. Juste une heure et un signe brillant semblable à trois courbes rapprochées.

Jenous montra le message à l'agent.

— Quand est-il arrivé ?

— Pendant que j'étais près de la présidente. Je n'ai pas répondu.

L'agent transmit une copie à la salle de contrôle. Le signe pouvait être une décoration proposée par l'application. Il pouvait aussi imiter les trois boucles de la broche pour lui faire comprendre qu'on l'observait. *Jenous* pensa à la femme qu'il s'était imaginé rencontrer quelques minutes plus tôt. Ce message lui proposait exactement ce qu'il souhaitait, juste assez près du jardin pour l'y conduire seul. Mais… était-ce une

femme, celle qu'il avait imaginé comme la rencontre parfaite, ou l'homme à la broche ?

— Tu dois rester avec nous, dit l'agent.

— Je sais.

La réponse lui coûta plus qu'il ne l'aurait cru. Il n'avait aucune envie d'obéir à un inconnu. Il voulait pourtant savoir qui avait deviné si vite qu'il attendait une rencontre.

L'archiviste les rappela de la serre. L'historique du vieux registre venait d'arriver. Le terminal ouvert depuis la veille ne se trouvait pas dans les archives, mais dans la salle réservée aux préparatifs de la réception. Quelqu'un y avait cherché un nom ancien, celui de l'un des invités imprévus sur la photographie de *Lover*. Le document ne montrait que les premières lettres avant qu'un droit diplomatique verrouille la suite.

— Ce droit vous dit de quel monde vient l'invité ? demanda *Jenous*.

— Pas encore, dit l'archiviste. Les champs sont séparés. Je peux demander leur ouverture, mais il faut l'autorisation de la présidente.

Le responsable les rejoignit. Il nota l'heure de la consultation et demanda qu'on protège les copies avant de prévenir *Sentimentale*. Entre le passage de *Lover* six jours plus tôt, le cadre volé et cette recherche

récente, la serre attirait trop de visites pour qu'ils les attribuent au hasard. Il leur manquait encore un lien fiable entre ces visites et sa mort.

Un appel interrompit la discussion. La salle de contrôle venait de recevoir une alerte du système d'accès au couloir d'entretien. Le badge d'un accompagnateur avait ouvert la porte quelques secondes plus tôt.

— Lequel ? demanda le responsable.

À l'autre bout de la communication, l'opératrice hésita.

— La fiche porte la photographie de *Jenous*.

L'agent se tourna vers le carré vert, étendu à deux pas de lui, sous les yeux de l'archiviste. Il fit immédiatement verrouiller les deux extrémités du couloir. Un plan apparut sur son écran : une petite lumière avançait derrière la vitre, en direction de la pièce où l'on conservait les dossiers de l'ancien jardin.

— Ce n'est pas moi, dit *Jenous*.

— Je le vois. Quelqu'un utilise la place ajoutée à la liste cette nuit.

Sur la vitre bombée, les reflets des invités se mêlèrent à une forme verte qui passait derrière eux. Pendant une seconde, *Jenous* crut voir un carré de tissu de sa propre taille glisser au bout du couloir. Puis la

forme s'arrêta devant la porte des archives et se redressa.

Elle n'était pas seule. Une seconde silhouette l'attendait déjà à l'intérieur.

Chapitre 5 — La place volée

Le responsable de la sécurité fit éloigner les invités de la serre. Dans la vitre bombée, la forme verte avançait toujours derrière les reflets de la réception. *Jenous* l'observa sans bouger. L'objet avait sa taille et presque sa couleur ; pourtant, ses coins restaient tendus pendant qu'il se déplaçait. Un tissu vivant aurait posé l'un d'eux sur le sol pour prendre appui.

— Ce n'est même pas un autre personnage, dit-il. C'est quelque chose qu'on pousse.

L'agent à ses côtés agrandit sur son écran l'image de la caméra du couloir. On distingua des roulettes sous le carré vert, puis un montant qui le tenait dressé. Une silhouette sombre avançait derrière, cachée par le tissu. À l'autre bout du passage, la seconde personne attendait dans la salle des archives. Elle portait la veste claire des employés du palais.

— Celui qui pousse l'écran utilise votre autorisation, expliqua l'opératrice dans la radio. Le portrait s'affiche avec le badge. Le lecteur reconnaît le badge, pas votre "visage".

Jenous ne quittait pas la vitre des yeux. Quelqu'un avait choisi sa photographie, puis fabriqué ce carré de

tissu pour que les gardes hésitent en le voyant. Il s'était cru le seul à vouloir profiter de sa nouvelle célébrité.

— Fermez les deux sorties, ordonna le responsable. Personne ne touche aux dossiers avant notre arrivée.

Un volet descendit derrière le chariot. Un second s'abaissa près des archives, mais s'arrêta à quelques centimètres du sol. Sur l'écran, un voyant orange clignotait.

— Pourquoi ne ferme-t-il pas ? demanda l'agent.

— Quelque chose se trouve dans son passage, répondit l'opératrice. Si nous forçons, le volet écrasera la voie de transport des documents.

— Les documents peuvent attendre.

— Il y a peut-être quelqu'un sous la voie. Laissez-moi voir.

Le responsable entraîna deux gardes vers la porte de la serre. *Jenous* les suivit avec l'agent qui lui avait été assigné. La chaleur s'accumulait derrière les vitres. Dehors, le monde de *Sentimentale* gardait ses couleurs roses et violettes ; de temps à autre, les cœurs lumineux projetés sur les façades passaient sur les visages des invités que l'on faisait reculer.

À travers le vitrage, *Jenous* vit la personne à la veste claire se baisser devant une table. La silhouette qui poussait le faux carré vert abandonna son chariot et

franchit la porte des archives. Une feuille passa d'une main à l'autre. L'employée voulut la retenir ; l'autre tira si brusquement qu'elle glissa contre une armoire.

— Elle ne travaille pas avec lui, dit *Jenous*.

— Nous allons le vérifier, répondit le responsable.

La porte publique de la serre était fermée à cause du verrouillage. Le responsable fit ouvrir le panneau de service découvert plus tôt derrière la fougère. Un garde examina le rail et l'espace entre le volet et le sol. Une caisse avait été placée de l'autre côté pour empêcher la fermeture complète. Le garde la repoussa avec un outil. Le volet tomba aussitôt, séparant les archives du reste du couloir.

L'opératrice annonça que la pièce possédait encore un passage pour les petits chariots de dossiers. Il traversait le plafond et rejoignait une plateforme de livraison. Le responsable demanda qu'on immobilise cette plateforme. Derrière la vitre, une trappe s'ouvrit au-dessus de l'armoire. L'intrus y lança l'étui plat pris sur le chariot, puis une liasse de feuilles.

— Il sort par là ! cria l'agent.

Les gardes se séparèrent. L'un courut vers la plateforme ; l'autre se plaça sous la trappe. Dans la salle, l'employée reprit pied et tendit le bras vers un dossier ouvert. L'intrus lui barra la route. *Jenous*

entendit un cri étouffé, puis le bruit sec d'une machine que l'on mettait en marche.

Le responsable ouvrit enfin la porte intérieure. *Jenous* glissa derrière lui. Une partie de l'ancienne liste des visiteurs avançait vers la fente d'un appareil qui détruisait les copies périmées. L'intrus y poussait la feuille arrachée des mains de l'employée. Ses traits demeuraient flous, malgré la proximité. Sous sa veste de service dépassait un manteau sombre.

Jenous se plaqua contre le bas de la table. Le bord où la soignante avait posé sa bande resta replié sur lui-même ; avec un coin intact, il saisit la partie de la feuille qui dépassait encore. Le papier se tendit. L'intrus appuya dessus d'une main gantée. La machine l'attrapa au milieu et l'arracha en deux.

Jenous glissa en arrière avec sa moitié. Le garde se lança vers l'intrus, mais celui-ci renversa le faux carré vert entre eux. La structure roulante heurta l'armoire. Un dernier pan du dossier fut aspiré dans l'étui qui montait déjà vers la trappe. Le garde tenta de retenir l'homme ; il ne saisit que sa manche, qui se défit sous ses doigts. L'intrus se glissa par l'ouverture ménagée sous le rail pour les chariots. Il ne pouvait pas y tenir debout : le plancher, à cet endroit, descendait vers un

compartiment de transport. Une trappe coulissa derrière lui.

Le responsable fit transmettre sa position. Il fallait bloquer la sortie du compartiment avant qu'il rejoigne la plateforme. Un agent s'en chargeait déjà, mais un autre appel arrivait de l'extérieur : plusieurs invités se trouvaient sur le trajet des chariots et refusaient de bouger, persuadés que leurs dossiers allaient être confisqués. Le responsable envoya des gardes les mettre à l'abri.

Dans la salle des archives, l'employée respirait par à-coups. Elle avait heurté l'armoire, sans blessure visible. Elle regarda d'abord la machine, puis le morceau de papier serré dans un pli de *Jenous*.

— Vous avez sauvé les dates ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Il a déchiré au milieu.

— C'était la seule copie avec les corrections anciennes.

Le responsable coupa la machine. Sur la table, un registre était resté ouvert à la page de leur réception, des années plus tôt. Le nom de *Lover* figurait auprès de celui de *Sentimentale*. Les deux gardes avaient signé dans une autre colonne. Plus bas, deux visiteurs imprévus étaient inscrits sous des numéros d'autorisation temporaire. Les identités associées à ces

numéros se trouvaient dans une autre base, que le verrou diplomatique refusait toujours de montrer.

Jenous déplia doucement le fragment qu'il avait sauvé. Il ne contenait aucun nom. On y voyait des heures, des numéros de passages et une colonne intitulée « remises privées ». Plusieurs lignes étaient datées du jour de la photographie ; d'autres, plus récentes, s'étendaient jusqu'à la semaine de la mort de *Lover*.

— Pourquoi garder ces remises avec les visiteurs du jardin ? demanda-t-il.

L'employée passa une main sur son épaule meurtrie.

— Parce qu'on les déposait dans le même couloir. Les colis arrivaient ici, puis un chariot les emmenait vers la résidence. Sur la liste que vous tenez, il y a les heures. L'autre moitié avait les personnes chargées de les recevoir.

— Qu'y avait-il dans les colis ?

— Je ne l'ai jamais su. Les coffrets étaient fermés. Nous n'avions pas le droit de les ouvrir.

Le responsable fit photographier le fragment et demanda à l'employée ce qu'elle avait fait dans la salle au moment du verrouillage. Elle expliqua qu'une demande de consultation était apparue sur son terminal sous l'autorisation de *Jenous*. Elle savait qu'il

enquêtait sur la photographie. Elle avait ouvert les archives pour préparer les vieux registres et s'était retrouvée face au chariot vert et à l'homme qui le poussait.

— J'ai compris que la photo sur le badge n'était pas une personne quand il a laissé le cadre contre le mur, dit-elle. Il m'a demandé la feuille des remises. J'ai refusé. Il a sorti une seconde autorisation, plus élevée que la mienne, et la porte s'est verrouillée derrière moi.

— Vous l'aviez déjà vu ? demanda *Jenous*.

— Je crois avoir vu ce manteau près du jardin. Son visage… je n'arrive pas à le décrire.

Le responsable fit noter ses paroles sans lui suggérer de reconnaître l'homme entré dans l'appartement de *Sentimentale*. Les deux pouvaient se ressembler sans être la même personne. Quant au carré vert, les techniciens l'examinaient déjà : une étoffe ordinaire avait été découpée puis fixée sur un support. Elle ne portait ni la marque de la botte ni la bande posée par la soignante sur le bord de *Jenous*.

Le technicien qui examinait le montant appela le responsable. Sous le tissu vert, quelqu'un avait collé un petit appareil qui brouillait les traits de la personne marchant derrière lui. Son alimentation tenait dans la poignée du chariot. Lorsque le technicien l'éteignit,

l'image du garde venu vérifier l'objet redevint nette sur les caméras.

— Le visage du visiteur dans notre premier palais était flou avant que nous voyions ce chariot, rappela *Jenous*.

— Il pouvait porter un appareil semblable sous son manteau, répondit le responsable. Celui-ci nous donne un mode de fonctionnement, pas encore un nom.

Une fine poussière brillante était restée dans la poignée. Le technicien la recueillit avant de laisser l'objet aux spécialistes. *Jenous* reconnut l'odeur sucrée qui avait accompagné certains invités près de la serre. Il allait le dire, puis il se souvint qu'un jardin plein de fleurs et de parfums pouvait laisser la même odeur sur beaucoup de vêtements. Il demanda seulement qu'on conserve l'échantillon avec le chariot.

Un appel du poste extérieur apporta une mauvaise nouvelle. La plateforme de livraison s'était arrêtée entre deux étages, comme le chariot poursuivi dans le premier palais. Un gardien l'avait ouverte. Elle contenait l'étui, désormais vide, et quelques pages sans intérêt. Ni l'intrus ni la partie manquante de la liste n'y étaient. Les agents vérifiaient les sorties et les passages techniques.

— Il nous a encore échappé, dit *Jenous*.

— Peut-être, répondit le responsable. Cette fois, nous avons ce qu'il a voulu détruire.

Il désigna la moitié de feuille. *Jenous* la regarda de nouveau. Un ensemble de chiffres et d'heures pouvait-il raconter la mort d'un homme ? Pour l'instant, il racontait surtout combien de personnes avaient voulu empêcher qu'on le lise.

L'employée demanda à leur parler sans les autres techniciens. Six jours auparavant, elle avait vu *Lover* entrer seul dans la serre. Il avait demandé à consulter l'ancienne photographie du jardin, puis à savoir où se trouvait le registre des deux visiteurs imprévus. Lorsqu'elle lui avait parlé des remises privées, il avait insisté pour connaître les dates les plus récentes. Elle lui avait montré l'écran disponible au public ; les destinataires étaient protégés.

— Il avait l'air inquiet ? demanda *Sentimentale*, qui venait de rejoindre la porte.

L'employée hésita.

— Il vérifiait ses questions avant de les poser. Il ne voulait pas que je voie ce qu'il écrivait. Je n'ai pas pensé qu'il courait un danger. Il est parti au bout de quelques minutes.

Sentimentale observa la moitié du document. Ses doigts approchèrent des dates sans toucher le papier.

— Je connaissais ses disputes avec moi, murmura-t-elle. J'ignorais qu'il venait jusqu'ici chercher de vieilles listes.

L'employée reprit, presque à regret : le lendemain de cette visite, un compte diplomatique avait demandé une copie de la page consultée par *Lover*. Le compte n'avait pas indiqué de nom. Depuis, elle avait craint de l'avoir dirigé vers un document qu'il n'aurait pas dû regarder. Ce matin, elle s'apprêtait justement à prévenir la sécurité lorsqu'elle avait reçu la fausse demande au nom de *Jenous*.

Le responsable lui demanda de conserver ses messages. Il fit également relever le numéro de la copie demandée. L'employée n'avait pas aidé l'intrus à entrer, mais elle détenait des informations qu'il avait cherchées avec autant d'acharnement que le cadre volé. On l'escorta vers un bureau sûr pour recueillir son témoignage complet.

L'archiviste qui les avait accueillis le matin apporta d'autres images du premier voyage. Le photographe n'avait pas pris une seule vue devant la serre, mais trois à quelques secondes d'intervalle. Les deux autres n'avaient jamais été encadrées. Sur la première, le

couple regardait encore l'objectif ; sur la dernière, *Lover* tournait légèrement la tête. Dans le vitrage, le troisième reflet changeait lui aussi de position.

Jenous posa les trois images côte à côte. Les petits traits d'argent suivaient le mouvement de la silhouette. Ils n'étaient donc pas une rayure fixe sur la vitre. L'archiviste mesura les distances sur le plan et plaça une lampe dans le couloir d'entretien. À travers le verre courbe, son propre reflet apparut tout près de la porte où le troisième personnage avait semblé attendre des années plus tôt.

— Nous savons qu'une personne se trouvait dans le passage, dit-elle. Nous ne savons ni qui elle accompagnait ni ce qu'elle faisait là.

— *Lover* a-t-il pu s'en apercevoir sur le cadre ? demanda *Jenous*.

— La photographie est petite. Il aurait fallu l'examiner de près.

Sentimentale parlait encore aux gardes près de la porte ; *Jenous* pensa au cadre ouvert six jours avant la mort. Pour changer la feuille de protection, *Lover* avait dû retirer la photographie et la regarder par l'arrière. Avait-il vu le reflet à ce moment-là ? Peut-être avait-il alors décidé de revenir ici. Mais l'homme sur la photo pouvait avoir été n'importe quel employé du jardin.

Jenous fit conserver les trois images avant que de nouveaux visiteurs les prennent pour une certitude qu'elles ne donnaient pas.

Dehors, les invités observaient les agents circuler entre les bassins et la serre. Une photographie du faux carré vert apparut déjà sur un écran public. Un titre affirmait qu'un assistant de la présidente avait franchi une porte interdite. *Jenous* vit sa propre image de recrutement placée à côté de celle du chariot. La ressemblance fonctionnait mieux sur l'écran qu'elle ne l'avait fait derrière la vitre.

— Je me trouvais avec vous, dit-il à l'agent. Ils peuvent le voir sur les caméras.

— Nous le savons. Les caméras seront vérifiées. Les premières images circulent toujours plus vite que les rectifications.

Une heure auparavant, *Jenous* s'était réjoui que les habitants apprennent son nom. À présent, ils le prononçaient peut-être pour se demander s'il avait volé des dossiers. Il demanda au responsable s'il pouvait expliquer lui-même ce qu'était le faux carré vert. Celui-ci lui répondit d'attendre la fin des vérifications. Une déclaration trop rapide dévoilerait aux intrus les éléments qu'on avait conservés.

La présidente lut à son tour le titre de l'écran. Elle reconnut le chariot ; un conseiller lui suggéra d'annoncer aussitôt que son assistant était innocent. Une autre personne demanda qu'on retire le nom de *Jenous* de la réception pour faire cesser les questions. *Sentimentale* écouta ces propositions, puis prit la photographie du faux tissu qu'un garde venait de lui remettre.

— On a fabriqué une copie de lui, dit-elle. Et on voudrait maintenant le faire disparaître des listes ?

Son bouton pivota d'un coup.

Les fleurs du jardin se rétractèrent. Des couleurs rouges descendirent le long des immeubles, et les surfaces lisses des allées devinrent rugueuses sous le tissu de *Jenous*. La serre émit un craquement lorsqu'une partie de son armature se resserra. Sur les passerelles, des personnages qui se tenaient par la main s'écartèrent brusquement. Plusieurs invités se mirent à parler si fort qu'ils ne s'entendaient plus.

Jenous sentit la chaleur gagner la terrasse. *Sentimentale* fronçait les sourcils. Sous ses cheveux, la peau de son front rougissait. Elle prit le bras d'un conseiller pour s'appuyer, sans cesser de regarder la photographie de la copie.

— Il faut vous asseoir, dit *Jenous*.

— Je vais très bien.

Elle essaya de reprendre sa marche. Il vit qu'elle cherchait son équilibre et lui demanda de s'arrêter près du bassin. L'eau, agitée par le changement de la ville, avait perdu ses petites formes de cœur. *Jenous* trempa l'un de ses bords intacts, le pressa contre le rebord pour éviter d'éclabousser ses vêtements, puis le posa sur le front de la présidente.

— Laissez-le là un instant, dit-il.

Elle ferma les yeux. La colère qui faisait rougir tout son monde ne disparut pas aussitôt, mais sa respiration se ralentit. *Jenous* recommença à mouiller son tissu lorsque le premier bord devint chaud. Le bassin était rempli par les machines de la terrasse ; son eau froide lui rappela pourtant la pluie des bois, celle qu'il secouait autrefois de son carré avant d'entrer dans la maison de *Prieur*.

Le relief de l'allée lui frotta le bord lorsqu'il se déplaça. La soignante lui avait dit d'éviter de tirer sur ses fibres. Il songea à lui demander une autre bande, plus tard. *Sentimentale* rouvrit les yeux et voulut retirer elle-même la partie humide de son front.

— Tu devais me prévenir quand cela te fatiguerait.

— Je vous préviens maintenant. Je vais m'arrêter.

Elle lâcha la photographie du chariot pour qu'un agent la range. Son bouton revint progressivement au gris. Au loin, les façades perdirent leur rouge ; les passants ralentirent, surpris par les paroles qu'ils venaient de se lancer. La présidente resta quelques minutes assise, le temps qu'on fasse venir un médecin. Il vérifia son état et recommanda du repos après les émotions et la chaleur. *Jenous* ne quitta pas le bassin avant d'être certain qu'elle pouvait se lever sans aide.

À l'intérieur du palais, l'enquête reprit avec les documents disponibles. On plaça la moitié de la feuille sous une plaque transparente et l'opératrice compara chaque date avec les entrées de la porte personnelle de *Sentimentale*. La plupart des remises correspondaient à des livraisons ordinaires : fleurs, invitations ou matériel destiné aux jardins. Quelques-unes ne portaient aucun nom d'expéditeur. Leur transport avait été payé et autorisé par un compte diplomatique que les enquêteurs ne pouvaient pas encore ouvrir.

— Nous savons que le compte existe, dit l'opératrice. Nous ne savons pas à quelle administration il appartient. La courbure d'un reflet et une attache d'argent ne remplissent pas cette case à sa place.

Jenous acquiesça. Depuis son arrivée, chaque indice semblait vouloir lui offrir une réponse avant qu'il ait compris la question. Le troisième reflet sur la vieille photographie avait pu être un employé. L'homme au manteau sombre pouvait chercher les remises pour une raison sans rapport avec *Lover*. Mais la visite de *Lover* six jours avant sa mort et la destruction de la liste quelques minutes plus tôt l'obligeaient à regarder les dates ensemble.

Une ligne était isolée au bas du fragment. Elle datait du jour du décès, bien avant l'arrivée du visiteur à l'étui plat au premier palais. Le numéro de remise avait été attribué le matin. L'heure de livraison, elle, avait été effacée par la déchirure.

— *Lover* frottait déjà sa manche avant le déjeuner, rappela *Jenous*. Le visiteur au manteau n'était pas encore entré chez nous.

— C'est exact, dit le responsable. La remise de ce jour-là peut concerner sa manche. Elle peut aussi n'avoir aucun rapport. Nous devons vérifier ce qui a été livré.

Un médecin du premier palais appela pendant qu'ils poursuivaient l'examen. La mort de *Lover* avait été précédée d'une grave perturbation du rythme de son cœur. Les traces pâles de sa manche provenaient

d'une substance que le laboratoire n'avait pas encore identifiée avec certitude. On avait trouvé une quantité plus faible de la même substance sur un objet lui appartenant dans sa suite. Le médecin refusait d'affirmer qu'elle avait provoqué sa mort : il manquait des résultats.

— Était-il blessé ? demanda *Sentimentale*.

— Nous n'avons trouvé aucune blessure qui explique le décès, répondit le médecin. Je vous dirai ce que les analyses complémentaires nous apprendront.

La présidente le remercia, puis resta longtemps devant la fenêtre du bureau. *Jenous* avait vu les marques sur la manche de *Lover* dès son premier jour de travail. Il les avait signalées, mais cela ne lui disait ni ce qu'était une substance mortelle, ni comment elle s'était retrouvée dans la suite. Le regard de *Sentimentale* passa du jardin aux écrans des livraisons. Il crut qu'elle allait reconnaître une heure. Elle se contenta de demander si le médecin pouvait conserver l'habit sous scellés.

Un ministre entra avec plusieurs conseillers. Ils avaient suivi l'affaire du faux carré vert et préparé une réponse pour la presse. Leur texte déclarait que personne de la présidence n'avait pénétré illégalement dans les archives. Le ministre proposait d'ajouter une

phrase indiquant que les remises privées ne concernaient pas l'explication de la mort de *Lover*.

— Nous ne le savons pas, dit le responsable.

— Nous ne savons pas qu'elles la concernent, répliqua le ministre. Pourquoi donner aux journalistes un chemin vers les appartements de la présidente ?

— Parce que quelqu'un a tenté de détruire le document, répondit *Jenous*.

Le ministre se tourna vers lui avec un sourire étudié.

— Vous avez été courageux. Vous êtes devenu une figure appréciée sur les écrans de notre planète. C'est justement pour cela que votre témoignage peut apaiser les habitants. Si vous dites que l'incident est terminé, ils vous croiront.

Jenous regarda son badge. Au matin de son arrivée à *Sentimen'town*, il aurait donné beaucoup pour qu'un ministre lui adresse la parole devant toute une salle. Celui-ci lui proposait maintenant de parler en son nom. La conseillère rencontrée sur la terrasse lui avait aussi laissé entendre qu'une place durable l'attendait près de la présidente. Il pouvait imaginer les portes qui s'ouvriraient s'il rendait aujourd'hui ce service au cabinet.

— Je peux dire où je me trouvais, répondit-il. Je peux dire que le carré vert était un chariot. Je ne peux pas annoncer que les remises n'ont rien à voir avec *Lover*.

— Vous pourriez au moins éviter d'en parler.

— Tant que vous n'affirmez pas qu'on les a vérifiées.

Le ministre cessa de sourire. Il demanda à *Sentimentale* si elle laisserait son assistant corriger le cabinet devant les caméras. Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait utilisé *Jenous* lors de la colère du jardin, elle l'avait laissé l'aider malgré son bord blessé. À présent, il tenait tête à quelqu'un dont la signature aurait pu changer son poste dès le lendemain.

— C'est mon cabinet qui doit corriger son texte, dit-elle enfin. Montrez-moi une version qui ne prétend pas connaître ce que nous ignorons.

Le ministre repartit avec ses conseillers. Il ne regarda pas *Jenous* en passant près de lui. L'assistant ressentit un soulagement mêlé de regret. Il savait avoir protégé les faits ; il craignait d'avoir fermé une porte qu'il désirait encore franchir.

On les conduisit ensuite dans une petite salle d'où *Sentimentale* pouvait parler à la presse sans montrer les archives. Sur le mur derrière elle, les techniciens projetèrent deux images prises à la même minute. La

première montrait *Jenous* auprès de l'agent qui l'accompagnait ; sur la seconde, le carré vert monté sur roulettes entrait dans le couloir. Il fallait regarder attentivement pour distinguer les bords du vrai tissu de ceux de la copie. La présidente fit agrandir les roues jusqu'à ce que la différence devienne visible pour tous.

— Une personne a utilisé le nom de mon assistant, dit-elle. Nous cherchons qui lui a donné cette autorisation. Je demande qu'on cesse de présenter *Jenous* comme l'auteur d'une intrusion qu'il a signalée lui-même.

Un journaliste demanda si les documents volés indiquaient enfin pourquoi *Lover* était mort. *Sentimentale* se tourna vers le responsable de la sécurité. Il expliqua que l'on examinait des visites anciennes et des entrées plus récentes, sans attribuer pour l'instant de cause au décès. Il refusa d'en dire davantage sur le fragment sauvé.

— Et vous ? demanda une journaliste à *Jenous*. Vous avez retenu la feuille. Vous l'avez lue ?

Il voyait la caméra braquée sur lui. Répondre donnerait à son nom une place sur tous les écrans, peut-être davantage encore que la robe verte de la réception. Il se rappela pourtant la femme qui avait

risqué de tomber pour garder la page entière, ainsi que le médecin qui cherchait encore une réponse.

— J'ai vu des dates, répondit-il. Je ne sais pas encore ce qu'elles signifient. Si je disais le contraire, je vous empêcherais de poser les bonnes questions.

On le photographia près de *Sentimentale*. Des visiteurs reconnaissaient son image et lui faisaient signe depuis les couloirs. Leur attention lui plaisait toujours. Lorsqu'un journaliste lui demanda s'il accepterait de raconter seul sa vie dans *La Forêt Noire*, il répondit qu'il travaillait et rejoignit l'opératrice. Le nom de son père n'avait pas à devenir le prix de cette reconnaissance.

L'opératrice projeta une nouvelle copie du registre. La moitié détruite contenait les destinataires des remises, mais chaque livraison produisait ailleurs une confirmation de réception. Ces confirmations n'étaient pas rangées sous les mêmes droits diplomatiques. Elle pouvait donc rechercher les numéros conservés par *Jenous*, un par un, et découvrir qui avait reçu les coffrets sans forcer la liste arrachée.

— Pourquoi celui qui a pris la feuille n'a-t-il pas détruit ces confirmations ? demanda *Jenous*.

— Peut-être ignorait-il qu'elles existaient. Peut-être comptait-il s'en occuper ensuite. Nous n'allons pas attendre pour le savoir.

Les résultats arrivèrent lentement. Deux numéros ne correspondaient plus à aucun dépôt identifiable. Un troisième menait à un coffret remis à la résidence des années plus tôt, le jour où le couple avait posé devant la serre. La signature du réceptionnaire avait été faite par un membre du personnel désormais parti. Les confirmations récentes étaient plus précises. L'une indiquait les appartements privés de *Lover*. Une autre donnait pour destination ceux de *Sentimentale*.

— Des présents du cabinet ? demanda la présidente.

— Le registre n'indique aucun contenu, répondit l'opératrice. Il indique une personne qui a reçu chaque coffret. Il me faut encore ouvrir les signatures.

Sentimentale lui demanda de continuer. Sa voix était calme, mais elle tenait le bord de son bureau si fermement que *Jenous* remarqua la tension de ses doigts. Il aurait voulu demander si *Lover* lui avait parlé de ces livraisons. Le ministre venait de lui rappeler que les appartements de la présidente n'étaient pas un bureau auquel tout le monde avait accès.

Dans une pièce voisine, la soignante revit *Jenous*. L'eau du bassin avait assombri une grande partie de sa surface. Son bord blessé avait séché correctement, mais un autre coin portait maintenant de fines éraflures laissées par le sol devenu rugueux. La soignante le nettoya et le fit rester étendu quelques minutes sur une table tiède.

— Je peux encore travailler, dit-il.

— Oui. Mais ton tissu garde la trace de chaque fois où tu décides de continuer.

Il regarda la marque de la botte, la bande sur les fibres étirées, puis les nouvelles éraflures. La robe verte avait soulevé des compliments ; le chariot vert avait soulevé des soupçons. Dans les deux cas, les images avaient beaucoup voyagé, tandis que lui se retrouvait sur une table à attendre que ses bords sèchent.

Son téléphone vibra. Le profil sans nom venait de lui écrire de nouveau : « Tu as aimé que l'on dise ton nom. J'aimerais savoir ce que tu souhaites quand personne ne te regarde. » Aucune photographie n'accompagnait ces mots. L'application lui proposait pourtant un bouton pour accepter la rencontre.

Il hésita assez longtemps pour que la soignante lève les yeux.

— Un problème ?

— Un message que je ne devrais probablement pas recevoir.

Il le montra au responsable de la sécurité dès qu'il revint. Le responsable reconnut le même expéditeur que celui des trois courbes et fit conserver les deux messages. L'adresse passait par plusieurs comptes successifs. On ne pouvait pas encore savoir si une personne écrivait ou si un programme avait assemblé des phrases destinées à attirer son attention.

— On t'offre une rencontre, et quelqu'un entre dans les archives avec ton image le même jour, dit le responsable. Ne réponds pas sans nous prévenir.

Jenous acquiesça. Il se demandait malgré lui ce qu'il aurait écrit. *Je voudrais qu'on m'aime sans me prendre pour le vêtement de quelqu'un d'autre.* Dans *La Forêt Noire*, il avait reproché à son père de trouver du réconfort auprès du *Roi* sans être vu des autres. Ici, des milliers de gens pouvaient voir *Jenous* à chaque instant, et il se sentait assez seul pour envisager de confier sa vie à un compte sans nom.

Le responsable ne lui demanda pas ce qu'il avait souhaité écrire. Il lui annonça que les caméras de la serre et les témoignages établissaient son alibi. Un communiqué montrerait la structure roulante, sans dévoiler le morceau de liste sauvé dans la salle. La

présidente avait également décidé de le maintenir auprès d'elle pendant les vérifications, avec un accès officiel aux deux palais pour accompagner les enquêteurs.

— C'est un nouveau poste ? demanda *Jenous*.

— Une mission auprès de la présidence. Les ministres en ont été informés.

Le mot *mission* lui procura une joie qu'il essaya de cacher. Quelques jours auparavant, il ne traversait la forêt qu'en se fondant parmi les fougères. Désormais, les agents des deux mondes attendaient ses observations. Il pensa aussitôt au ministre qui avait quitté le bureau sans le regarder. La mission ne le protégeait pas de ceux qui préféreraient qu'il se taise.

Il revint trouver *Sentimentale*. Elle avait écarté les conseillers et regardait les premières confirmations de réception. Son bouton ne tournait plus ; les façades de l'autre côté de la fenêtre étaient revenues au gris. Elle lui demanda si les éraflures de son tissu le faisaient souffrir. Il répondit qu'elles étaient légères, puis lui demanda à son tour pourquoi elle ne quittait pas le bureau pour se reposer.

— Parce que je veux comprendre à qui *Lover* parlait, dit-elle.

— Les signatures vont peut-être nous l'apprendre.

— Peut-être.

Elle approcha la main d'un des numéros de livraison, sans toucher l'écran. *Jenous* reconnut celui qui correspondait au matin de la mort de son mari. L'opératrice avait retrouvé une confirmation, mais son ouverture exigeait un code que seule la présidente pouvait fournir. *Sentimentale* le saisit elle-même. La ligne apparut, suivie d'une seconde qu'aucun d'eux n'avait demandée : une livraison du matin même.

Le premier coffret avait été remis à la suite de *Lover*. Le second était entré dans les appartements privés de *Sentimentale*, peu avant leur départ pour son monde. Il portait le même numéro de série, avec une lettre de plus. Sur les deux confirmations figurait une signature faite par la même main.

Sentimentale fixa l'écran. *Jenous* attendit qu'elle lui dise qu'un employé avait signé à sa place.

— C'est mon écriture, dit-elle. J'ai reçu les deux coffrets.

Dans la fenêtre du bureau, le reflet de la présidente se superposa un instant à la serre où *Lover* avait pris sa photographie des années plus tôt. Elle quitta l'écran des yeux et regarda *Jenous*.

— Celui d'aujourd'hui, je l'ai encore avec moi.

Chapitre 6 — Les coffrets sans expéditeur

Sentimentale prit dans la poche intérieure de sa veste un coffret mince, à peine plus grand qu'une main. Il était enveloppé d'un papier pâle que fermait une attache d'argent. Personne n'avait écrit de nom sur le dessus. *Jenous* aurait pu le confondre avec un présent reçu pendant la réception si la présidente n'avait pas posé l'objet sur son bureau avec tant de précaution.

— Vous l'avez ouvert ? demanda le responsable de la sécurité.

— Pas celui-ci.

Elle garda les doigts près de l'attache. Le responsable lui demanda de les retirer pour qu'un agent photographie le coffret. *Jenous* remarqua trois petites courbes pressées dans le métal, côte à côte. Elles rappelaient les boucles de la broche ramassée dans l'appartement, mais une foule d'attaches pouvaient présenter le même dessin. Il n'en dit rien avant que la photographie soit prise.

— Depuis combien de temps recevez-vous ces coffrets ? demanda-t-il ensuite.

Sentimentale regarda l'opératrice, puis le responsable. Tous attendaient une réponse. Quelques

heures plus tôt, elle avait demandé que personne n'écarte un invité sans raison. À présent, ils s'interrogeaient sur un objet qu'elle gardait elle-même caché.

— Plusieurs mois, répondit-elle. *Lover* et moi cherchions une manière de nous retrouver. On nous a proposé un service privé, des attentions à partager chez nous. Je ne voulais pas que cela devienne un sujet de discussion pour mes ministres.

— Qui vous l'a proposé ?

— Une personne rencontrée après une réception. Je peux rechercher son nom. À l'époque, cela me semblait une affaire entre mon mari et moi.

Le responsable demanda si elle avait conservé un des coffrets précédents. Elle secoua la tête. Il expliqua alors que le laboratoire examinait une substance trouvée sur la manche de *Lover* et dans sa suite. Ils devaient vérifier le contenu de l'objet qu'elle venait d'apporter, ainsi que les emballages et la manière dont il avait été livré. *Sentimentale* acquiesça, sans toucher de nouveau le papier.

— Vous croyez que c'est à cause de cela qu'il est mort ? demanda-t-elle.

— Nous ne le savons pas.

Elle voulut s'asseoir et manqua le bord du fauteuil. *Jenous* se déplia près d'elle, assez largement pour que sa main puisse trouver un appui. Il était encore humide au coin qu'il avait trempé dans le bassin ; elle choisit un pan sec sans qu'il ait besoin de le lui montrer.

— Je n'avais aucune raison de penser que ces attentions pouvaient lui faire du mal, dit-elle.

Le responsable lui répondit qu'il ne cherchait pas à lui attribuer une faute. Il devait connaître les personnes qui avaient fourni les coffrets. La présidente prit une longue inspiration et lui donna accès à la partie privée de son courrier. Elle demanda seulement qu'on protège les messages sans rapport avec l'enquête : *Lover* y avait laissé des paroles qu'elle ne voulait pas voir défiler sur les écrans du cabinet.

L'opératrice accepta et travailla sous ses yeux. Plusieurs échanges avaient été effacés du téléphone de *Sentimentale*, mais leurs confirmations de paiement subsistaient. Une adresse changeante recevait les demandes. Le compte avait été enregistré au nom d'un service de livraison discret ; aucun employé n'y était nommé. À chaque commande, le palais de l'un des deux mondes recevait un horaire et un numéro. Les coffrets ne portaient jamais le nom de l'expéditeur.

— Pourquoi avoir effacé les messages ? demanda *Jenous*.

— J'avais honte de chercher de l'aide pour notre couple en cachette, répondit-elle. Aux yeux de tout le monde, il suffisait que mon bouton tourne pour que l'amour remplisse la ville. Chez nous, il y avait des soirées où nous ne savions plus quoi nous dire.

Jenous revit les cœurs lumineux qui avaient traversé les passerelles. Lui-même avait souhaité rencontrer quelqu'un dès qu'ils étaient apparus. Il comprit combien il avait été facile, depuis la foule, d'imaginer le couple de la présidente heureux à chaque changement de couleur.

Le médecin reçut le coffret dans une salle voisine. Il attendit qu'un agent relève les marques sur le papier avant de l'ouvrir sous une vitre de protection. *Jenous* et *Sentimentale* suivaient son travail sur un écran. À l'intérieur se trouvaient deux compartiments rembourrés, chacun de la taille d'un petit flacon. L'un contenait un récipient intact, fermé par une fine pellicule claire. Le second était vide.

— Vous m'aviez dit ne pas l'avoir ouvert, observa le responsable.

— Je n'ai pas retiré son papier, dit *Sentimentale*. Les précédents avaient toujours deux flacons.

Le médecin fit examiner le fond du compartiment vide. Une marque ronde y restait visible ; quelque chose avait occupé la place après l'assemblage du coffret. Le récipient pouvait avoir été retiré avant la livraison. Ou après, sans déchirer le papier si l'attache avait été remise avec soin.

Sentimentale secoua la tête.

— Je l'ai reçu ce matin devant ma porte. Je l'ai glissé dans ma poche. Je n'ai vu personne l'ouvrir.

Le responsable demanda qui avait accès à l'étage avant la remise. L'opératrice prépara la liste, mais il y avait beaucoup de personnel, notamment ceux chargés de la garde et du nettoyage. On conserva le coffret ouvert et l'emballage séparément. La présidente accepta que le médecin la voie aussi, bien qu'elle eût été examinée dans le jardin quelques heures plus tôt.

— S'il y a un danger, dit-elle, dites-le-moi sans attendre que l'enquête soit finie.

— Je vous dirai ce que nous pouvons établir, répondit le médecin. En attendant, n'utilisez plus rien de cette substance.

Elle donna son accord. *Jenous* remarqua qu'elle avait besoin de répéter la consigne à voix haute, comme pour se convaincre qu'un objet reçu si souvent pouvait soudain exiger tant de précautions.

Lorsque le médecin l'emmena dans une petite salle d'examen, *Jenous* attendit avec le responsable derrière la porte. Une paroi diffusait des images apaisantes choisies d'après l'humeur de la présidente : un lac rose, des arbres aux feuilles en cœur. Il demanda qu'on l'éteigne. Derrière la vitre réelle, la ville était grise. Il préférait savoir de quelle couleur elle était vraiment.

Sentimentale ressortit après quelques minutes. Le médecin n'avait rien trouvé qui exigeât une intervention immédiate. Il avait prélevé de légères traces sur ses doigts pour les comparer aux autres échantillons. Elle consentit alors à préciser ce qu'elle avait tu jusqu'ici.

— Nous avons gardé les premiers coffrets pour des soirées à deux. J'en ai encore utilisé un récemment, même après la mort de *Lover*. Je ne pensais pas qu'il pouvait s'agir d'autre chose que de ce qu'on nous avait décrit.

— Et qu'est-ce qu'on vous avait décrit ? demanda le responsable.

— Des objets capables de rendre nos moments heureux plus présents. Le reste de l'offre parlait de discrétion, de souvenirs, de tout ce qu'on promet aux gens qui voudraient retrouver le début de leur histoire. Je n'ai jamais demandé qui fabriquait les flacons.

Elle ne regarda pas *Jenous*. Il aurait voulu lui dire que demander de l'aide n'avait rien de honteux. Il n'était pourtant pas certain de comprendre ce qu'elle avait acheté, et une personne était morte. Il garda donc sa question la plus simple.

— *Lover* croyait-il encore que ces coffrets vous aidaient ?

— Je l'ignore. Il avait commencé à vérifier les dates des livraisons sans me l'expliquer. J'ai pensé qu'il cherchait combien nous avions dépensé. J'étais en colère qu'il me cache encore quelque chose ; je n'ai pas insisté.

Le responsable nota cette réponse. Si *Lover* avait découvert un problème, il avait pu regarder le registre de la serre pour cela. Il pouvait aussi avoir voulu vérifier une facture. Les trois photographies montrant un inconnu dans le couloir étaient plus anciennes que leurs disputes. Rien, pour l'instant, ne réunissait toutes ces questions en une seule réponse.

Sentimentale demanda qu'on fasse examiner chacun des coffrets encore présents dans les deux palais. Elle donna accès à ses appartements, puis retourna vers la salle où le médecin travaillait. *Jenous* la vit s'arrêter devant la porte : c'était elle qui avait

demandé ces livraisons, et c'était également elle qui venait d'aider les enquêteurs à les saisir.

Le lendemain, le laboratoire confirma un premier lien. La substance pâle trouvée sur la manche de *Lover* présentait les mêmes caractéristiques que des traces déposées sous la pellicule du flacon intact. Les analyses ne permettaient toujours pas d'affirmer qu'elle avait causé sa mort. Elles établissaient en revanche que les coffrets appartenaient à la même affaire que la manche : on ne pouvait plus écarter les livraisons comme de simples cadeaux sans rapport.

Le responsable montra les résultats à *Jenous* dans une salle protégée.

— Nous avons plusieurs questions, dit-il. Qui préparait ces objets ? Qui a pris le deuxième flacon ? Que s'est-il passé dans la suite de *Lover* ?

— Et pourquoi quelqu'un a volé le cadre de la serre, ajouta *Jenous*.

— Celle-là aussi. Nous n'avons pas encore prouvé que les mêmes personnes ont fait toutes ces choses.

Il plaça côte à côte l'attache du coffret et la broche cassée trouvée dans l'appartement de *Sentimentale*. Les courbes avaient presque le même écartement. Une petite irrégularité se répétait au milieu de chacune, comme si on les avait dessinées avec le même outil. Le

laboratoire devait vérifier cette ressemblance. Même si elle se confirmait, elle lierait le voleur à une fabrication ou à un service ; elle ne dirait pas qui avait causé la mort de *Lover*.

Jenous demanda à voir le trajet du coffret arrivé le matin même. Le responsable ouvrit une carte de la ville. L'objet était passé par le jardin de la serre, puis par la résidence avant d'être envoyé dans l'autre palais, auprès de la présidente. Ce détour avait pris presque une journée. Une livraison ordinaire aurait pu emprunter un trajet beaucoup plus court.

— Ils voulaient passer par l'ancien registre, dit *Jenous*.

— Ou ils avaient besoin d'un lieu où entreposer les coffrets. Nous allons visiter chaque relais.

Une semaine passa sans qu'ils retrouvent le visiteur au visage brouillé. On découvrit en revanche la manière dont plusieurs coffrets avaient circulé. Ils avaient été placés parmi les remises de fleurs et de dossiers destinées à la présidence. Les numéros changeaient lorsqu'un chariot les transportait d'un palais à l'autre. Seules les confirmations reçues par *Lover* et *Sentimentale* permettaient de relier les deux parties du trajet. Un compte extérieur autorisait les

remises, mais son administration demeurait cachée derrière les droits diplomatiques.

Pour suivre une livraison plus ancienne, *Jenous* revint au jardin avec l'archiviste. Le bureau des transports avait indiqué qu'un chariot chargé de fleurs avait reçu, à quelques minutes d'intervalle, deux numéros différents. Sur le plan, il n'avait pourtant jamais quitté la terrasse. Un employé affirma que les machines changeaient parfois les références lorsqu'elles passaient d'un quartier à l'autre. L'opératrice refusa cette explication sans vérification : la ligne de séparation des quartiers se trouvait bien plus loin.

Ils regardèrent les images de la livraison. Un chariot entrait derrière la serre, suivi d'un jardinier qui poussait un bac de fougères. Sur la caméra suivante, on ne voyait que les fougères. Le chariot reparaissait ensuite dans le couloir de la résidence, muni d'un autre numéro. Un mur entier avait échappé aux caméras parce que les plantes le couvraient.

— Les bacs bougent avec l'ombre, expliqua l'archiviste. Je peux demander leur ancien trajet.

La machine afficha la position des bacs à la minute près. *Jenous* ne regarda pas tout de suite l'écran. Sous les feuilles, il apercevait une petite bande de terre que les appareils de nettoyage contournaient. Elle

ressemblait au chemin laissé par un objet que l'on pousse souvent au même endroit, plutôt qu'aux traces dispersées des pas d'un jardinier. Dans *La Forêt Noire*, son père lui avait appris à suivre les feuilles froissées pour savoir si une patrouille repassait par le même sentier. Ici, les roues avaient laissé leur histoire entre deux rails brillants.

Le responsable fit reculer les bacs sous la surveillance d'un agent. Un volet bas apparut dans le mur, assez large pour les coffrets et les bouquets, trop étroit pour un visiteur. Son lecteur portait le numéro de la première livraison. De l'autre côté, un lecteur semblable portait le second. Les employés déposaient un objet, une cloison se refermait, et le destinataire recevait un colis avec une nouvelle référence. Ni l'un ni l'autre n'avait besoin de rencontrer la personne qui l'avait amené.

— Voilà comment ils effaçaient le lien entre les deux numéros, dit *Jenous*.

— Ils le rendaient difficile à voir, corrigea l'opératrice dans la radio. La machine a conservé les deux heures. Nous pouvons les rapprocher maintenant que nous savons où chercher.

Dans le creux du volet, un technicien retrouva un morceau de papier d'emballage retenu sous une vis.

Trois courbes y avaient été pressées, puis coupées en deux lors de l'ouverture. Le responsable le fit recueillir avec les autres pièces. Pour la première fois, ils possédaient le lieu exact où les coffrets avaient changé d'identité. Ce n'était pas encore celui où ils avaient été préparés.

La découverte les conduisit à une réunion du cabinet. Le ministre qui avait proposé de rassurer la presse y représentait les relations diplomatiques. Il reconnut l'existence du volet, puis désigna les autorisations qui avaient permis de l'utiliser : elles provenaient d'un compte protégé par un autre pouvoir que celui de *Sentimentale*. Même la présidente ne pouvait ouvrir les noms inscrits derrière ce compte depuis ses propres écrans.

— Alors demandez à ce pouvoir de nous les communiquer, dit *Jenous*.

— Je l'ai fait, répondit le ministre. Sa réponse est que la confidentialité de ses déplacements doit être préservée. Si nous rendons publiques les dates du passage, nos propres représentants n'auront plus aucune raison de croire à nos engagements.

— Les dates, nous les avons déjà. Quelqu'un a essayé de détruire leur registre devant nous.

Le ministre regarda *Sentimentale*. Elle connaissait l'importance des accords qui permettaient à ses habitants de voyager et de travailler ailleurs. La mort de son mari n'effaçait pas d'un trait les obligations dont dépendaient d'autres personnes. *Jenous* voyait bien qu'il ne suffisait pas d'ordonner l'ouverture d'un dossier pour obtenir une réponse.

— Nous n'avons pas besoin de publier les noms pour examiner le volet, dit-il. Laissons les autorités protéger leurs représentants. Qu'elles nous expliquent, en privé, pourquoi leur droit sert à faire passer des coffrets jusque dans les chambres du palais. Si elles refusent même cette question, nous le noterons.

L'opératrice proposa d'envoyer les deux photographies du volet et l'heure de la remise, sans joindre les correspondances personnelles de la présidente. Le ministre accepta de transmettre cette demande précise. *Sentimentale* exigea une réponse écrite et fixa un délai. Elle rappela qu'un homme était mort et qu'une partie du contenu d'un coffret récent avait disparu avant qu'elle le reçoive. Le ministre ne promit aucun résultat, mais il signa le document devant eux.

Jenous sortit avec une impression nouvelle. Son titre d'assistant lui avait permis de s'approcher du pouvoir ;

il lui fallait encore apprendre comment on en usait lorsqu'une porte devait s'ouvrir sans exposer toutes les personnes derrière elle. Il se surprit à se demander quelle décision il aurait prise si son nom avait figuré sur le document. Bientôt, *Sentimentale* lui demanderait précisément de signer ce genre de demande.

Pendant ces recherches, *Jenous* partagea ses journées entre les deux palais. Dans le premier, bâti à *Sentimen'town*, il connaissait bientôt les portes qui faisaient attendre les ministres et celles qui s'ouvraient pour *Sentimentale*. Sur sa planète, les bureaux avaient des parois mobiles : ils se rapprochaient des employés dont la réunion commençait, puis retournaient à leur place. Le matin, une machine lui apportait ses dossiers déjà classés. Le soir, une autre proposait de lui lire ce qu'il n'avait pas eu le temps d'ouvrir.

Il refusa d'abord cette aide. Dans *La Forêt Noire*, son père et lui portaient eux-mêmes leurs sacs d'une cachette à l'autre. Puis il apprit que les autres conseillers arrivaient aux réunions en connaissant leurs dossiers. Il se mit à écouter la machine au cours de ses trajets. Elle lisait parfois si vite qu'il devait la faire revenir à une date entendue trois couloirs plus tôt. Chaque numéro reconnu lui donnait l'impression

d'approcher la réponse avant le responsable de la sécurité.

Sentimentale le gardait près d'elle. Lorsque la peine la reprenait, il lui offrait une partie propre de son tissu pour ses larmes. Quand son bouton passait à la colère, elle le laissait rafraîchir son front. Un soir, un souvenir heureux de *Lover* fit renaître les lumières roses de la planète pendant une réception qu'elle avait voulu annuler ; elle demanda à *Jenous* s'il pouvait reprendre la forme de la robe verte le temps de traverser la salle. Il accepta, bien que la soignante lui eût conseillé de laisser sécher complètement ses bords.

Après la réception, il aperçut dans un miroir une tache pâle qu'aucun lavage ne faisait partir. Son tissu avait perdu un peu de son vert là où les attaches de la robe l'avaient serré. Il replia cette partie sous lui avant de rejoindre le conseil. Les ministres voyaient son badge et lui demandaient des renseignements sur les passages entre les deux palais ; aucun ne semblait remarquer la tache.

L'enquête lui apporta pourtant une vraie place parmi eux. Il était le seul, avec l'opératrice, à avoir suivi les premiers indices depuis la manche de *Lover* jusqu'aux archives du jardin. Lorsqu'un bureau affirma qu'un coffret avait été livré deux fois, *Jenous*

remarqua que le second numéro appartenait à une confirmation de réception, non à une nouvelle livraison. On retrouva le chariot correspondant et, dans son historique, une heure manquante. La vérification évita que les agents surveillent la mauvaise porte pendant toute une nuit.

Sentimentale le convoqua le lendemain, devant le responsable de la sécurité et trois membres du cabinet. Un siège avait été prévu pour lui ; il choisit de rester déplié sur le sol, près de la table.

— Je veux te confier les relations entre mes deux palais pendant cette affaire, dit-elle. Chaque service se renvoie les documents, et quelqu'un profite de ces retards. Tu feras vérifier les trajets et tu me diras ce dont les enquêteurs ont besoin. Le responsable garde la conduite de l'enquête.

— Avec quel titre ? demanda l'un des membres du cabinet.

Jenous aurait souhaité ne pas sentir son tissu se tendre à cette question. *Sentimentale* lui montra la décision qu'elle venait de rédiger.

— Ministre chargé des liens entre *Sentimen'town* et mon monde. La mission aura une durée définie ; nous la réexaminerons quand nous saurons qui se sert de nos portes.

Le mot *ministre* occupait le milieu de l'écran. *Jenous* se souvint de la petite maison invisible derrière les fougères, et de son père qui parlait au *Roi* sans chercher à être entendu d'un autre. Il voulut que *Prieur* voie ce document. Puis il se rappela pourquoi il était parti. Il accepta son nouveau poste sans lui écrire.

Un des conseillers fit remarquer qu'il avait dix-huit ans et travaillait au palais depuis moins de deux semaines. *Sentimentale* répondit qu'elle le savait. Il avait sauvé une partie du registre, refusé de raconter à la presse ce qu'il ignorait et corrigé une erreur dans les livraisons. Si son manque d'expérience lui faisait commettre une faute, elle devrait l'assumer avec lui. *Jenous* promit de travailler avec les agents et les archivistes, sans leur prendre leurs décisions.

La nomination fut annoncée dans les deux mondes. Des écrans montrèrent sa photographie à côté de celle de la présidente. Une journaliste rappela qu'on l'avait pris la semaine précédente pour un intrus ; une autre demanda si le ministère pouvait être occupé par un carré de tissu. *Jenous* attendit qu'on lui pose la question directement. Lorsqu'elle arriva, il répondit que le registre sauvé n'avait jamais demandé qui le tenait. Quelques personnes rirent. Il trouva le rire agréable parce qu'il n'effaçait pas ce qu'il avait fait.

Les premiers courriers adressés au ministre n'avaient aucun rapport avec les coffrets. Une habitante de *Sentimen'town* ne pouvait plus rejoindre son frère dans l'autre monde parce que son autorisation avait été suspendue pendant les recherches. Des employés de la planète réclamaient le retour de leurs familles, restées de l'autre côté de la porte. *Jenous* voulut d'abord transmettre toutes les demandes au responsable de la sécurité. Celui-ci lui rappela qu'elles concernaient maintenant son ministère : il fallait distinguer les droits utilisés pour masquer l'intrus des passages ordinaires.

Il passa la matinée suivante auprès de l'opératrice à reprendre les horaires. Ils libérèrent plusieurs voyages retenus à tort, sans rouvrir le badge diplomatique qui les intéressait. Une enfant put rejoindre sa mère avant la fermeture du passage pour la nuit. Lorsque la mère remercia le palais, *Jenous* entendit son nom prononcé dans une conversation qu'aucune caméra ne filmait. Il en fut heureux. Cette joie dura moins longtemps que lorsqu'on l'avait annoncé à la télévision, mais elle ne lui laissa pas le même vide après coup.

Le soir, *Sentimentale* lui demanda de la rejoindre. Elle venait de recevoir la réponse écrite réclamée au pouvoir extérieur. On confirmait que les autorisations

étaient valides ; on refusait toujours de dire à qui elles avaient été délivrées. La présidente posa le document parmi les plaintes des familles que le verrouillage avait séparées.

— Tu vois ce qu'ils font ? dit-elle. Ils répètent que leurs papiers sont en règle !

— Nous avons le volet, répondit *Jenous*. Ils devront répondre de ce trajet, même si nous n'avons pas encore leurs noms.

Elle prit une des lettres des familles. Depuis la mort de *Lover*, chaque décision prise pour fermer une voie ou fouiller un couloir retenait aussi des habitants qui n'avaient rien fait. *Jenous* eut envie de promettre qu'il trouverait vite l'intrus. Il se rappela les dates qu'il avait comprises trop tard et préféra lui dire quelles vérifications étaient déjà en cours.

Les invitations suivirent. On le voulait à des réunions, sur les terrasses et dans les émissions de la ville. Une application lui proposa de rencontrer des habitants « qui comprennent les responsabilités du pouvoir ». Il ouvrit les profils à la fin d'une journée difficile. Certains montraient des personnages souriants dans les jardins ; presque tous avaient ajouté qu'ils admiraient la robe portée par *Sentimentale*. *Jenous* cherchait quelqu'un qui aurait vu la différence

entre lui et le faux tissu sur roulettes. Il fit défiler les visages jusqu'à l'heure où le palais éteignait ses couloirs.

Il accepta finalement une rencontre avec une jeune dessinatrice de *Sentimen'town*. Ils se retrouvèrent dans un café au sol si lisse qu'il n'avait pas besoin de replier ses bords pour avancer. Elle lui parla de ses images, de la manière dont la ville changeait de couleurs pendant qu'elle travaillait. *Jenous* l'écouta avec plaisir. Elle ne lui demanda ni renseignements sur les livraisons ni accès à une réception.

Puis elle sortit son carnet et lui montra le croquis réalisé avant son arrivée. Elle l'avait dessiné en grand manteau vert sur les épaules d'un personnage souriant. Elle voulait proposer ce dessin à une émission sur la mode de la présidente. Sous l'image, son nom apparaissait en petits caractères.

— Tu ne m'as pas encore demandé si tu pouvais me dessiner ainsi, dit-il.

— Je peux changer la couleur si tu préfères. Mais le vert, c'est toi.

— Ce personnage au milieu, c'est toi ?

Elle baissa les yeux vers la page.

— C'est une idée. Je ne pensais pas que tu y verrais un problème.

La conversation reprit sur un autre sujet, puis s'éteignit peu à peu. La dessinatrice n'avait sans doute pas voulu le blesser. *Jenous* n'avait pas souhaité la gêner non plus. En partant, il s'aperçut qu'elle ne lui avait posé aucune question sur ce qu'il aimait faire après son travail. Lui-même, occupé à chercher quelqu'un qui le verrait enfin, ne lui avait demandé presque rien sur sa vie en dehors de ses images.

Cette découverte lui fut moins facile à supporter que le croquis. Il se reprocha d'avoir cru, dès les premières minutes, que leur attention mutuelle pouvait devenir une histoire d'amour. La ville affichait des cœurs sur chaque fenêtre ; il s'était laissé convaincre qu'une rencontre devait forcément conduire à la suivante. Pourtant, lorsqu'il ouvrit l'application le soir même, il chercha encore un nouveau profil. Il avait envie de recommencer assez vite pour ne plus penser à ce café.

Le compte sans nom qui lui avait écrit pendant la réception resta silencieux plusieurs jours. *Jenous* en fut déçu, ce qui l'irrita davantage que les messages eux-mêmes. Il avait prévenu la sécurité. Il n'avait aucune raison d'attendre une réponse d'une personne qui lui proposait de venir seul près de la serre. Pourtant, au milieu des félicitations reçues pour sa

nomination, il se rappelait surtout la question : que souhaitait-il quand personne ne le regardait ?

Il commença à garder son téléphone tout près de son bord intact. Un soir, la ville passa brusquement en mode amoureux pendant qu'il traversait une galerie aérienne. Les vitres se teintèrent de violet, des bancs se rapprochèrent par deux et une musique douce descendit du plafond. *Jenous* s'arrêta devant le reflet d'un couple qui riait sur la passerelle opposée. Il imagina rejoindre quelqu'un après une réunion, lui raconter les choses qu'on ne pouvait pas dire devant les caméras et l'entendre répondre sans s'intéresser à son titre.

Son téléphone vibra. Le compte sans nom avait repris la conversation : « Tu as obtenu une place parmi eux. As-tu trouvé quelqu'un qui t'attende quand tu en sors ? »

Jenous resta longtemps devant les mots. Il savait qu'on avait pu observer ses déplacements et inventer cette question pour l'amener à répondre. Cette connaissance ne l'empêcha pas de penser : *Pas encore.* Il alla trouver le responsable avant de toucher à l'écran.

— La personne m'écrit encore, dit-il. Si nous lui répondions depuis mon téléphone, pourriez-vous retrouver où elle se trouve ?

— Peut-être. Mais elle peut être ailleurs que là où passe le message. Que voudrais-tu lui dire ?

— Que je veux connaître son nom.

Le responsable proposa une réponse plus précise. Depuis un poste surveillé, *Jenous* demanda comment l'expéditeur avait obtenu sa photographie et pourquoi il avait choisi le symbole aux trois courbes. L'opératrice suivit le trajet du message. Il traversa deux services ordinaires de rencontre, puis disparut dans un relais ouvert uniquement pendant les réceptions diplomatiques. Un écran proposa d'attendre une réponse.

Elle vint en moins d'une minute : « La photographie ne m'intéresse pas. Je sais où se trouvent les coffrets que vous cherchez. »

Le responsable fit fermer les portes de la salle, par précaution. L'expéditeur envoya une adresse dans le monde de *Sentimentale*, à plusieurs quartiers du palais. Ce n'était ni un domicile ni un entrepôt enregistré. Sur le plan public, on n'y voyait qu'une ancienne galerie de livraison sous des jardins suspendus. Le message ajoutait une heure pour le lendemain soir et une condition : *Jenous* devait venir sans escorte.

— Nous n'accepterons pas cette condition, dit le responsable.

— Je n'ai pas dit que je l'acceptais.

L'opératrice examina l'adresse. La galerie conduisait à de petites salles louées pour des rencontres privées. Une porte donnait sur les passerelles de la ville, une autre sur le circuit réservé aux livraisons du palais. Cette seconde entrée avait été condamnée sur les plans récents. L'ancien registre des remises, sauvé par *Jenous*, indiquait pourtant qu'on s'en était servi le jour de la photographie de *Lover*.

— Quelqu'un veut nous montrer un lieu de l'enquête, dit-il. Ou nous faire croire qu'il y sera.

— Dans les deux cas, nous irons voir les accès avant le rendez-vous, répondit le responsable. Il y a un jour pour préparer cela.

Jenous retourna seul dans son bureau. Les lumières s'y adaptaient à son humeur présumée d'après les messages qu'il recevait ; il les régla sur une clarté fixe. La promesse de retrouver les coffrets le concernait comme ministre. Celle d'être attendu quelque part s'adressait encore à celui qui, sur la passerelle, avait regardé un couple rire derrière une vitre.

Il posa son téléphone près du dossier de *Lover*. Les documents montraient des dates, des signatures, une

attache d'argent. Aucun ne lui disait pourquoi *Lover* avait rouvert son cadre avant de revenir à la serre. Il déplia le plan de l'ancienne galerie. En bas, un petit passage rejoignait le même circuit de livraison que les coffrets sans expéditeur.

Une notification du palais apparut alors sur son écran. Ce n'était pas un nouveau message du compte sans nom. Le service de sécurité demandait à tous les ministres de vérifier leurs autorisations : quelqu'un venait d'utiliser un ancien droit diplomatique pour réserver la galerie avant leur arrivée.

Jenous appela le responsable. Pendant que la communication s'ouvrait, une seconde notification remplaça la première. Le titulaire de la réservation avait transmis la liste des personnes qu'il souhaitait recevoir. Il n'y avait qu'une seule place, désormais inscrite au nom du nouveau ministre.

L'opératrice joignit l'historique de cette place à la notification. Elle avait été réservée plusieurs semaines auparavant pour *Lover*. À vingt heures quarante et une, le soir de sa mort, quelqu'un avait remplacé son nom par celui de *Jenous*.

Chapitre 7 — Le rendez-vous de *Lover*

L'opératrice plaça les deux modifications l'une sous l'autre. À vingt heures quarante et une, le soir de la mort de *Lover*, quelqu'un avait utilisé son autorisation pour venir du monde de *Sentimentale* jusqu'au premier palais. Au même moment, sa place dans la galerie de livraison avait été attribuée à *Jenous*. La photographie du carré vert avait été ajoutée à la réception du jardin à cette heure-là également.

— Trois opérations, un seul compte ? demanda *Jenous*.

— Deux comptes que je peux voir, répondit-elle. Le troisième se cache derrière le droit diplomatique. Leur simultanéité ne prouve pas que la même personne a donné les ordres.

Le responsable demanda à consulter la réservation d'origine. Elle avait été faite plusieurs semaines avant le décès. *Lover* devait rencontrer un interlocuteur dont le nom ne figurait pas sur la partie accessible du registre. Aucun compte rendu n'avait été déposé après leur rencontre prévue ; le rendez-vous n'avait pas encore eu lieu. La date avait été maintenue lorsque le nom de *Jenous* avait remplacé le sien.

— Il avait donc accepté de voir quelqu'un là-bas, dit *Jenous*. Ce n'était pas une invitation fabriquée seulement pour m'attirer.

— Le lieu et la date existaient déjà, précisa le responsable. La personne qui t'écrit peut avoir repris ce rendez-vous. Nous devons comprendre ce que *Lover* comptait y faire.

Jenous pensa au cadre rouvert six jours avant la mort, à la serre visitée le même jour, puis au registre de remises que quelqu'un avait essayé de détruire. *Lover* avait peut-être préparé cette rencontre pour demander des comptes. Il pouvait tout aussi bien avoir voulu commander autre chose. *Jenous* détestait que la seconde explication reste possible ; les chiffres ne changeaient pas pour lui faire plaisir.

Sentimentale fut appelée depuis l'autre palais. Elle connaissait l'existence de la galerie : avant la construction des nouveaux quartiers, ses employés y échangeaient des présents entre les deux territoires. Des salles avaient ensuite été louées pour des rencontres privées. Elle ignorait que son mari y avait réservé une place. Elle demanda à *Jenous* s'il souhaitait toujours s'y rendre.

— Oui, répondit-il. La personne qui m'a écrit sait quelque chose des coffrets.

— La place de *Lover* a-t-elle été retirée parce qu'on savait déjà qu'il était mort ? demanda-t-elle.

L'opératrice reprit les heures. Le médecin avait constaté le décès trois minutes avant la modification. La nouvelle s'était répandue dans le palais, mais pas encore au dehors. Celui qui avait changé la liste pouvait avoir entendu une alarme, reçu un message d'un employé, ou se trouver assez près de la porte personnelle pour voir les équipes courir. Ces hypothèses ne désignaient aucune personne en particulier.

— Vous ne l'avez annoncé que le lendemain, rappela *Jenous*. Quelqu'un qui attendait à la galerie voulait me faire venir avant même que les habitants ne sachent que *Lover* était mort.

Il aurait voulu ajouter que cet inconnu le connaissait personnellement. Au moment où son nom avait été inscrit, il travaillait depuis quelques heures au palais. La femme ou l'homme qui avait choisi sa photographie n'avait pas eu besoin de s'intéresser à lui pendant dix-huit ans : il lui avait suffi de le voir auprès de *Sentimentale* le jour de la mort de son mari. *Jenous* se demanda s'il avait été choisi pour son courage dans les couloirs ou pour la facilité avec laquelle un morceau de tissu vert pouvait être copié.

— Elle sait surtout ce que tu aimerais entendre, dit le responsable.

Jenous lui montra le téléphone. Les premiers messages parlaient de solitude et de rencontres ; les derniers, des livraisons. Ils provenaient du même compte, mais l'opératrice ne pouvait pas affirmer que le même personnage avait écrit chacun d'eux. Le contact connaissait son désir d'être aimé. Il connaissait aussi un lieu que *Lover* aurait dû visiter. Ces deux connaissances pouvaient appartenir à deux personnes qui travaillaient ensemble.

— Je viendrai en tant que ministre, dit *Jenous*. Je n'apporterai aucun des objets saisis. Vous suivrez l'entretien.

Le responsable accepta à condition de contrôler d'abord les voies autour de la galerie. L'exigence de venir sans escorte serait satisfaite seulement en apparence : aucun garde ne marcherait derrière *Jenous* jusqu'à la porte, mais une équipe resterait près des sorties. Une autre surveillerait le passage destiné aux livraisons. *Sentimentale* donna son accord. Elle prévint *Jenous* qu'elle refuserait de le laisser entrer si la visite des lieux révélait un danger immédiat.

Ils partirent le matin suivant. Les jardins suspendus qui couvraient la galerie changeaient de place

au-dessus d'eux pour suivre la lumière. De longues racines descendaient des bacs sans atteindre le sol ; des machines les guidaient chaque fois qu'une passerelle devait s'ouvrir. Plus bas, des trains glissaient à travers des stations aux murs transparents. *Jenous* chercha la petite bande de terre qu'il avait observée derrière la serre. Ici, pas un grain n'était resté hors d'un bac.

L'entrée publique de la galerie se trouvait entre deux façades recouvertes de miroirs. Les écrans indiquaient que les salles étaient louées pour la soirée. Comme le bail avait été validé sous un droit diplomatique extérieur, les enquêteurs ne pouvaient entrer dans la salle réservée avant l'heure sans en avertir son occupant. Ils examinèrent les couloirs communs et les voies du palais qui les rejoignaient.

Une porte censée être condamnée donnait toujours sur le circuit de livraison. Son panneau était fermé et poussiéreux du côté public. Du côté réservé aux chariots, on avait remplacé la serrure quelques jours plus tôt. L'opératrice retrouva l'ordre de réparation : il portait une autorisation valable, mais aucun employé local n'avait demandé le travail.

— On nous laisse croire qu'elle n'ouvre plus, dit *Jenous*.

— Quelqu'un l'a peut-être fait réparer pour utiliser la galerie, répondit le responsable. Faisons vérifier où elle mène maintenant.

La serrure donna sur une pièce de tri où les colis perdaient leurs numéros d'arrivée pour recevoir une nouvelle référence. Elle ressemblait au volet découvert derrière la serre, avec davantage de place et des machines plus rapides. Les agents ne trouvèrent aucun coffret. Ils photographièrent les lecteurs, relevèrent les dernières opérations et laissèrent deux personnes surveiller les accès. Pour entrer dans la salle privée, il faudrait revenir à l'heure du rendez-vous.

L'après-midi, *Jenous* eut du mal à travailler. Plusieurs réunions demandaient sa présence à *Sentimen'town*. Dans l'une, un conseiller proposa de présenter la future opération comme un succès avant même qu'elle ait commencé. Dans l'autre, un ministre voulut interdire toutes les livraisons diplomatiques. *Jenous* refusa les deux propositions. Il était venu de la forêt pour faire connaître son nom ; il n'imaginait pas qu'un jour tant de gens le lui répéteraient pour obtenir sa signature.

Lorsque *Sentimentale* le rejoignit, son bouton était en mode tristesse. La salle prit une couleur grise et les fenêtres semblèrent se couvrir de pluie. Elle venait

d'apprendre qu'une photographie du couple, exposée depuis des années dans leur résidence, avait été retirée pour les besoins de l'enquête. Elle savait pourquoi les agents l'avaient fait. Elle avait quand même éprouvé la disparition de l'image comme une seconde absence.

Jenous lui présenta un bord propre. Elle s'y moucha, puis le regarda se replier avec lenteur.

— Tu as mal ?

— Un peu. La soignante m'a demandé de ménager mes coins.

— Je peux demander un autre mouchoir.

Elle parlait avec sérieux. *Jenous* vit pourtant la possibilité de rester près d'elle ce soir, d'être le ministre qui aurait su lui être utile.

— Je vais bien. Nous en saurons davantage après le rendez-vous.

La présidente n'insista pas. Elle lui promit seulement qu'il pourrait prendre le lendemain pour se reposer. *Jenous* accepta la promesse sans croire qu'il voudrait l'utiliser.

À l'heure fixée, les façades de la planète virèrent au rose. Un souvenir venait de ramener *Sentimentale* vers l'amour ; elle n'avait pas annoncé lequel. Les jardins suspendus au-dessus de la galerie se couvrirent de petites lumières en forme de cœur. Le responsable

vérifia son dispositif une dernière fois. L'agent qu'on avait assigné à *Jenous* se plaça dans une salle voisine, où il pourrait intervenir par une porte de service. D'autres restèrent près des rails.

Jenous entra seul dans le couloir des rencontres. Les murs lui proposaient plusieurs éclairages : discret, tendre, inoubliable. Il choisit le plus clair. Un miroir lui montra aussitôt une image de lui près d'une silhouette inconnue qui semblait lui adresser la parole. Lorsqu'il changea d'angle, la silhouette changea aussi. La machine avait trouvé sur son téléphone le désir qu'il avait confié aux services de rencontre et lui fabriquait une compagnie.

Il arrêta l'image. Le miroir redevint une surface où il ne voyait qu'un carré de tissu vert usé sur un bord.

La salle réservée se trouvait au bout du couloir. Une table ronde y occupait presque tout l'espace ; ses bords, commandés par des capteurs, se retiraient quand *Jenous* passait. Sur un présentoir se tenait un étui plat. Dans une paroi teintée de violet, il distingua le jardin derrière la serre, projeté si nettement qu'il dut vérifier qu'il ne s'agissait pas d'une fenêtre.

Une femme attendait près de l'étui. Elle portait un manteau rose foncé fermé jusqu'au cou et des gants de couleur claire. De petits reflets brillants suivaient ses

manches sans former de dessin précis. Ses cheveux étaient relevés, et un parfum sucré flottait autour d'elle. Son visage était visible ; *Jenous* ne l'avait jamais rencontré. Une légère vibration des lumières l'empêchait pourtant de retenir longtemps ses traits.

— Ministre *Jenous*, dit-elle. Je m'attendais à ce que vous veniez accompagné.

— Vous m'avez demandé de venir seul.

— Je vous ai demandé de franchir cette porte seul. Les gens du palais ne laissent pas leurs ministres traverser une ville sans les suivre.

Elle parlait sans regarder ses bords blessés. *Jenous* ne savait s'il devait trouver cela rassurant. La femme l'invita à s'approcher de l'étui, mais garda la main dessus.

— Étiez-vous la personne que *Lover* devait rencontrer ? demanda-t-il.

— Il avait réservé cette place. Vous occupez la sienne. Cela vous donne le droit d'écouter une proposition, pas de demander tous les noms de mon registre.

— Et les messages que j'ai reçus sur mon téléphone ?

Elle considéra le petit appareil glissé sous un de ses plis.

— Vous auriez préféré que je vous écrive comme à un ministre ? Vous avez répondu lorsque j'ai parlé de ce que vous cherchiez pour vous-même.

Jenous ne lui avait jamais répondu sans la sécurité. Il voulut le préciser ; elle venait surtout d'avouer qu'elle connaissait les messages. Il sentit une part de lui attendre qu'elle poursuive sur cette prétendue rencontre. Dans la ville rose, l'idée qu'une personne s'intéresse à ses souhaits restait plus forte qu'il ne l'aurait cru.

— Vous ne m'avez jamais dit ce que vous souhaitiez, répondit-il.

La femme parut surprise, puis sourit comme si elle venait d'entendre une plaisanterie.

— Je vous ai donné un rendez-vous, n'est-ce pas ?

Jenous pensa à la dessinatrice qui avait montré son manteau vert sur le corps d'une autre personne. Il s'était reproché de ne pas lui avoir demandé ce qu'elle aimait en dehors de ses dessins. Cette fois, il avait posé la question. La femme n'y répondait pas. Elle savait attirer quelqu'un à elle ; elle n'offrait aucune part de sa propre vie en échange.

Il le comprit et souhaita quand même qu'elle lui dise son nom. La honte de ce souhait le força à regarder l'étui plutôt que son visage.

— Je suis venu à cause de *Lover*, dit-il. Montrez-moi ce que vous avez.

La femme ouvrit l'étui. À l'intérieur reposait le cadre disparu des appartements de *Sentimentale*. La photographie du couple était toujours sous la vitre, mais la feuille qui protégeait son dos avait été retirée. *Jenous* se souvenait du rectangle sans poussière sur l'étagère et de la main de la présidente posée à sa place. Il s'approcha assez pour reconnaître la courbe du bois, sans toucher à l'objet.

— Vous l'avez pris dans sa chambre ?

— Je l'ai reçu. Si vous voulez le reprendre, je vous demanderai quelque chose en échange.

Elle posa sur la table un document destiné au ministère de *Jenous*. Il autorisait le retour des coffrets saisis aux personnes qui les avaient fournis, sous prétexte qu'ils appartenaient à une correspondance privée. Une signature de ministre suffirait à demander aux services du palais de les sortir des pièces de l'enquête. Le responsable de la sécurité pourrait refuser le transfert, mais la demande ouvrirait une dispute entre administrations ; pendant ce temps, le laboratoire serait pressé de rendre ses échantillons.

— Je n'ai pas le droit de vous remettre ce que les médecins examinent, dit *Jenous*.

— Le document ne dit pas que vous me le remettez. Il dit que vous demandez qu'on respecte la propriété de vos invités.

— Sans me dire qui ils sont.

— Leurs noms sont protégés. Vous êtes ministre : vous savez que cela arrive.

Elle approcha le cadre du bord de la table. Le revers était ouvert. Les petites attaches qui tenaient la photographie avaient été tordues puis redressées ; quelqu'un avait cherché entre les couches du carton. *Jenous* pensa aux mains de *Lover* six jours avant sa mort. S'il avait glissé quelque chose derrière l'image, cette femme l'avait probablement trouvé. Il aurait voulu lui arracher le cadre et rentrer avec la preuve. Sa partie abîmée touchait déjà le sol ; elle n'aurait pas résisté à une lutte.

— Pourquoi *Lover* avait-il pris rendez-vous avec vous ? demanda-t-il.

— Il voulait discuter de livraisons qu'il connaissait très bien. Il avait des questions auxquelles je devais répondre en personne. Nous n'en avons pas eu le temps.

— Vous savez qu'il est mort.

— Tout le monde le sait. Vous êtes venu ici parce qu'il est mort.

Elle referma l'étui. Son parfum sembla plus fort dans la pièce. *Jenous* remarqua alors un petit grain brillant sur le gant qui tenait le cadre. Il ressemblait à la poussière recueillie dans la poignée du chariot vert. Il ne pouvait pas conclure que les deux grains venaient du même lieu, mais la femme avait touché un objet lié à l'intrus.

— Vous travailliez avec celui qui a utilisé ma photographie ?

La femme ne répondit pas. Derrière la paroi violette, le faux jardin s'effaça. Une ouverture révéla une autre salle, pleine d'étuis de même taille que celui du cadre. Des employés y passaient entre des comptoirs fermés ; leurs manches portaient par endroits les mêmes reflets brillants. Ce n'était pas un simple lieu de rendez-vous. C'était un relais encore en activité.

Sur le bord d'une table, des étiquettes se déroulaient en deux colonnes. La première portait les mêmes numéros que ceux saisis derrière la serre. La seconde affichait, à leur place, des références nouvelles destinées aux palais. Entre les deux, une ligne lumineuse masquait la provenance des caisses. *Jenous* distingua une remise datée du jour où *Lover* était mort. À côté figuraient deux marques successives ; il

n'eut pas le temps de lire leur signification avant que l'écran change de page.

Il déplaça son téléphone sous un pli et photographia les colonnes. La femme avait les yeux sur lui. Elle ne l'arrêta pas, ce qui le rendit méfiant : elle pouvait avoir laissé visibles les nombres qu'elle voulait qu'il rapporte. Dans la salle voisine, un employé referma une caisse avant qu'il voie ce qu'elle contenait. Un autre vérifia les trois courbes sur sa fermeture. Les gestes paraissaient habituels, exécutés sans un mot, comme si tous avaient répété ce trajet assez souvent pour n'en demander ni le début ni la fin.

Jenous sentit vibrer le petit signal fixé à son téléphone par l'équipe de sécurité. Les agents voyaient la seconde salle. Il lui fallait gagner quelques secondes pour qu'ils en contrôlent les sorties.

— Si je signe, dit-il, me laisserez-vous obtenir les réponses destinées à *Lover* ?

— Je vous remettrai le cadre. Les réponses dépendent des questions que vous êtes prêt à poser sans vos gardes.

Elle avait compris la présence des agents. *Jenous* voulut lui demander comment, mais les portes de la salle voisine se fermèrent. Un roulement sec traversa le sol. Les tables se replièrent contre les murs, laissant

entre eux un chemin pour les chariots. La femme emporta l'étui vers ce passage. *Jenous* glissa devant elle et déploya un coin intact entre la table et la porte.

— Le cadre reste ici, dit-il.

— Alors retirez-vous.

Elle tira sur son gant. Une petite agrafe d'argent se détacha du revers de sa manche et accrocha le tissu de *Jenous*. Il sentit ses fibres céder légèrement. L'agent attendait derrière la porte de service ; *Jenous* pouvait l'appeler, mais le bruit des machines couvrait sa voix. Il pressa le signal sous son pli, deux fois. La femme dégagea l'agrafe et poussa l'étui contre lui pour gagner un passage. Il le retint du côté intact.

Une voix de garde retentit dans le couloir commun. Les employés de l'autre salle abandonnèrent leurs comptoirs. Certains rejoignirent la sortie publique, où les agents les arrêtèrent ; d'autres passèrent par les rails, emportant des étuis. La femme lâcha soudain celui du cadre et s'enfonça parmi eux. *Jenous* aurait pu essayer de suivre la traînée brillante de sa manche. Le responsable venait de demander par radio que personne ne quitte la salle sans protection : les parois bougeaient encore et risquaient de coincer un personnage dans leur mécanisme.

Jenous resta avec le cadre. Une partie de son bord portait une nouvelle éraflure, plus longue que celles du jardin. L'agent chargé de l'accompagner entra enfin et fit placer l'objet dans une boîte sans toucher au dos ouvert. Deux employés avaient été retenus près de la sortie. Aucun n'avait l'agrafe cassée sur la manche. La femme, elle, avait disparu entre les chariots. Les agents continuaient de chercher sur les voies.

Le responsable vint constater l'état de *Jenous*.

— Tu as essayé de la retenir avec ton tissu ?

— Elle emportait le cadre. J'ai gardé ce que j'ai pu.

— Elle connaissait ton besoin de savoir ce qu'il contenait. C'est pour cela qu'elle l'a posé devant toi.

Il n'avait pas tort. *Jenous* avait voulu rendre à *Sentimentale* l'objet volé ; il avait voulu être celui qui le rapporterait. Les deux envies s'étaient confondues lorsqu'il avait tendu son coin sous l'agrafe.

La fouille de la galerie dura une partie de la nuit. Les salles louées pour les rencontres communiquaient, derrière leurs murs mobiles, avec un quai où l'on changeait les numéros des colis. Les enquêteurs saisirent des rouleaux de papier pâle, des attaches à trois courbes et des registres ne contenant que des références. Pas un seul nom de fournisseur n'y figurait. Les employés arrêtés portaient des autorisations de

travail valables pour la galerie, mais ils ne connaissaient que la personne qui leur donnait leurs horaires. Ils disaient n'avoir jamais préparé le contenu des coffrets.

Jenous interrogea l'un d'eux avec le responsable. L'employé reconnaissait la femme au manteau rose foncé ; elle venait recevoir les invités importants. Il ne pouvait fournir ni domicile ni nom. Ses ordres arrivaient sur un écran différent de celui des livreurs. Certaines nuits, des caisses entraient par le quai sans traverser la porte publique, puis repartaient avec de nouveaux numéros.

— D'où venaient-elles avant cela ? demanda *Jenous*.

— On nous faisait attendre dehors pendant leur arrivée.

Le responsable vérifia la réponse dans les horaires. Les livreurs locaux étaient effectivement renvoyés en pause à des heures régulières. À ces mêmes heures, le lecteur du quai enregistrait des entrées sous un droit diplomatique que personne sur place ne pouvait ouvrir. Le fonctionnement de la galerie avait été préparé pour dissimuler le début d'un trajet, puis pour faire apparaître les coffrets comme s'ils avaient été reçus parmi des présents ordinaires.

L'opératrice agrandit la photographie prise par *Jenous* derrière la paroi. Les deux marques vues à la

date de la mort de *Lover* correspondaient à deux mouvements distincts, enregistrés le même jour. L'un était associé à une confirmation conservée dans ses appartements. Pour l'autre, les registres pris dans la galerie indiquaient seulement « remis ». Il manquait la signature et l'heure d'arrivée.

— Deux coffrets pour lui ? demanda *Jenous*.

— Deux mouvements, répondit l'opératrice. Le deuxième peut être le retour d'un emballage vide, un transfert ou une autre remise. La photographie n'est pas assez nette pour trancher.

— La femme m'a vu la prendre. Pourquoi laisser cet écran devant moi ?

— Pour que tu poses cette question, peut-être. Nous avons aussi les relevés saisis sur les machines. Si les heures concordent, ils confirmeront que le mouvement a eu lieu, même si elle voulait te pousser à une conclusion précise.

Une autre différence apparut entre les colonnes. Les premières références n'avaient pas été émises par la ville de *Sentimentale* ni par le palais de *Sentimen'town*. Un droit venu d'ailleurs les accompagnait jusqu'au quai, où la machine leur donnait une nouvelle identité. Le nom de l'autorité d'origine restait illisible. *Jenous* avait désormais la preuve d'une étape extérieure

aux deux lieux qu'il connaissait, sans savoir ce qui s'y trouvait.

Cette conclusion ne plut pas au ministre chargé des relations diplomatiques. Le matin suivant, il proposa d'annoncer que la galerie illégale avait été fermée et que ses deux employés retenus répondraient des livraisons. Une partie de la presse réclamait déjà des coupables. *Jenous* demanda si les deux employés avaient eu accès au lecteur qui masquait les autorisations.

— Non, répondit l'opératrice. Leurs badges n'ouvraient que le quai local. Les entrées protégées se faisaient pendant qu'ils étaient tenus à l'écart.

— Ils ont quand même déplacé les coffrets, dit le ministre.

— Oui. Ils devront expliquer ce qu'ils savaient. Mais les présenter comme les organisateurs permettrait à ceux qui donnaient les ordres de garder leurs noms cachés.

Sentimentale demanda aux enquêteurs de continuer à interroger les employés sans leur attribuer publiquement la mort de *Lover*. Elle ordonna aussi que le laboratoire conserve les échantillons malgré la demande de restitution montrée à *Jenous* dans la galerie.

Après la réunion, *Jenous* vit sur son téléphone plusieurs messages l'accusant de protéger les employés parce qu'il avait laissé échapper la femme au manteau rose. D'autres le félicitaient d'avoir retrouvé le cadre. Il relut les compliments plus longtemps que les insultes, puis se demanda lequel de ces inconnus aurait agi autrement en voyant les parois bouger autour d'eux. Il aurait voulu croire qu'un nom sur un écran donnait toujours le droit d'expliquer sa décision. Il apprenait combien vite on pouvait raconter sa journée à sa place.

Jenous se rendit ensuite à l'infirmerie du palais. La soignante examina son nouveau bord abîmé. Il avait perdu plusieurs fils ; les bords tenaient encore, mais une autre traction au même endroit risquait d'agrandir l'accroc. Elle lui demanda de se reposer au moins le lendemain et de ne porter ni objet ni personne. Il pensa à la robe verte, aux messages restés sur son téléphone et à la nomination dont la durée dépendait de cette affaire.

— J'ai un rendez-vous avec la présidente au matin, dit-il.

— Tu peux lui parler sans te laisser trop utiliser. Il faudra aussi qu'elle voie cette marque.

Jenous regarda la ligne claire qui avait remplacé une partie de son bord vert. Quelques semaines plus tôt, il

s'était cru capable de se déplier indéfiniment tant que les gens prononceraient son nom. Il demanda à la soignante de protéger l'accroc et promit de ne pas le cacher à *Sentimentale*.

— Y a-t-il quelqu'un à prévenir si tu ne peux plus rentrer seul ? demanda la soignante en rangeant son matériel.

Il pensa à *Prieur*. Son père aurait probablement quitté les bois s'il apprenait que son fils était blessé. Les patrouilles qui le cherchaient dans *La Forêt Noire* pourraient alors le suivre jusqu'au palais. *Jenous* n'avait pas écrit une seule fois depuis son départ. Il ne savait même pas comment commencer une lettre après avoir dit qu'il ne reviendrait pas.

— Les agents ont mon adresse, répondit-il.

— Je parle de quelqu'un qui te connaît depuis avant ce travail.

Jenous resta silencieux. La soignante n'insista pas et lui donna un petit morceau de tissu protecteur pour le bord abîmé. Il quitta l'infirmerie en songeant à son père qui réparait jadis ses fibres à la lueur d'une lampe, puis rangeait ses affaires pour prier. *Jenous* refusait toujours de l'imiter. Il aurait pourtant voulu pouvoir lui raconter l'enquête sans avoir à expliquer pourquoi son tissu se défaisait.

Le cadre fut examiné dans une salle fermée. La photographie n'avait pas été remplacée. En revanche, la feuille posée par *Lover* six jours avant sa mort avait disparu. Sur le carton resté sous l'image, le laboratoire releva des impressions très faibles : quelqu'un avait écrit sur la feuille retirée en s'appuyant contre le cadre. Les techniciens purent lire une série incomplète de chiffres et le début d'une mention de quai. Ils ne trouvèrent aucun nom.

L'opératrice compara ces chiffres aux registres pris dans la galerie. Une des séries correspondait au trajet d'un coffret reçu par *Lover*. Une autre ne figurait pas dans les livraisons connues. Sa date était antérieure à la mort de plusieurs jours. *Lover* avait donc conservé derrière leur photographie un indice qu'il ne voulait pas laisser sur son téléphone, avant de revenir au jardin. La femme avait retiré la feuille, mais son geste n'avait pas effacé toute la pression du crayon.

— Nous avons un quai et une date, dit *Jenous*. Peut-on savoir à quoi correspond l'autre numéro ?

— Pas dans les registres que nous avons saisis, répondit l'opératrice. C'est peut-être le trajet d'arrivée, avant qu'on change les références.

Le responsable fit rapprocher les heures où les livreurs locaux avaient été renvoyés en pause. L'une

d'elles tombait le jour indiqué par l'empreinte. Des caisses étaient entrées à la galerie sous autorisation extérieure, mais le système en avait masqué la destination précédente. Ils possédaient désormais un point précis où demander l'ouverture de cette autorisation. Le ministre des relations diplomatiques ne pourrait plus répondre qu'ils cherchaient au hasard parmi des visites privées.

Sentimentale reçut ces résultats dans le palais de son monde. Quand elle vit son cadre sous la vitre de protection, ses yeux se remplirent de larmes. *Jenous* lui présenta d'abord un pan intact, puis recula : la soignante lui avait demandé de le laisser sec. Une employée apporta un mouchoir. La présidente le prit, mais tendit l'autre main vers *Jenous* pour le remercier. Sa paume se posa sur une partie de tissu qui ne portait aucune marque.

— Je croyais qu'il avait emporté cette photographie pour se rappeler notre premier voyage, dit-elle. Il y avait aussi des chiffres cachés derrière.

— Peut-être voulait-il savoir qui se servait du jardin.

— Et il pensait ne pas pouvoir me le dire ?

Jenous ne trouva pas de réponse. Le couple avait gardé secret l'achat des coffrets ; *Lover* avait gardé secrète son enquête. Le cadre restauré montrait deux

personnages souriants et, derrière eux, un troisième reflet qui n'avait pas sa place sur l'image. *Jenous* se demanda depuis combien de temps ils vivaient avec cette présence sans la voir.

Il quitta la pièce pour laisser *Sentimentale* se reposer. Dans le couloir, son téléphone reçut un dernier message du compte sans nom. La phrase ne parlait ni de coffrets ni de rendez-vous : « Tu as protégé la photographie. Qui te protégera quand elle n'aura plus besoin de toi ? »

Jenous le montra au responsable, comme les précédents. Celui-ci fit rechercher l'expéditeur. Il posa ensuite une question à laquelle *Jenous* n'était pas préparé :

— Cette personne sait que tu t'abîmes en restant auprès de la présidente. Pourquoi était-ce si facile à deviner depuis la galerie ?

Jenous replia sa partie blessée. Il avait traversé la salle avec une marque visible sur tout un côté. N'importe quel observateur aurait pu la voir. Le message le troubla quand même : à force de souhaiter qu'une personne s'intéresse à lui, il se laissait atteindre par celle qui avait décidé de regarder ses faiblesses.

Il retourna près du laboratoire pour connaître la suite des vérifications. L'opératrice reçut alors une

alerte du médecin chargé des objets de *Lover*. Les nouvelles analyses n'étaient pas terminées, mais on lui demandait de comparer au plus vite tous les coffrets conservés avec les examens de *Sentimentale*. Le médecin avait relevé chez elle une modification qu'il voulait contrôler avant qu'elle ne rentre dans ses appartements.

Le responsable appela immédiatement la présidente. Elle ne répondit pas. Sur le plan du palais, son badge venait d'ouvrir la porte d'une petite pièce privée, près du jardin. Les caméras en montraient l'entrée et le couloir vide ; personne ne pouvait voir l'intérieur sans son autorisation.

Jenous se mit en route avec le responsable. À mesure qu'ils approchaient, la ville grise se teinta de rose. Des cœurs apparurent au bord des fenêtres, puis se mirent à battre plus vite que les lumières auxquelles *Jenous* était habitué.

Devant la porte fermée, une odeur douce passa sous le battant. Le responsable demanda son ouverture. *Jenous* aperçut dans la pièce un vieux coffret, différent de celui qu'ils avaient saisi, posé près de *Sentimentale*.

Elle tenait à la main le dernier petit flacon qu'il contenait.

Chapitre 8 — La dernière livraison

— Posez le flacon, madame la présidente, dit le responsable de la sécurité.

Sentimentale ne bougea pas. Elle tenait l'objet entre deux doigts, tout près de son cœur rose. L'autre main était appuyée contre une table. Derrière elle, les murs de la petite pièce projetaient le jardin où elle avait été photographiée avec *Lover*. Les fleurs lumineuses se penchaient au rythme des cœurs qui battaient sur les façades de la ville. Rien, dans cette image, ne ressemblait au tremblement de ses doigts.

— J'ai déjà pris ce qu'il en restait, dit-elle.

Jenous sentit son tissu se raidir. Le responsable demanda au médecin de venir et fit ouvrir la porte.

— Combien ? demanda le médecin, qui arrivait dans le couloir.

Elle observa le petit flacon presque vide.

— Je ne sais pas. Quelques gouttes. Il y en avait davantage la dernière fois.

Le médecin l'aida à s'asseoir. Il vérifia son pouls, puis fit apporter l'appareil qui suivait les battements de son cœur. Une ligne pressée courut sur l'écran. *Jenous* voulut se placer devant les images du jardin pour

qu'elle ne les voie plus. Elle avait choisi de les allumer ; il resta à sa place, près de la porte, où personne ne risquait de marcher sur son bord blessé.

— Je vous avais demandé de ne plus toucher aux coffrets, rappela le médecin.

— Je sais. J'en avais gardé un ancien. Je me suis dit que si j'arrivais à ressentir une seule fois ce que nous éprouvions sur cette photographie...

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle. La ville, de l'autre côté des vitres, continuait de montrer des fenêtres roses et des jardins où des lumières en forme de cœur s'ouvraient à chaque passage. *Sentimentale* tourna son bouton sur la tristesse. Les fleurs lumineuses s'éteignirent. Un gris mouillé descendit sur les façades ; les passants levèrent les yeux vers ce changement trop rapide, sans savoir ce qui venait de se produire dans la petite pièce.

— Est-ce que ça va passer ? demanda-t-elle.

— Nous allons rester avec vous pour le vérifier, répondit le médecin. Ne vous levez pas encore.

Il ne promit rien d'autre. Il demanda une surveillance à l'infirmerie et emporta le flacon dans une boîte fermée, après avoir noté l'heure. *Jenous* accompagna *Sentimentale* jusqu'à la sortie. Quand elle chercha de quoi sécher ses yeux, son coin intact avança

malgré lui. Elle le vit, puis regarda le fil protecteur cousu sur son autre bord.

— Garde-le, *Jenous*. Une employée m'apportera un mouchoir.

Ils firent quelques pas ensemble. Sur l'écran du médecin, les battements se rapprochaient peu à peu d'une cadence régulière. *Jenous* attendit que la porte de l'infirmerie soit refermée pour poser au responsable la question qui lui brûlait le tissu.

— Elle risque de mourir comme lui ?

— Le médecin est auprès d'elle. Nous saurons ce que les mesures montrent. L'échantillon qu'il vient de prendre aidera peut-être aussi à comprendre la mort de *Lover*.

Dans la salle d'analyse, l'opératrice rapprocha sous leurs yeux le flacon ancien et celui du coffret saisi dans les appartements. Leurs liquides avaient la même couleur pâle. Les petites rayures autour des bouchons différaient ; chaque objet avait suivi son propre trajet. Le laboratoire garderait leurs traces séparées. Cette précaution agaça *Jenous*, qui voulait une réponse immédiate, mais il avait déjà vu ce qu'un numéro changé pouvait faire croire.

Le médecin les rejoignit un peu plus tard. *Sentimentale* se reposait ; son cœur s'était calmé. Elle

resterait sous surveillance jusqu'au matin. Dans le flacon qu'elle venait d'utiliser, le laboratoire avait retrouvé la même composition générale que sur la manche de *Lover* et sur un minuscule bouchon recueilli dans sa chambre. Les traces présentes chez les deux époux avaient ainsi une explication commune. Il restait à mesurer ce que chacun avait reçu et à établir le lien avec l'arrêt du cœur de *Lover*.

— Pourquoi y avait-il un bouchon dans sa chambre si son coffret était vide ? demanda *Jenous*.

— Parce qu'il a ouvert au moins un petit récipient là-bas, répondit le médecin. Le bouchon a roulé sous une table. Nous avons mis du temps à le remarquer : il ressemblait à l'une des pièces de la table elle-même.

Le responsable apporta l'image agrandie de la chambre. Dans l'ombre de la table, un point clair se distinguait enfin. *Jenous* repensa à la manche tachée le matin de la mort, aux livraisons de l'après-midi, au moment où *Lover* s'était enfermé à vingt heures quatorze. Cette première tache et ce bouchon appartenaient peut-être à deux prises différentes. Il était encore trop tôt pour le dire, et c'était précisément pour cela que le second mouvement de la galerie le préoccupait.

L'opératrice reprit le carton de la photographie. Les chiffres imprimés par la main de *Lover* sur la feuille disparue apparaissaient sous une lumière rasante. Au bout de la deuxième série, presque effacé, se lisait le début d'un mot : « quai ». Elle compara la longueur des deux références. La première était celle inscrite sur les coffrets remis aux époux. La seconde comportait trois signes supplémentaires.

— Ce n'est pas forcément le numéro d'un autre colis, dit-elle. Cela peut désigner la caisse qui contenait plusieurs coffrets avant leur arrivée à la galerie.

— On pourrait alors retrouver tous les coffrets de cette caisse, dit *Jenous*.

— Si quelqu'un a conservé son numéro d'entrée.

Les machines de la galerie avaient été effacées en partie pendant la fuite de la femme au manteau rose foncé. Leurs écrans montraient les nouveaux numéros; leurs lecteurs avaient toutefois gardé la date et la durée des entrées. Il existait aussi, à l'extérieur, un registre des passages entre les portes personnelles des souverains. Aucun palais ne pouvait effacer seul ce registre : les autres lieux devaient savoir à quelle heure une caisse en sortait et quand elle arrivait. Les noms des expéditeurs étaient protégés, mais la durée du trajet et une partie

de l'identifiant restaient visibles en cas d'enquête sur un accident.

Sentimentale avait demandé l'accès aux références la veille. Son autorisation arriva alors qu'elle dormait encore. Elle permettait aux enquêteurs de vérifier un seul passage, celui que *Lover* avait noté six jours avant sa mort. Un gardien du registre viendrait au palais superviser la consultation ; aucune copie complète ne pourrait en sortir sans justification. Le responsable prévint le ministre des relations diplomatiques et demanda que *Jenous* soit présent. C'était lui qui avait récupéré le cadre et aperçu les deux mouvements dans la galerie.

À l'aube, *Jenous* quitta le palais par la porte personnelle de *Sentimentale*. Du côté de *Sentimen'town*, le brouillard s'accrochait encore aux fenêtres de la première ville. Sur son monde, une pluie grise glissait le long de tours assez hautes pour cacher le ciel, et de petits véhicules descendaient les rues sur plusieurs niveaux sans jamais frôler un piéton. On entendait une annonce douce chaque fois qu'une voie changeait de sens. *Jenous* se rappela les chemins de *La Forêt Noire*, que les racines déplaçaient après l'orage sans prévenir personne. Le premier paysage l'avait fait

fuir ; le second exigeait maintenant qu'il montre son autorisation à chaque porte.

Dans la salle du registre, le gardien posa sur la table une plaque transparente. Une date, trois signes et la mention incomplète de *Lover* apparurent en haut. Au-dessous défilèrent les arrivées correspondant à ces éléments. Onze lignes avaient la bonne date ; quatre avaient la bonne longueur. Une seule indiquait une halte à un quai avant l'entrée dans la galerie.

— C'est elle, dit *Jenous*.

— Elle ressemble à celle que nous cherchons, rectifia le gardien. Il vous faut un second élément.

L'opératrice proposa les minutes où les employés locaux avaient été renvoyés en pause. La ligne correspondait exactement. Une caisse était arrivée au quai de la galerie pendant leur absence, plusieurs jours avant la mort de *Lover*. Le registre confirmait le trajet masqué ; il gardait pour l'instant secrète l'autorité qui avait envoyé la caisse.

— Pourquoi *Lover* aurait-il noté ce numéro ? demanda le responsable.

Jenous examina la photographie du couple. Sous les fleurs du jardin, trois reflets métalliques apparaissaient sur la vitre d'une porte de service. Ils avaient longtemps pris ce détail pour une décoration. Plus

tard, ils avaient compris qu'une troisième personne se tenait derrière eux.

— Il a vu quelque chose le jour où ils sont revenus au jardin, dit-il. Il a pu regarder les numéros sur une caisse, puis les écrire derrière leur photo. Son rendez-vous à la galerie devait lui permettre de poser la question à quelqu'un qui y travaillait.

Le gardien nota qu'il s'agissait d'une hypothèse. Une autre question, bien réelle, traversa la pièce lorsqu'un voyant rouge clignota sous la plaque : une personne venait de demander l'effacement du passage, sous prétexte que la caisse avait été remise à son destinataire depuis longtemps.

— Qui demande ça ? dit le responsable.

— Le détenteur du droit d'expédition. Si j'accepte, vous garderez l'heure de passage, mais vous perdrez la possibilité de rapprocher le numéro de son contenu.

— Nous avons le numéro écrit par *Lover* et le registre saisi dans la galerie, répondit *Jenous*. Un objet lié à ce passage se trouve dans une enquête sur sa mort. Conservez-le.

Le gardien attendit la signature de *Sentimentale*. Le ministre chargé des relations diplomatiques voulut l'appeler à l'infirmerie. *Jenous* demanda au médecin si elle pouvait être dérangée. Il répondit que la

présidente était réveillée et que son état permettait une conversation brève. Elle suivit les explications sans se lever, puis autorisa le gel du registre et l'examen des cargaisons reliées à ce numéro.

— Cherchez ce qui est entré chez nous, dit-elle. Je veux savoir ce que *Lover* essayait de découvrir.

L'effacement fut refusé. Quelques minutes plus tard, une seconde alerte arriva des rails sous la galerie. Un chargement lié à l'ancien numéro venait d'être placé dans un véhicule de transport. Son départ était annoncé pour la fin de la matinée. Le trajet prévu passait par un terminal où les chargements protégés pouvaient franchir une porte sans contrôle local.

— Elle a laissé sa caisse au même endroit pendant tout ce temps ? s'étonna *Jenous*.

— Pas nécessairement. Les machines réutilisent parfois l'ancien numéro pour les retours et les lots incomplets, répondit l'opératrice. On saura ce qui se trouve dedans si nous l'arrêtons avant la porte.

Le responsable organisa une interception au terminal. Il proposa à *Jenous* de rester au palais ; ses fibres pouvaient s'accrocher aux mécanismes. *Jenous* promit de suivre l'équipe depuis le poste de contrôle et de ne toucher à rien. Il s'entendit parler comme un ministre raisonnable. Il savait qu'il voulait surtout voir

de ses propres yeux la personne qui avait pris la feuille derrière la photographie.

Le terminal ressemblait à une gare construite au milieu d'une horloge. Des anneaux transparents séparaient les cargaisons du public. Les plateformes se rapprochaient, échangeaient leurs caisses et repartaient à des vitesses différentes. Au-dessus, un plafond entier montrait la pluie grise de la ville en train de tomber sur les verrières. De minuscules écrans prévenaient les voyageurs de chaque mouvement. Les agents se répartirent autour du rail de départ ; le gardien du registre resta relié au poste pour confirmer le numéro de la caisse dès son arrivée.

Jenous aperçut le manteau rose foncé à travers une vitre. La femme de la galerie avançait sur la plateforme opposée en poussant un coffre fermé. Elle avait retiré ses gants brillants. Son visage était visible cette fois, sans la légère vibration qui l'avait rendu difficile à retenir ; elle semblait presque ordinaire parmi les employés pressés.

— Elle est ici, murmura-t-il au responsable.

L'agent qui les accompagnait demanda la vérification de son laissez-passer. La femme ralentit aussitôt. Elle regarda un écran de circulation, puis disparut derrière une colonne où deux voies se

croisaient. *Jenous* vit le coffre poursuivre son chemin sans elle. Il s'avança jusqu'au bord autorisé du poste : un petit automate avait pris le relais et conduisait l'objet vers une porte qui s'ouvrirait trente secondes plus tard.

— Le coffre part seul, annonça-t-il. Rail quatre. Il est plus petit que la caisse cherchée.

Le responsable fit arrêter le rail. Les plateformes ralentirent, mais la porte au fond du quai continua son compte à rebours. L'automate n'avait plus besoin du rail : ses roues le portaient vers l'ouverture. Deux agents descendirent du poste. La femme réapparut près d'une sortie de service et tendit un document à la gardienne de la porte. Elle parlait trop bas pour qu'on entende ses mots ; la gardienne hésita.

Jenous reconnut sur le document le même en-tête que sur la demande de restitution des coffrets. S'il s'agissait encore d'une autorisation diplomatique, la gardienne pouvait croire qu'elle devait laisser passer le coffre. Il ne pouvait pas la rejoindre avant l'ouverture. Il envoya sur son téléphone l'image du document récupéré à la galerie, avec le passage que la femme lui avait demandé de signer. La gardienne le reçut sur son écran de contrôle en même temps que l'ordre de retenir le coffre.

Elle verrouilla la porte à six secondes de l'ouverture. L'automate heurta doucement le battant, recula et attendit qu'on lui indique une autre voie. Son écran proposa avec beaucoup de courtoisie de recommencer dans trois minutes. Le responsable le fit éteindre.

La femme tenta de reprendre la sortie de service. Deux agents l'y attendaient. Elle ne courut pas. Elle regarda le carré vert derrière la vitre du poste, puis leva les yeux vers son bord protégé.

— Vous êtes venu malgré l'état de votre tissu, ministre *Jenous*.

— La caisse est restée ici parce que vous ne pouviez plus la faire sortir sans attirer l'attention.

— Vous pensez que ce coffre contient ce que vous cherchez ?

Il ne répondit pas. Elle avait déjà essayé de lui offrir un cadre en échange d'une signature ; elle pouvait tout aussi bien l'amener aujourd'hui à faire ouvrir le mauvais coffre. *Jenous* attendit le gardien du registre. Celui-ci compara le numéro affiché par l'automate avec le second numéro imprimé dans le carton de la photographie. Les premiers signes concordaient. Les trois derniers n'étaient pourtant pas ceux de la caisse cherchée.

— Un leurre, dit le responsable.

La femme avait entendu. Elle sourit sans rien ajouter. Au-dessus d'eux, une annonce prévint que l'arrêt d'un rail faisait changer d'itinéraire deux autres chargements. L'un des véhicules, une longue capsule grise, apparut derrière la verrière latérale. Son tableau montrait l'heure de départ prévue pour la caisse véritable.

— Elle voulait que nous bloquions la mauvaise porte, dit *Jenous*.

Le responsable demanda le contrôle des deux rails restants. La capsule grise se trouvait déjà de l'autre côté du terminal, parmi des cargaisons courantes. Si les agents la poursuivaient en courant, elle franchirait la porte avant leur arrivée. L'opératrice prit la parole sur leur liaison : le registre indiquait que l'autorisation d'expédition gelée ne pouvait plus servir au passage d'origine, mais la capsule cherchait maintenant à repartir sous un numéro local neuf. Quelqu'un lui avait donné cette identité à la galerie.

— On peut la rattacher à l'ancien numéro ? demanda *Jenous*.

— Par l'heure de son changement, répondit l'opératrice. Il faut que le gardien me confirme la minute avant que la porte accepte le nouveau laissez-passer.

Le gardien agrandit la ligne conservée. Sa main hésita devant le lecteur : la demande d'effacement clignotait toujours, et une seconde demande venait de contester le gel signé par *Sentimentale*. La capsule avançait dans une lumière jaune. *Jenous* ne pouvait aider la main du gardien en tirant dessus ; il replia son bord blessé et relut les chiffres qu'il connaissait déjà, en suivant leur ordre jusqu'au dernier.

— Le numéro de *Lover* finit par quatre-sept-deux, dit-il. Regardez la minute du transfert correspondant. La galerie a envoyé un coffre leurre au même moment.

Le gardien retrouva la double opération. La capsule grise portait un numéro différent, mais elle avait pris la place de l'ancienne caisse exactement quand le coffre rose avait quitté la plateforme. Il valida le lien. Une interdiction de sortie apparut aussitôt sur la porte opposée. La capsule freina si brusquement que les coffres attachés à l'intérieur oscillèrent contre leurs sangles.

Jenous sentit son fil protecteur glisser sous son propre poids. Il recula de la vitre et se posa sur un siège bas. De là, il vit les agents monter dans la capsule. Ils y trouvèrent une caisse entourée de plusieurs couches d'emballages, des coffrets vides et un rouleau d'étiquettes prêtes à remplacer celles des cargaisons

entrantes. Dans un compartiment que l'on ouvrit devant témoins, une enveloppe gardait les feuilles retirées des commandes anciennes. La femme au manteau rose regardait toujours le poste depuis la sortie de service. Elle avait perdu le sourire.

Le gardien fit examiner les scellés sur place, avant que les objets soient transportés au laboratoire. Sous l'enveloppe se trouvait une feuille de papier découpée aux dimensions du dos du cadre. Il la posa à côté du carton conservé depuis la galerie. Les traces du crayon sur l'un rejoignaient les chiffres de l'autre. *Lover* avait écrit la date de son retour au jardin, le numéro de la caisse arrivée au quai et une question très courte : « Qui apporte les coffrets ? »

Il n'avait laissé aucun nom. Il n'avait pas écrit que quelqu'un essayait de le tuer. Il avait voulu connaître l'identité de ceux qui s'approchaient de lui et de sa femme pendant que leur couple cherchait à se réparer. *Jenous* sentit une gêne profonde en lisant la question : depuis le début, il avait attribué à *Lover* tantôt une confiance aveugle, tantôt une connaissance complète de ce qu'il achetait. La feuille montrait surtout un homme inquiet, qui n'avait pas trouvé la réponse avant de mourir.

— Vous avez pris ce papier après sa mort ? demanda-t-il à la femme.

Elle était restée avec les agents, à portée de voix du poste.

— Votre palais l'a laissé sortir, répondit-elle. Je n'ai forcé aucune serrure.

— Une autorisation à son nom a été utilisée à vingt heures quarante et une, quand il ne pouvait plus s'en servir. Je vous demande si c'était vous.

Elle fixa la feuille. Le responsable lui rappela que les enquêteurs vérifieraient son passage avec les gardiens de la porte personnelle. Elle ne répondit toujours pas. L'un des agents retira de son manteau un petit appareil capable de brouiller les caméras proches, de la même taille que celui aperçu dans le palais le soir du décès. La femme détourna les yeux. C'était un lien à examiner, pas encore la preuve de tous ses déplacements.

La caisse et son contenu revinrent au palais sous surveillance. Dans la salle de tri, les étiquettes les plus récentes se décollaient sans abîmer les anciennes. Sous une adresse de la galerie apparaissait le numéro que *Lover* avait noté derrière la photographie. Sous ce numéro figurait un troisième marquage, gravé directement dans le bois de la caisse. Personne sur place ne pouvait encore dire à quel lieu il renvoyait.

Le médecin obtint, en parallèle, les résultats complets des prélèvements. La trace sur la manche de *Lover* venait d'une prise effectuée avant son rendez-vous du soir. Dans son corps, la quantité de la même substance était beaucoup plus grande qu'elle ne l'aurait été après cette première prise. Les analyses des flacons et les restes retrouvés dans sa chambre indiquaient une nouvelle consommation, plus forte. Son cœur avait subi un trouble soudain compatible avec cette quantité. Le médecin demanda encore un contrôle : il voulait être sûr de ne pas confondre une coïncidence avec la cause de sa mort.

— Qui lui a remis ce supplément ? demanda le responsable.

L'opératrice reprit les deux mouvements inscrits le jour du décès. Le premier correspondait au coffret déjà connu. Le second portait la mention « remis », sans signature, parce que la livraison était passée par une trappe intérieure. Son heure d'arrivée avait disparu de l'écran de la galerie ; un reçu conservé par le système du jardin la situait à dix-neuf heures cinquante-deux. La trappe menait au couloir des appartements de *Lover*. Une caméra de service montrait la petite boîte lorsqu'elle sortait du chariot : son attache avait trois

courbes, et sa taille correspondait au compartiment vide du coffret trouvé après la mort.

— Le deuxième mouvement était bien une livraison, dit *Jenous*.

— Oui. Et nous savons qu'elle est arrivée avant qu'il s'enferme à vingt heures quatorze, répondit l'opératrice. Reste à établir qui l'a ouverte.

L'image du couloir ne montrait pas l'intérieur des appartements. Le système enregistrait toutefois l'ouverture de la trappe du côté privé à dix-neuf heures cinquante-sept. Seul *Lover* était présent dans ses pièces à cet instant. Le gardien du couloir confirma l'avoir vu ressortir ensuite avec la petite boîte sous son bras. Aucune autre personne n'avait pénétré dans la suite entre ce moment et l'appel au secours. Les médecins avaient trouvé le bouchon près de la table, à l'endroit où il s'était arrêté avant la crise.

Jenous imaginait *Lover* qui lisait les chiffres d'une livraison en gardant dans une poche la question qu'il voulait poser au jardin. Il avait reçu une nouvelle petite boîte quelques heures avant son rendez-vous manqué. Qu'avait-il cru acheter ? Un moyen de retrouver l'amour de *Sentimentale*, ou une réponse qu'il espérait obtenir en ouvrant le coffret ? Les archives ne

pouvaient pas lui prêter des pensées. Elles disaient seulement ce qu'il avait fait.

Lorsque *Sentimentale* fut assez reposée pour entendre les premiers résultats, le médecin lui parla en présence de *Jenous*. Elle voulait être informée avant toute annonce publique. Dans l'infirmerie, les fenêtres affichaient un quartier calme, débarrassé des battements roses de la veille. La ville restait grise, mais les passants traversaient les rues sans lever la tête vers le palais.

— Il a reçu une boîte de plus ce soir-là, expliqua *Jenous*. Nous avons retrouvé son trajet.

— J'aurais dû le savoir ? demanda-t-elle.

— Vous ne pouviez pas voir cette livraison dans vos commandes. Ils avaient changé son numéro.

Sentimentale baissa les yeux vers ses mains. Elle avait autrefois signé pour des coffrets destinés à chacun d'eux. Elle en avait gardé un après les saisies, puis l'avait utilisé contre l'avis du médecin. *Jenous* remarqua qu'elle allait dire « si j'avais… » et qu'elle cherchait déjà la fin de la phrase.

— Nous pensions retrouver les premiers jours, dit-elle. Il me demandait si je l'aimais encore ; je lui demandais pourquoi il fallait nous le prouver. Nous prenions ces gouttes, et pendant quelque temps

chaque regard paraissait plus beau. Puis le lendemain nous parlions toujours aussi mal l'un à l'autre. Personne ne nous a parlé d'un danger pour le cœur.

— Nous examinons ce point, répondit le médecin. Votre prise d'hier vous a fait courir un risque. Vos mesures sont redevenues régulières ; vous resterez suivie. Ce qui est arrivé à *Lover* fait encore l'objet de vérifications.

Elle hocha la tête. Son chagrin n'avait pas disparu avec les examens. *Jenous* voulut lui promettre que l'enquête suffirait à le rendre moins lourd. Il se tut. Elle avait le droit de connaître les preuves, et il devait lui laisser le temps de les accueillir.

En quittant l'infirmerie, il aperçut sur un écran les images de l'arrestation de la femme au terminal. Les commentateurs le présentaient déjà comme celui qui avait arrêté la mystérieuse femme. Les agents avaient arrêté la femme ; l'opératrice avait rapproché les numéros ; la gardienne avait fermé la porte. *Jenous* avait donné l'alerte. Il voulut faire corriger le bandeau, puis aperçut sa propre photographie sous le titre « le ministre qui a tout compris ». Il la regarda trop longtemps avant de poursuivre son chemin.

Le responsable le retrouva devant l'écran.

— On a besoin de toi pour les dernières vérifications. Tu n'es pas obligé d'être dans toutes les images pour avoir travaillé.

Jenous replia son coin abîmé. Il se souvint de son père près des mousses de *La Forêt Noire*, qui avait prié des jours entiers sans que personne hors des arbres sache même où il se trouvait. *Jenous* se disait qu'il avait eu raison de partir. La pensée n'expliquait pourtant pas pourquoi il était si difficile de détourner les yeux de l'écran.

La femme au manteau rose fut interrogée dans une salle aux parois claires. Elle avait refusé de donner son nom avant qu'on lui présente les registres originaux. *Jenous* assista à l'entretien derrière une vitre avec le responsable et le médecin. Elle reconnut avoir dirigé des remises à la galerie. Elle nia avoir approché *Lover* après sa dernière livraison.

— Vous saviez qu'il devait venir vous voir, dit le responsable. Pourquoi avoir retiré sa question du cadre?

— Parce qu'il cherchait la personne qui signait les envois. Si vous aviez lu son papier, vous seriez remontés jusqu'au quai.

— Il aurait pu vous poser sa question avant sa mort.

— Il devait le faire. Je n'ai pas fixé son rendez-vous pour le faire disparaître.

Elle regarda un moment la vitre derrière laquelle *Jenous* se trouvait. La lumière l'empêchait de le voir distinctement, mais elle connaissait sa place.

— Après sa mort, on m'a donné l'ordre de reprendre la feuille. Je me suis servie de l'autorisation qui était encore active à son nom. J'avais vu le nouveau carré vert près de la présidente, alors j'ai mis sa photographie à la réception du jardin. Il poserait peut-être les mêmes questions. S'il en posait trop, je pourrais le faire venir à la galerie.

Jenous sentit ses coins se serrer contre le siège. Au moment où il croyait entrer pour la première fois dans le monde, un inconnu avait déjà choisi où placer son image. Il demanda à l'agent de transmettre une question.

— Et les messages sur les rencontres ? Vous les avez écrits avant de savoir s'il enquêterait ?

L'agent posa la question. La femme répondit sans embarras :

— Nous avons vu ce qu'il cherchait sur les services de rencontres. Il était devenu le proche conseiller de la présidente. Nous voulions qu'il nous écoute, puis

qu'il demande le retour des coffrets. Ses envies ont rendu notre travail plus simple.

Jenous regarda la couture qui protégeait sa déchirure. Il avait espéré qu'au moins une part des messages venait d'un intérêt véritable pour lui. La femme avait appris sa solitude pour lui faire signer un document. Le savoir lui faisait mal d'une manière qu'aucun fil ne pouvait réparer. *Je savais qu'elle voulait mes papiers, mais j'attendais qu'elle voie autre chose*, pensa-t-il.

Le responsable revint à l'enquête. Il plaça devant la femme la photographie de la seconde livraison, les deux numéros du même jour et la demande d'effacement reçue le matin. Elle reconnut la caisse au triple marquage, puis refusa d'en décrire le contenu. Un agent fit apparaître une instruction retrouvée avec les coffrets vides. La page portait des numéros de lots ; plusieurs lignes avaient été couvertes d'une bande brillante. Le laboratoire travaillait à lire ce qui se trouvait dessous.

— Vos employés ont-ils été prévenus de ce qui pouvait arriver aux acheteurs ? demanda le médecin.

Elle serra les lèvres.

— Ils devaient remettre les boîtes fermées.

— Ce n'était pas ma question.

Elle ne répondit plus. Le responsable fit interrompre l'entretien. *Jenous* en sortit avec le sentiment d'être plus près de la vérité et moins capable d'en supporter la suite.

Dans le couloir, une employée du palais attendait un message de *Sentimentale*. La présidente demandait si *Jenous* pouvait venir la voir après les résultats ; elle souhaitait qu'il soit là lorsqu'elle annoncerait ce que l'enquête avait établi. L'employée vit son bord blessé et lui proposa de porter son téléphone pendant le trajet. Il refusa d'abord par habitude, puis le lui confia. Le petit appareil tenait aisément dans sa main ; pour lui, le soutenir demandait déjà un pli douloureux.

L'opératrice les rappela avant qu'ils aient atteint les appartements. Les bandes brillantes sur les instructions n'étaient pas de l'encre. On pouvait les soulever avec un instrument fin ; la première ligne mise à nu indiquait que les préparations augmentaient fortement l'intensité du sentiment amoureux. À forte dose, une note interne signalait un trouble grave du rythme cardiaque et un risque de mort. Rien de tout cela ne figurait dans les renseignements remis aux acheteurs. Le médecin vérifia une dernière fois ses mesures. Les traces du corps de *Lover*, les deux flacons

ouverts et le déroulement de sa soirée formaient désormais une explication solide.

Jenous ne prononça pas encore la conclusion. Il prit le temps de porter la page à *Sentimentale*. Elle la lut jusqu'à la ligne sur le cœur, puis remonta vers les instructions destinées aux personnes qui vendaient les coffrets.

— Ils le savaient, dit-elle.

Personne ne répondit pour elle. Le médecin lui expliqua que la prise supplémentaire de *Lover* avait provoqué le trouble qui l'avait emporté. La substance avait été préparée pour rendre le sentiment amoureux plus intense ; lorsqu'il en avait pris une trop grande quantité, son cœur n'avait pas résisté. Il était seul dans ses appartements au moment de la prise. Les contrôles des accès et les objets retrouvés n'indiquaient pas qu'un autre personnage lui avait imposé ce geste. Les vendeurs avaient dissimulé le danger, tout en rendant facile l'achat d'un supplément.

Sentimentale posa la page sur la table. Elle avait consommé elle aussi la préparation, jusque la veille, sans connaître le risque. *Jenous* ne chercha pas à dire que leur couple aurait été sauvé par une meilleure dernière conversation. Il resta auprès d'elle tandis qu'elle pleurait. Cette fois, l'employée tendit un

mouchoir avant qu'il déplie son tissu. *Sentimentale* le prit sans le regarder.

Une vibration interrompit le silence. Le gardien du registre avait obtenu, grâce aux pièces saisies, le droit de lire les trois marques gravées dans la caisse. Les instructions révélées par le laboratoire portaient les mêmes marques, sous le titre de fabrication. Il restait à relier celui qui les avait apposées aux agents chargés du transport. *Sentimentale* demanda qu'on apporte les documents. Elle voulait connaître jusqu'au bout le chemin de ce qui avait coûté la vie à *Lover*.

La page arriva dans une chemise fermée. Pour la première fois, *Jenous* lut le nom inscrit au-dessus des lots : *La Passion Extrême*. C'était une drogue de luxe, interdite dans tous les territoires par lesquels les coffrets avaient circulé. Elle ne venait ni de *Sentimen'town* ni de la planète que présidait *Sentimentale*. Les registres de fabrication, dissimulés sous les étiquettes et retrouvés dans la caisse, remontaient à *L'Océan Des Tentations*. Le producteur et fournisseur nommé sur ces registres était le roi *Droguos*.

Un second jeu de documents établissait le passage entre cet océan et le quai diplomatique. Les trois courbes d'argent appartenaient aux autorisations

utilisées par des agents secrets du monde de la reine *Amournimp'*. Ces agents avaient pris en charge les caisses, caché leur contenu sous les droits de passage de leur cour, puis confié les coffrets à la galerie qui leur donnait de nouveaux numéros. La femme au manteau rose assurait le dernier relais et la récupération des preuves. Le registre identifiait des membres de ce réseau ; aucune des pièces saisies ne montrait que la reine elle-même avait donné l'ordre ou connaissait le contenu de ces caisses.

— C'est donc le chemin de ce que nous recevions, dit *Sentimentale* en suivant les lignes du doigt.

— Oui, répondit *Jenous*. Une partie de ceux qui le vendaient savait qu'une quantité trop grande pouvait tuer. *Lover* ne le savait pas. Vous non plus.

Le responsable expliqua que les agents impliqués seraient recherchés et que leurs passages seraient signalés aux autres lieux traversés. La femme arrêtée répondrait de ses livraisons et des preuves qu'elle avait soustraites. *Jenous* demanda qu'on garde aussi la différence entre ce que les deux employés de la galerie avaient fait et les ordres qu'ils n'avaient pas vus. La présidente approuva. Elle ordonna le retrait des coffrets encore distribués dans ses deux villes et prévint

les médecins de ce qu'ils contenaient, afin que personne ne découvre le danger par un nouveau décès.

À la fin de la journée, *Sentimentale* fit une déclaration. Elle dit que son mari était mort après avoir pris une quantité dangereuse de *La Passion Extrême*, drogue vendue secrètement à leur couple pour renforcer leurs sentiments, et que les personnes qui en connaissaient le risque l'avaient caché. Elle reconnut en avoir elle-même consommé, y compris récemment, et demanda aux habitants qui possédaient un coffret de le remettre aux médecins. Les écrans de la ville montrèrent son visage sans ajouter de musique. Les fenêtres demeurèrent grises ; elle n'avait pas touché au bouton pour rendre ses mots plus faciles à entendre.

Jenous se tenait près d'elle. La plupart des regards s'arrêtèrent sur lui après la déclaration. Son nom circulait d'écran en écran avec l'image de la capsule arrêtée au terminal. Les questions arrivèrent aussitôt, et il répondit à celles dont il connaissait les preuves. On lui demanda aussi si une histoire d'amour l'attendait maintenant qu'il était célèbre. Il sourit sans savoir pourquoi les autres avaient souri les premiers. Il aurait voulu dire qu'il savait enfin ce qu'une promesse d'amour fabriquée pouvait coûter. Il répondit

seulement que l'enquête avait demandé le travail de beaucoup de monde.

Lorsque la foule se dispersa, *Sentimentale* posa sa main sur lui.

— Merci d'être resté, *Jenous*. J'aurai encore besoin de toi demain.

— Je viendrai.

Il avait envie de l'entendre dire qu'il était aussi son ami. Elle le croyait peut-être sans avoir besoin des mêmes mots. Elle quitta la salle pour rejoindre les médecins ; il resta avec son badge de ministre et le petit pan de tissu protecteur que la soignante avait attaché la veille. Une nouvelle usure venait d'apparaître près d'un autre coin. Cette fois, rien ne l'avait accroché : il s'était simplement trop tendu au fil des jours.

La soignante le retrouva avant qu'il monte dans un véhicule. Elle examina la première déchirure, puis la seconde. Elle lui parla doucement pour que les caméras encore allumées ne saisissent pas ses mots.

— Il faut cesser de t'utiliser comme mouchoir, comme serviette et comme robe. Ton tissu ne se renouvelle pas parce que tout le monde prononce ton nom.

Jenous regarda le badge qui dépassait de son pli. Dans la salle derrière eux, un conseiller annonçait déjà

une cérémonie pour remercier celui qui avait résolu l'affaire. Il lui suffirait de dire à *Sentimentale* qu'il ne pouvait plus assurer les tâches qu'elle lui avait confiées. Il chercha sur son téléphone une phrase qui montrerait sa blessure sans donner l'impression qu'il n'était plus utile.

Avant qu'il l'ait trouvée, un message apparut sur l'écran. Le compte qui l'avait invité à la galerie avait été fermé, mais une nouvelle adresse venait de lui envoyer une photographie : une petite place vide dans une caisse de flacons. Sous l'image, quelques mots disaient : « Il en manque encore un. »

Jenous transmit aussitôt le message au responsable. Au-delà des verrières, la ville grise s'allumait étage après étage. Quelque part, un coffret avait quitté le réseau avant les saisies. Et lui, au milieu des fenêtres qui montraient son visage, se demanda combien de temps encore on voudrait le voir lorsqu'il ne pourrait plus se déplier pour personne.

Chapitre 9 — Au fond de la ville

Le lendemain de la déclaration de *Sentimentale*, le visage de *Jenous* n'apparut sur aucun écran : il n'en avait toujours pas. Les journaux s'étaient contentés de montrer son carré vert, son badge de ministre et le coin qu'il tenait soigneusement replié pour cacher sa déchirure. Dans les rues de *Sentimen'town*, les passants se retournaient à son approche. Certains le remerciaient d'avoir découvert ce qui avait tué *Lover*. D'autres lui demandaient où trouver les derniers coffrets avant que les agents ne les retirent.

Il avait transmis au responsable le message annonçant le flacon manquant. Les enquêteurs cherchaient l'expéditeur et comparaient la photographie à la caisse saisie au terminal. Une place vide prouvait qu'un flacon avait été retiré avant la fermeture du réseau ; elle ne disait ni qui l'avait emporté ni s'il avait déjà été utilisé. Le responsable prévint *Jenous* de ne répondre à aucun nouveau message.

— Si quelqu'un t'écrit, garde l'heure et l'adresse, dit-il. Je te dirai ce que nous pouvons vérifier.

— Vous cherchez encore malgré la déclaration ?

— Nous connaissons la cause de la mort de *Lover*. Il reste un flacon en circulation. Ce sont deux choses vraies en même temps.

Jenous regarda son badge. Il avait cru que résoudre l'enquête lui donnerait une place durable à la table des décisions. Le responsable lui parlait encore avec confiance, mais son équipe n'avait pas besoin d'un morceau de tissu blessé pour examiner une photographie. *Jenous* retourna travailler chez la présidente avec la sensation qu'une porte commençait à se refermer derrière lui.

Dans le bureau de *Sentimentale*, la ville portait les couleurs de la tristesse. Des gouttes glissaient sur les vitres ; au-delà, des trains transparents traçaient des lignes nettes dans le ciel gris. Une pile de lettres attendait la présidente. Des habitants lui racontaient leurs propres pertes, et plusieurs lui demandaient pourquoi les coffrets avaient pu entrer si longtemps dans ses deux villes. Elle lisait chaque lettre jusqu'au bout.

— Le médecin a dit que tu devais te reposer, dit-elle en voyant *Jenous* arriver.

— Je peux t'aider à répondre. Il m'a seulement demandé d'éviter les tractions.

Elle lui confia quelques courriers. Il trouva les familles auxquelles le ministère pouvait répondre et celles qu'il fallait orienter vers les médecins. Une femme souhaitait récupérer l'ancien coffret de son mari parce qu'il lui rappelait un voyage heureux. *Jenous* chercha longtemps comment lui expliquer le danger sans mépriser son souvenir. Lorsqu'il eut terminé, *Sentimentale* lui demanda son avis sur sa propre réponse.

Ils travaillèrent ainsi pendant une heure. *Jenous* se sentit de nouveau à sa place : personne ne le portait, personne ne tirait sur ses fibres, et ses idées servaient à quelque chose. Puis *Sentimentale* arriva à la dernière lettre. Elle y trouva le nom de *Lover* écrit par quelqu'un qui l'avait connu enfant. Sa voix se brisa. Le bouton de son cœur resta tourné vers la tristesse, et une nouvelle pluie courut sur les façades.

L'employée chargée d'apporter les mouchoirs avait quitté la pièce pour chercher les réponses signées. *Sentimentale* tendit la main sans regarder. *Jenous* reconnut le geste. Il aurait pu appeler l'employée ; il se dit que cela prendrait quelques instants et que son coin opposé n'était presque pas usé. Il se déplia vers elle.

Après qu'elle s'était mouchée, il resta près du bureau. Une petite tension venait de traverser le fil protecteur. *Sentimentale* remarqua la couture humide.

— Je pensais que tu avais apporté un mouchoir, dit-elle.

— Tu lisais la lettre.

— J'aurais pu attendre.

Elle aurait pu. Il ne le lui avait pas proposé. *Jenous* emporta les réponses dans le couloir avant qu'elle lui demande de montrer son bord. Il connaissait assez bien *Sentimentale* pour savoir qu'elle se serait inquiétée. Il connaissait aussi son propre désir de rester la personne vers qui sa main se tendait sans réfléchir.

Les jours suivants, le palais changea de couleur plus souvent. *Sentimentale* retournait au travail, rencontrait les familles touchées par les coffrets, puis revenait seule devant la photographie du jardin. Le bouton suivait ses sentiments. La tristesse couvrait les rues de gris ; parfois une bonne nouvelle rendait aux fenêtres une lumière joyeuse. Un matin, la colère fit rougir d'un coup les façades, les sols et les panneaux du bureau. Des messages publics accusaient *Lover* d'avoir provoqué sa propre mort. *Sentimentale* lut l'un d'eux et posa la main sur son front brûlant.

Jenous alla tremper un pan intact dans l'eau fraîche. Il revint l'appliquer doucement sur le front de la présidente. Elle ferma les yeux et resta immobile assez longtemps pour écouter la fin de la réunion. Lorsque sa colère se calma, les rues retrouvèrent leur couleur précédente. *Jenous* avait aidé. En se retirant, il aperçut deux fils verts restés sur le bord du verre d'eau. Il les cacha sous son badge.

Le soir, il reçut le compte rendu de la recherche sur le flacon manquant. La photographie envoyée à son téléphone venait d'un ancien poste de tri. Quelqu'un l'avait copiée avant l'arrestation de la femme au manteau rose. La police suivait les accès encore valides sur les quais ; aucun nouveau coffret n'avait été découvert. L'affaire continuait hors de sa portée. Il rangea le message et ouvrit presque aussitôt l'application de rencontres qu'il n'avait pas effacée.

Les profils ne lui parlaient plus comme autrefois. Plusieurs personnages disaient admirer le ministre qui avait protégé la présidente ; aucun ne mentionnait les lettres qu'il venait d'écrire avec elle. *Jenous* lut pourtant leurs invitations jusqu'au bout. Il s'imagina entrer dans un café, accueilli par quelqu'un qui aurait d'abord prononcé son nom, puis lui aurait demandé comment il allait. À chaque image de cette rencontre,

son tissu s'étendait sans marque, parfaitement vert. Il ferma l'application avant de prendre rendez-vous. Le lendemain, il la rouvrit.

Quelques semaines passèrent. *Sentimentale* commença à recevoir de nouveau des visiteurs pour des occasions qui n'avaient aucun rapport avec l'enquête. Un soir, elle confia à *Jenous* qu'un personnage lui plaisait. Elle souhaitait le revoir dans un jardin de sa planète, devant les grandes verrières où les plantes poussaient dans des bacs suspendus. Elle avait peur de comparer chaque sourire à celui de *Lover* et voulait pourtant essayer de connaître quelqu'un sans se cacher derrière sa fonction.

— Tu dois être heureuse de pouvoir décider cela, dit *Jenous*.

— J'ai surtout peur de ne pas savoir quoi dire. Tu m'as vue présider deux villes, et c'est une promenade qui m'effraie.

Elle fit tourner son bouton vers l'amour. Dans *Sentimen'town* comme sur sa planète, les façades grises virèrent au rose et au violet. Des bulles en forme de cœur montèrent entre les trains. Les panneaux du jardin proposèrent aussitôt des itinéraires « parfaits pour deux ». *Sentimentale* leva les yeux au ciel.

— Je leur ai demandé une promenade, pas un défilé.

Jenous rit doucement. Il pensait pouvoir l'aider à choisir quelques mots. Elle ouvrit plutôt l'armoire des vêtements qu'elle gardait au palais.

— La robe verte que tu avais faite était magnifique. Penses-tu pouvoir me la faire porter une dernière fois ?

La question le traversa de son coin intact jusqu'à sa couture. Elle savait qu'il était blessé ; elle ne pouvait voir combien de petits fils avaient cédé depuis. Il répondit qu'il allait essayer. Il aurait voulu qu'elle propose elle-même un autre vêtement. Il aurait voulu aussi qu'en le voyant à son bras le visiteur demande qui il était.

Jenous se plia en quatre pour former la robe, comme il l'avait fait avant la découverte de la galerie. Il plaça la partie abîmée sous un pli large et déploya les pans verts autour de *Sentimentale*. Son col resta haut ; les lignes du vêtement tombaient sans serrer sa silhouette. Dans le miroir, ils virent une belle robe et, là où le tissu rejoignait l'épaule, une mince ligne plus claire. *Jenous* crut qu'elle était invisible depuis l'autre bout de la pièce.

Au jardin, le visiteur les accueillit sous les bacs fleuris. Les feuilles au-dessus d'eux se déplaçaient

lentement pour laisser passer la lumière du soir. *Sentimentale* échangea quelques mots avec lui ; *Jenous* suivit la conversation depuis les plis de la robe. Il ne savait pas si l'homme aimait vraiment celle qui se trouvait devant lui ou l'image de la présidente dans une ville rose. Il savait seulement qu'il posait de bonnes questions et attendait les réponses.

Lorsque *Sentimentale* se tourna pour montrer un chemin derrière les verrières, la ligne claire s'allongea. *Jenous* sentit une fibre céder, puis une autre. Il défit aussitôt le pli de l'épaule et forma une longue écharpe verte autour du haut de la robe pour éviter qu'elle se déchire davantage. *Sentimentale* s'arrêta. Le visiteur regarda vers les plantes pour leur laisser un peu d'intimité.

— Tu as mal ? murmura-t-elle.

— Je tiens encore.

— Je te demande si tu as mal.

— Oui.

Ils interrompirent la promenade. *Sentimentale* emprunta un manteau ample à une employée et laissa *Jenous* retrouver sa forme carrée. Sur le chemin du retour, elle ne toucha pas au bouton de son cœur. Les bulles roses s'élevaient toujours entre les tours, alors qu'elle avançait sans rien dire. *Jenous* trouva cruel que

le décor puisse continuer après la fin de la rencontre. Il n'avait jamais demandé au visiteur s'il reviendrait.

La soignante examina le tissu le soir même. Elle retira le fil protecteur, désormais trop tendu, puis montra à *Sentimentale* les usures qu'il recouvrait. Le premier accroc s'était élargi. Une autre zone, amincie par l'eau et les usages répétés, laissait passer la lumière de la lampe. *Jenous* tenta de replier ce côté pour que la présidente ne le voie plus. La soignante l'arrêta.

— Il peut encore se déplacer et parler, dit-elle. Chaque fois qu'il sert de vêtement ou de serviette, une partie cède. Il faut que cela s'arrête.

Sentimentale resta longtemps à regarder le tissu qu'elle avait porté. Elle demanda à la soignante de les laisser seuls. Dans le silence, *Jenous* entendit les véhicules glisser derrière la vitre, puis l'horloge annoncer l'heure d'une réunion à laquelle il était attendu en tant que ministre.

— J'aurais dû prendre tes blessures au sérieux, dit-elle.

— J'ai dit que je pouvais le faire.

— Et moi, je t'ai demandé de me rendre encore un service. La soignante a raison : je ne peux plus te donner ce travail.

Jenous se redressa sur deux coins pour lui faire face, même si cela tirait sur la zone claire.

— Il reste le ministère. Je peux répondre aux lettres, suivre les passages entre les villes. Je l'ai fait sans me déchirer.

— La mission provisoire touchait à l'enquête et aux fermetures des portes. Les passages sont rétablis, les dossiers passent au service permanent. Je supprimerai demain ton poste de ministre. Je dois aussi mettre fin à ton emploi d'assistant. Je te licencie, *Jenous*.

Il attendit qu'elle dise autre chose. Elle posa sur la table le badge qu'il venait de rendre, puis lui expliqua qu'il recevrait ce qui lui était dû pour son travail et qu'elle pourrait demander à la soignante comment l'aider à guérir. *Jenous* n'écouta qu'à moitié. Elle avait prononcé les mots qu'il redoutait depuis le message de la galerie.

— Je croyais que nous étions amis, dit-il.

— Je t'estime. Tu m'as aidée quand je ne savais plus comment traverser une journée.

— Alors pourquoi faut-il que je parte demain ?

Sentimentale prit le temps de lui répondre. Elle dit qu'elle avait laissé son travail et leur amitié se mêler jusqu'à ne plus voir ce qu'elle lui demandait. Le palais avait continué de l'utiliser alors qu'il s'abîmait. La

soignante recommandait l'arrêt immédiat de ses tâches. Elle ne savait pas lui promettre une autre place auprès d'elle. *Jenous* entendit les explications ; aucune ne changeait la porte qu'il allait franchir.

— Il faut que je rentre, dit-il.

Elle ne le retint pas. Dans le couloir, les écrans proposaient toujours des chemins romantiques pour les habitants de la ville rose. L'image de *Jenous* avait disparu des nouvelles. Une cérémonie prévue pour remercier l'équipe d'enquête était annoncée pour la semaine suivante ; son nom figurait en petit sous celui de la présidente. Il aurait pu y venir comme invité. Il voulait qu'on ait encore besoin de lui avant cette date.

Le lendemain, il quitta le palais avec son téléphone, quelques effets pliés dans son tissu et l'argent reçu pour son travail. Il franchit la porte personnelle de *Sentimentale* et revint dans la première ville, *Sentimen'town*. À chaque passage du tramway, les vitrines prenaient la couleur du bouton tourné dans l'autre palais. Au-dessus d'une station, un panneau répéta son ancien titre de ministre dans une vidéo enregistrée. Un passant reconnut le carré vert et leva son appareil pour le photographier. *Jenous* continua sans s'arrêter. Il n'avait pas la force d'expliquer que la vidéo appartenait déjà au passé.

Près des commerces, un habitant tenait une petite maison dont le rez-de-chaussée ouvrait sur la rue. Il cherchait quelqu'un pour nettoyer les sols à la fin des journées. En voyant *Jenous*, il reconnut le tissu de la présidente. *Jenous* dit qu'il ne travaillait plus au palais et qu'il pouvait encore atteindre la poussière sous les meubles. Il évita de montrer le côté devenu transparent.

— Tu es certain d'y arriver ? demanda l'habitant. Le carrelage est grand.

— J'ai servi dans deux palais. Je peux nettoyer une pièce.

Le nouvel employeur lui promit une petite somme et une place au sec pour la nuit. *Jenous* accepta. Il avait besoin de cet argent ; il espérait aussi retrouver, dans la demande de cet inconnu, une raison de se déplier le lendemain.

Le carrelage était plus grand qu'il n'en avait l'air depuis la porte. La maison donnait sur une boutique où les habitants entraient avec des chaussures mouillées par les pluies de tristesse et ressortaient en répandant de petites traces lumineuses lorsque la ville passait à la joie. Le soir, les traces restaient sur le sol. *Jenous* recevait une bassine et un peu d'eau. Il se déployait, glissait sous les meubles, ramenait la

poussière vers la porte, puis recommençait lorsqu'une nouvelle marque apparaissait.

Son employeur avait un appareil capable de laver le centre de la pièce. Il l'utilisait lorsque la boutique était vide. Il confiait les coins à *Jenous*, parce que la machine heurtait les pieds des étagères et laissait toujours une bande sale le long des murs. Le premier soir, *Jenous* observa l'appareil tracer ses lignes régulières.

— Elle travaille vite, dit-il.

— Toi, tu passes là où elle ne va pas, répondit l'habitant. C'est pour ça que je t'ai pris.

Il n'y avait rien d'insultant dans la phrase. *Jenous* revit pourtant l'invitation à la cérémonie sur son téléphone, puis baissa un coin sur une tache près du mur. Il avait accepté ce travail et voulait le faire correctement. Chaque passage faisait entrer de l'eau sale dans des fibres qu'aucun lavage ne rendait entièrement vertes.

Une semaine plus tard, il entendit deux clients parler de l'enquête. Ils félicitaient la présidente d'avoir dénoncé le réseau ; ils avaient oublié le nom du ministre qui avait trouvé la caisse. L'un d'eux hésita en voyant *Jenous* au sol.

— Attends… Ce carré vert, c'est peut-être lui.

— Impossible. L'autre passait à la télévision.

Ils sortirent avant que *Jenous* se relève. Il était venu dans la ville pour qu'on sache qu'il existait ; le voilà reconnu seulement par quelqu'un qui ne croyait pas ses propres yeux. Une colère brève le traversa. Il pensa ouvrir ses anciennes vidéos et les montrer à son employeur. Celui-ci essuyait déjà le comptoir. *Jenous* rangea son téléphone sous un pli sec et reprit le nettoyage.

Il écrivit plusieurs fois à *Sentimentale*. Dans le premier message, il voulait lui raconter comment l'employeur l'avait présenté à un livreur comme « la lavette verte ». Il effaça le texte avant de l'envoyer. Dans le second, il demandait si son poste de ministre avait vraiment disparu des archives. Il l'effaça aussi. Ce qu'il cherchait tenait en moins de mots : *Me chercherais-tu si tu ne savais pas où je suis ?* Il ne l'envoya jamais.

Au palais, on répondit néanmoins une fois à sa demande de nouvelles sur le flacon manquant. Les enquêteurs avaient signalé sa disparition à tous les passages surveillés. Rien ne permettait de savoir qui le détenait. *Jenous* garda la réponse sur son téléphone. Chaque fois qu'il apercevait un coffret dans une vitrine ou une petite boîte dans la main d'un passant, son regard s'y arrêtait trop longtemps. Il connaissait le

danger que d'autres ignoraient peut-être encore. Il n'avait plus le badge qui ouvrait les portes pour le vérifier.

Un après-midi de pluie grise, une cliente laissa tomber ses achats près de l'entrée. *Jenous* les repoussa hors d'une flaque avant qu'ils soient abîmés. Elle le reconnut enfin et le remercia en prononçant son nom. Elle ajouta qu'elle avait gardé la déclaration de *Sentimentale* pour expliquer à son frère pourquoi il devait remettre un coffret aux médecins. *Jenous* lui demanda si son frère l'avait fait.

— Oui. Il était furieux au début. Après, il m'a dit qu'il aurait pu perdre sa femme pour une bouteille dont il ne connaissait même pas le contenu.

Elle retourna dans la rue. *Jenous* resta près de l'entrée, heureux d'apprendre que l'enquête avait aidé quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Il voulut noter le nom de la cliente pour le dire au responsable, puis réalisa qu'il ne le savait pas. Elle s'était souvenue du sien ; lui n'avait pas demandé le sien. Il lui faudrait longtemps pour perdre l'habitude de mesurer une rencontre à la manière dont elle parlait de lui.

Les semaines suivantes furent plus difficiles. Le tissu de *Jenous* retenait la poussière à l'intérieur de ses plis. Son employeur le faisait rincer plus souvent ; l'eau

alourdissait les parties déjà fines. Parfois un coin restait étendu après le passage d'un client, et l'habitant devait lui demander de le retirer. *Jenous* promettait qu'il finirait la journée. Il s'aperçut un soir qu'il avait repris exactement la phrase dite à *Sentimentale* devant la robe déchirée.

Il pensa à *La Forêt Noire*. La mousse pouvait retenir la pluie toute une nuit sans prendre l'odeur du carrelage. *Prieur* aurait posé la main près de son bord, trouvé les fils abîmés et cherché de quoi les réparer. Son casque serait resté sur ses oreilles, le micro auprès de sa bouche ; tôt ou tard il aurait prié *Le Roi* en remerciant pour son fils revenu. *Jenous* ne se voyait pas raconter le palais, la robe, le badge perdu et la boutique où il frottait le sol. Il avait dit qu'il ne rentrerait jamais. Le chemin de la forêt n'avait pas disparu, mais c'était lui qui refusait encore de le prendre.

Un matin, l'employeur lui demanda d'essuyer une longue trace noire laissée par un véhicule de livraison. *Jenous* s'étendit autant qu'il le put. La tache ne s'effaçait pas ; le produit qu'on lui donna fit partir le noir, mais laissa une raideur dans ses fibres. Il glissa une première fois sous une étagère. En se dégageant, il

sentit son ancien accroc s'ouvrir. Deux parties de son carré n'étaient plus reliées que par quelques fils.

— Il faut que je m'arrête, dit-il.

L'habitant se baissa. Il avait lui aussi vu la déchirure. Il prit un chiffon ordinaire dans un tiroir, termina le travail et revint près de *Jenous* à la fermeture. Au dehors, la ville venait de passer à la colère : les panneaux rougissaient après une dispute publique que la présidente avait dû entendre. Dans la boutique, le sol gardait sa couleur habituelle, à l'exception des reflets rouges qui couraient sous les étagères.

— Tu ne peux plus nettoyer ici, dit l'habitant. Je te paierai les jours faits.

— Je pourrais encore m'occuper des lettres, répondit *Jenous* avant de voir la surprise de son employeur. Ou te rappeler les commandes.

— Je n'ai personne pour ces tâches. J'ai besoin que les sols soient propres. Il te faut quelqu'un qui puisse réparer ton tissu.

Jenous essaya de se replier sur lui-même. Le coin mouillé resta collé au carrelage. L'habitant le souleva ; *Jenous* n'eut pas assez de force pour lui dire de faire attention. Il vit la bassine, le chiffon neuf et une porte donnant sur la petite cour derrière la boutique. La poubelle s'y trouvait, près de l'endroit où l'on déposait

les objets cassés. Son employeur s'arrêta un instant en sentant le tissu bouger dans ses bras.

— Tu peux encore parler ? demanda-t-il.

Jenous voulut répondre. Son pli se referma avant que le son sorte. L'habitant regarda sa déchirure et crut peut-être que cette immobilité signifiait qu'il était complètement hors service. Il ouvrit la poubelle et l'y jeta avec les emballages du jour. Le couvercle se rabattit. De l'intérieur, *Jenous* entendit ses pas repartir vers la boutique.

Une mince bande de lumière passait entre le couvercle et le bord du récipient. *Jenous* essaya de l'atteindre. Il ne parvint qu'à déplacer un petit papier collé contre lui. Il avait vécu dans une forêt où son père lui apprenait à se cacher ; il se trouvait maintenant caché au milieu de la ville qui avait affiché son nom sur toutes les façades. Personne n'avait cherché cette cachette pour lui. L'idée lui fit plus mal que le produit resté dans son tissu.

Il sortit son téléphone d'un pli et vit que l'écran était éteint. La batterie avait tenu pendant l'après-midi ; un choc au fond de la poubelle avait peut-être fini de la vider. Il songea au responsable, à la soignante, à *Sentimentale*. À *Prieur* aussi. Depuis des mois, il avait

préféré imaginer que son père le jugerait s'il rentrait. Il ne lui avait pas laissé la possibilité de lui parler.

La colère de la présidente s'apaisa pendant la soirée. La lueur rouge disparut de l'ouverture. Plus tard, les vitres des maisons devinrent grises. La pluie recommença. Quelques gouttes passèrent sous le couvercle et tombèrent sur *Jenous*, mêlées à l'eau sale. Il pensa au micro de son père, si près de sa bouche qu'il semblait parfois parler même en silence. *Prieur* remerciait *Le Roi* au milieu des arbres, sans témoin et sans rien recevoir pour montrer aux passants. *Jenous* avait toujours cru que ces heures volaient une vie à son père. Du fond de la poubelle, il comprenait seulement qu'il ignorait le sens de ses prières.

Il essaya de prier comme il avait entendu *Prieur* le faire.

— *Roi*... si tu m'entends, sors-moi d'ici.

Il attendit. Le couvercle resta fermé. Le bruit de la pluie continua contre les murs. Une autre phrase lui vint, plus difficile à dire.

— Je me suis éloigné de mon père. J'ai méprisé ce qu'il faisait. J'ai cru que si l'on me voyait partout, ma vie serait pleine. Je n'ai plus rien à montrer. Je ne sais même pas si tu veux que je te parle.

Le soir avançait lorsqu'un bruit de pas traversa la cour. La porte de la boutique était fermée ; quelqu'un suivait la rue qui longeait les poubelles. Ses pas frappaient le sol avec un son lourd et clair, différent des chaussures des clients. Une voix s'éleva. *Jenous* ne distingua d'abord que le nom du *Roi*.

Le passant s'arrêta près d'une autre personne. À travers l'ouverture, *Jenous* aperçut le bas d'une pancarte roulée et deux énormes pieds en or. Il connaissait leur propriétaire depuis les récits de *Prieur*. *Messager* allait de lieu en lieu avec les paroles du *Roi* inscrites sur son corps. Dans la forêt, *Jenous* quittait souvent la maison avant les visites de l'ami de son père, pour ne pas entendre encore le même message.

— Qu'annonce ta pancarte ? demanda la personne qui l'avait arrêté.

Messager déroula une partie de son corps pour qu'elle puisse lire. Sa voix parvint aussi jusqu'au fond de la poubelle.

— *Le Roi* est mort pour les péchés de ceux qu'il a choisit. Il est ressuscité. Crois en lui, crois son message pour toi-même, demande-lui pardon et tourne-toi vers lui, le tout pour sa seule gloire.

La personne resta près de *Messager* pour lui poser des questions. *Jenous* n'entendit pas toutes les

réponses. Il entendit de nouveau que *Le Roi* était vivant. Il se souvint de *Prieur* priant pour que ce message parvienne à ceux qui fuyaient la forêt et à ceux qui le poursuivaient. Son père avait prié pour lui aussi. Il l'avait su chaque jour et n'avait jamais voulu écouter pourquoi.

Jenous regarda sa déchirure. Il avait demandé à sortir de la poubelle parce qu'il avait peur d'y rester. Ce besoin ne disparut pas. Il pensa pourtant à d'autres choses qu'il avait cachées : l'orgueil avec lequel il avait quitté *Prieur*, le plaisir de se voir admiré pendant l'enquête, les blessures qu'il avait dissimulées pour rester près de *Sentimentale*, la façon dont il avait espéré qu'une inconnue l'aimerait parce qu'elle promettait de le regarder. Il avait repoussé *Le Roi* chaque fois que son père lui en parlait.

— *Roi*, dit-il assez fort pour s'entendre lui-même, je crois que tu es mort pour mes péchés et que tu es ressuscité. Je crois ton message en entier. Je t'ai méprisé, j'ai cherché ma gloire, j'ai trompé les autres en prétendant que je pouvais encore me donner tout entier. Pardonne-moi pour tous mes péchés. Je veux te suivre, même si personne ne soulève ce couvercle.

Dans la rue, *Messager* reprit sa route. *Jenous* ne reçut aucune réponse portée par le vent. La pluie

continua ; sa déchirure était toujours là. Il repensa à sa dernière phrase et fut surpris de vouloir la redire sans rien y ajouter. Il pria pour *Sentimentale*, qui devait vivre avec la perte de *Lover*. Il pria pour l'habitant qui l'avait jeté, sans prétendre que ce geste ne lui faisait plus mal. Puis il remercia *Le Roi* d'avoir envoyé *Messager* dans cette rue. Pour la première fois, sa prière ne demandait pas qu'on affiche son nom quelque part. Il avait entendu le message et souhaitait que d'autres l'entendent aussi.

La nuit enveloppa la cour. Personne ne se tenait près de la poubelle ; son couvercle ne s'ouvrit pas. On ne vit pas *Le Roi* agir. Pourtant, au même instant ou *Jenous* se mit à croire et à demander pardon au *Roi*, au fond de l'obscurité, le *Roi* plia *Jenous*, le replia encore et encore. Le tissu vert ne se déchira plus. Les parties qu'il croyait perdues trouvèrent leur place dans ces plis nouveaux. *Jenous* ne put suivre ce qui arrivait à son corps. Il sut seulement, en essayant de se déplacer, que ses deux mètres de côté ne s'étendaient plus sous les emballages.

Au matin, un véhicule de collecte s'arrêta devant la cour. Le couvercle s'ouvrit enfin. Une lumière grise tomba sur un petit être vert dont le corps formait une genouillère souple. Deux bras et deux jambes en

sortaient. Les déchirures anciennes existaient encore dans les plis, mais elles ne l'empêchaient plus de bouger. *Jenous* regarda le bord du récipient, posa ses mains dessus et se hissa dehors avant que l'habitant de la boutique aperçoive ce qui remuait parmi les emballages.

Sur le sol, il essaya ses jambes. Elles fléchirent et le mirent à genoux. Il aurait pu se redresser tout de suite ; il resta ainsi dans la cour, tandis que la ville s'éveillait derrière le portail.

— *Roi*, souffla-t-il, tu m'as donné une vie que je ne savais pas demander. Apprends-moi à m'en servir pour ta gloire.

Il pria longtemps. Une machine de livraison passa dans la rue, fit demi-tour et repassa, sans que *Jenous* lève les yeux pour savoir si elle l'avait vu. Lorsqu'il se redressa enfin, il reconnut le rythme lourd de pas dorés derrière le portail. *Messager* traversait le quartier une seconde fois.

Jenous s'avança vers lui. Le soldat du *Roi* s'arrêta en découvrant la genouillère verte.

— Tu es le fils de *Prieur*, dit-il.

— Oui. Tu as parlé hier devant cette poubelle. Je t'ai entendu.

Messager regarda le récipient, puis *Jenous*. Il ne demanda pas comment une genouillère avait pu en sortir ; il attendit la suite.

— J'ai cru le message que tu portes, dit *Jenous*. J'ai demandé pardon au *Roi*. Je pensais que mon père priait pour perdre son temps à l'abri des arbres. Cette nuit, j'ai prié et je voulais que le temps continue.

— *Prieur* sera heureux de t'entendre le lui dire.

Jenous baissa les yeux vers ses nouvelles jambes. La route de *La Forêt Noire* semblait longue, et il ne savait pas encore comment revoir son père. Il demanda à *Messager* s'il pouvait l'accompagner un moment. Ils marchèrent ensemble au-delà de la cour, vers les rues où le message était encore inconnu.

À l'angle d'une place, ils rencontrèrent une habitante qui avait écouté *Messager* lors d'un précédent passage. Elle leur parla d'un ami croyant dans le *Roi*, mais gravement blessé par les coffrets de la galerie. Les médecins le soignaient ; elle avait peur pour lui et voulait prier sans savoir comment commencer. *Jenous* lui demanda d'abord si elle pouvait s'agenouiller confortablement. Puis il lui proposa de devenir sa genouillère.

Elle le regarda, surprise.

— Cela ne te fera pas mal ?

— J'ai été fait pour cela. J'aimerais prier avec toi.

Elle plaça doucement un genou dans le corps souple de *Jenous*. Il sentit qu'elle prenait appui, comme *Sentimentale* l'avait fait autrefois, et attendit une douleur qui ne vint pas. Ils restèrent là longtemps. L'habitante parla au *Roi* de son ami, puis le remercia d'être vivant et de l'avoir entendue. Quand elle cherchait ses mots, *Jenous* ne les inventait pas à sa place. Il priait aussi, à genoux sur ses propres petites jambes, reconnaissant d'être auprès d'elle. Leur prière dura bien après que l'ombre du bâtiment voisin eut traversé la place.

En se relevant, l'habitante lui demanda comment le retrouver. *Jenous* chercha son téléphone dans les replis de son nouveau corps. La batterie était morte ; elle lui indiqua un endroit où la recharger. Il songea à tous les messages qu'il avait reçus pour obtenir un titre, une signature ou un rendez-vous. Il aimerait en écrire d'autres, cette fois pour inviter ceux qui croyaient au *Roi* à prier ensemble, à le remercier et à chercher sa volonté. Il nota le contact de l'habitante sans promettre de résoudre à lui seul la maladie de son ami.

À la tombée du jour, le téléphone s'alluma. Les anciennes photographies du ministre réapparurent, ainsi que la réponse sur le flacon toujours introuvable.

Jenous conserva le numéro du responsable : le danger n'avait pas disparu parce qu'il avait changé de vie. Il ouvrit ensuite une conversation avec l'habitante de la place et écrivit une invitation à prier le lendemain. Il relut ses mots plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'y promettait ni miracle facile ni objet à recevoir. Il voulait que ceux qui viendraient puissent parler au *Roi* pour le glorifier.

Il n'envoya pas encore de message à *Prieur*. Il lui faudrait dire en personne qu'il était parti pour que tout le monde voie un grand carré vert et qu'il revennait sous la forme d'une genouillère. Cette pensée lui arracha un petit sourire, aussitôt suivi d'une inquiétude plus sérieuse : les personnages qui recherchaient son père n'avaient peut-être pas quitté la forêt.

Une notification interrompit ses réflexions. Elle venait du responsable de l'enquête, qui avait reconnu dans les derniers accès du réseau un passage lié au flacon manquant. Le chargement avait quitté la ville de *Sentimentale* avant les saisies. Sa destination demeurait inconnue. Sous le message, *Jenous* vit revenir l'ancienne photographie de la caisse avec sa place vide. Quelqu'un avait voulu faire croire aux acheteurs qu'une bouteille pouvait fabriquer l'amour.

Cette bouteille circulait encore, tandis que lui apprenait à vivre sans en attendre la promesse.

Chapitre 10 — La place que personne ne voyait

Le matin où *Jenous* envoya la première invitation, il relut trois fois la phrase « chercher ensemble la volonté du *Roi* ». Il savait combien il était facile d'écrire un message qui ressemblait à une promesse. La veille encore, une femme de la place lui avait confié sa peur pour un ami malade. Il ne voulait pas lui faire croire qu'en priant assez longtemps ils obtiendraient forcément ce qu'ils demanderaient.

Il créa un groupe sur son téléphone et l'appela *Pour La Gloire Du Roi*. Il invita cette habitante, puis *Messager*, qui accepta de transmettre l'invitation à quelques croyants rencontrés sur sa route. Sous le nom du groupe, *Jenous* écrivit : « Nous venons remercier *Le Roi*, écouter son message et prier selon sa volonté. Nous lui confions ceux que nous aimons. Nous ne nous réunissons pas pour réclamer des objets ou faire de nos désirs des ordres. »

Au milieu de la matinée, quatre personnages étaient arrivés sur la place. Ils ne se connaissaient pas tous. L'un travaillait près des trains, une autre avait traversé la ville grise avec un enfant dont elle tenait la main. La première habitante expliqua que son ami

soigné après l'affaire des coffrets avait repris connaissance. Elle était heureuse et encore inquiète. *Jenous* l'écouta avant de proposer à chacun de s'agenouiller s'il le souhaitait.

— Et toi, tu fais quoi ? demanda l'enfant en regardant les deux petites jambes de la genouillère.

— Je prie aussi. Et si tes genoux sont fatigués, je peux aider l'un d'eux.

L'enfant décida d'abord de rester debout. Sa mère s'agenouilla près de *Jenous* ; l'autre habitante plaça un genou dans son corps souple. À quelques mètres, les trains continuaient de glisser entre les immeubles. La présidente avait tourné son bouton vers la joie, et des lumières chaudes remontaient les façades. Le groupe demeura sur les pavés assez longtemps pour que les lumières changent d'angle. Ils remercièrent *Le Roi* pour beaucoup de choses. Ils lui demandèrent de les faire aimer ceux auprès de qui ils travaillaient et de donner courage aux malades croyant son message. Quand ils n'eurent plus de mots, ils restèrent encore un moment ensemble.

L'enfant revint s'accroupir près de *Jenous*.

— Vous avez terminé ?

— Pour ce matin, répondit-il.

— C'était très long.

— Moi aussi, autrefois, je trouvais cela très long.

La mère lui sourit. *Jenous* ne raconta pas tout de suite la forêt et la poubelle. Il lui faudrait du temps pour apprendre à dire d'où il venait sans faire de sa transformation une histoire destinée à attirer les regards. Il proposa plutôt de les retrouver le lendemain. Sur son téléphone, il nota les heures où chacun pouvait prier et la question que l'habitante voulait poser à *Messager* sur les paroles du *Roi*.

Les rencontres se multiplièrent. Certains croyants ne pouvaient quitter leur travail ; ils écrivaient au groupe le matin, et ceux qui avaient un moment libre priaient avec eux depuis une cuisine, un couloir ou un jardin. *Jenous* se levait tôt pour prier à genoux avant d'ouvrir le téléphone. Il y revenait dans la journée avec quelqu'un qui demandait à être accompagné, puis le soir quand la ville devenait silencieuse. Le temps lui semblait court désormais, même les jours où il restait longtemps sur la même place.

Une fois, un habitant lui demanda s'ils pourraient prier pour qu'il obtienne la plus grande maison de sa rue. *Jenous* l'invita à leur raconter pourquoi il la désirait. L'homme parla de sa famille, du manque de place chez eux, puis des voisins auxquels il voulait prouver qu'il avait réussi. Les autres l'écoutèrent sans

se moquer. Ils prièrent pour sa famille et pour qu'il cherche à la servir avec honnêteté. L'homme revint la semaine suivante sans nouvelle maison ; il apporta des chaises pour ceux qui ne pouvaient pas rester à genoux. *Jenous* remercia *Le Roi* pour ce geste plus longtemps qu'il n'aurait jadis remercié quelqu'un d'avoir écrit son nom sur un écran.

Il n'oubliait pas le flacon. Quand le responsable lui envoya un avis sur les dernières recherches, il le lut sans confondre sa prière avec le travail des enquêteurs. Les registres montraient que la cargaison contenant le dernier flacon avait quitté la planète de *Sentimentale* avant les saisies. Aucun médecin n'avait reçu cet exemplaire. Les passages possibles étaient trop nombreux pour l'identifier. *Jenous* transmit au groupe une demande simple : prier pour que le *Roi* se serve de cette situation pour sa gloire. Il ne donna ni le nom d'un suspect ni les détails que le responsable lui avait confiés.

Un jour, une mouette attendit la fin de leur réunion sur le bord d'une fontaine. Elle n'avait pas le plumage impeccable des oiseaux qui fréquentaient les bassins de la ville. Le vent et le sel avaient assombri plusieurs de ses plumes. Un petit appareil de communication était fixé contre l'une de ses pattes.

Quand *Jenous* s'approcha, elle le reconnut avant qu'il se présente.

— J'ai vu votre image aux quais, dit-elle. Là-bas, certains riaient de ce carré vert qui cherchait à savoir d'où venait un coffret. Ils riaient moins quand on a appris ce que les coffrets contenaient.

Elle venait de *L'Océan Des Tentations*. Elle vivait au-dessus de ses quais, passait d'un bateau à l'autre et connaissait quantité de personnages qui transportaient tout un tas de choses ou attendaient le retour d'un proche. L'enquête sur la mort de *Lover* lui était parvenue par leurs écrans. Elle avait suivi l'histoire parce que les caisses provenaient de l'océan où elle habitait. Après les révélations, elle avait voulu comprendre pourquoi le ministre qui avait résolu l'affaire avait quitté les palais pour prier avec les passants.

— On m'a d'abord raconté que vous aviez tout perdu, poursuivit-elle. Puis *Messager* est venu sur un quai. Il m'a parlé du *Roi*, de sa mort pour les péchés de ceux qu'il a choisit et de sa résurrection. Il m'a aussi parlé de *Père Du Roi*. Je suis revenue écouter. J'avais passé des années à répéter aux autres que rien ne comptait tant qu'ils prenaient du plaisir. J'ai vu ce que cette idée leur faisait faire, et ce qu'elle avait fait de moi.

Père Du Roi m'attirait pendant que j'essayais encore de m'en détourner. *Le Roi* m'a donné la foi et la repentance. Je lui ai demandé pardon. Voilà pourquoi je suis ici.

Jenous lui proposa de s'asseoir près de la fontaine. Elle baissa la tête pour voir les deux jambes, les deux bras et le corps en boucle de la genouillère.

— Alors c'était vrai aussi, dit-elle.

— Quoi donc ?

— Que vous ne ressemblez plus à la photographie du ministre.

— Elle date d'avant le jour où à moi aussi, le *Roi* m'a donné la foi et la repentance.

La mouette demanda à entrer dans le groupe de prière. Elle ne promettait pas d'être présente sur la place chaque matin : beaucoup de ses amis vivaient encore près de l'océan, et elle voulait retourner leur annoncer le message du *Roi*. *Jenous* l'ajouta au groupe. Il lui dit qu'elle pourrait écrire depuis les quais, demander qu'on prie pour que le *Roi* se serve d'elle pour sa gloire, et pour qu'elle transmette les paroles du message de *Messager* sans avoir à embellir son propre passé.

Elle resta ce jour-là pendant toute la prière. Lorsque les autres se relevèrent, elle demanda à *Jenous*

de marcher avec elle jusqu'au marché. Un contact des quais l'avait prévenue qu'un lot venant du réseau de *Droguos* avait changé d'étiquette avant de disparaître. Elle possédait seulement un ancien chiffre de cargaison; elle ne savait pas si le flacon recherché s'y trouvait. *Jenous* compara le chiffre, sur son téléphone, aux références qu'il avait gardées du cadre de *Lover*. Le début concordait. Cela ne suffisait pas à désigner un porteur, mais méritait d'être vérifié.

Il envoya l'information au responsable et prévint la mouette qu'elle pourrait être appelée pour expliquer d'où venait le renseignement. Elle accepta. Le soir, elle repartit vers *L'Océan Des Tentations*. *Jenous* la vit s'élever au-dessus des tours changeantes de *Sentimen'town*. Quelques minutes après son départ, un message apparut dans le groupe : « Je suis en route. Prions pour que ceux à qui je parlerai entendent distinctement le merveilleux message du *Roi* plutôt que ma belle voix. »

Jenous sourit, puis vérifia que le responsable avait reçu le numéro. Il avait passé des mois à désirer une place dans les journaux. À présent, une amie qu'il venait de rencontrer allait parler sur des quais où personne ne verrait sa genouillère. Il était heureux qu'elle y aille.

Deux jours plus tard, le responsable confirma qu'une ancienne référence de la caisse saisie au terminal apparaissait dans un nouveau circuit de livraison. Les agents cherchaient où le flacon avait été séparé du reste. Il remercia *Jenous* pour le chiffre transmis par la mouette et lui demanda de continuer à lui envoyer tout contact suspect.

Le contact arriva le soir même. Son téléphone afficha une demande de conversation provenant d'un compte sans photographie. Le premier message citait son ancien titre de ministre, le second évoquait les services de rencontres qu'il n'utilisait plus.

« Tu cherchais quelqu'un qui t'aime. Tu as trouvé des gens qui prient avec toi. Est-ce que cela te suffit vraiment ? »

Jenous garda l'écran allumé sans répondre. L'expéditeur envoya une image nette d'un petit flacon dont le bouchon portait trois courbes d'argent. Il le tenait devant une vitre de la ville ; à l'arrière-plan, un train venait de quitter une station voisine. Un troisième message suivit : « Une quantité mesurée te ferait retrouver ce que tu as perdu. Si tu dis publiquement que l'affaire a été exagérée, ce flacon est à toi. »

Jenous reconnut le raisonnement de la femme arrêtée à la galerie : obtenir sa signature ou sa parole, en échange de la chose qu'il désirait le plus. Cette fois, il ne pouvait pas se contenter de constater qu'on le manipulait. Le flacon existait, à quelques rues peut-être, et pouvait tomber entre les mains d'une personne qui ignorait le danger. Il transféra les messages et leurs heures au responsable. Celui-ci lui répondit de rester près de la place, avec deux agents à proximité, pendant qu'ils identifiaient la station visible derrière le flacon.

Un instant plus tard, l'expéditeur proposa une rencontre dans une salle d'attente publique. *Jenous* montra l'adresse au responsable. Ils décidèrent que les agents contrôleraient les sorties et que le médecin chargé des saisies attendrait près d'eux avec une boîte fermée pour recueillir l'objet. *Jenous* était libre de refuser la rencontre ; il choisit d'y aller, parce que celui qui écrivait venait peut-être de révéler la dernière pièce du réseau. Il demanda au groupe de prier pour qu'il soit un bon témoignage aux yeux de tous, sans annoncer le lieu du rendez-vous ni mettre les autres en danger.

La salle d'attente occupait le haut d'une station, sous une verrière où l'on voyait filer les véhicules de la

planète de *Sentimentale*. Un écran mural montrait la même place à *Sentimen'town* de l'autre côté de sa porte personnelle : deux villes reliées, deux foules dont les pas semblaient se rejoindre sans jamais se rencontrer. Le bouton de la présidente était tourné vers la joie. Des lumières dorées glissaient sur les sièges et effaçaient par moments le gris du ciel.

Un personnage en manteau clair s'assit face à *Jenous*. Son col remontait jusqu'au cou. Il n'avait pas le parfum sucré de la femme arrêtée, mais une attache à trois courbes d'argent fermait sa sacoche. Il posa dessus une petite boîte sans l'ouvrir.

— On m'avait décrit un ministre de deux mètres de côté, dit-il. Vous avez perdu beaucoup de place.

— J'en ai trouvé une autre, et bien meilleure. Montrez ce que vous avez apporté.

L'homme tira le flacon de sa boîte et le tint contre la lumière. Une marque gravée près du fond correspondait aux derniers chiffres de la référence transmise par la mouette. Le bouchon était en place. *Jenous* pensa au cœur de *Lover*, aux doigts tremblants de *Sentimentale* et à la note interne qui signalait le risque de mort. L'homme vit qu'il reconnaissait l'objet.

— Vous savez qu'il ne reste que celui-ci. Une partie de la ville a peur parce que vous avez raconté l'accident comme s'il menaçait tous les acheteurs. Une déclaration de votre part pourrait calmer cette peur.

— La quantité prise par *Lover* l'a tué. Les vendeurs connaissaient le risque et l'ont caché.

— Vous pourriez parler d'un usage raisonnable. Dites simplement que vous avez confiance dans ce flacon. Les autres écouteront le personnage qui a trouvé la vérité.

L'homme ouvrit un appareil d'enregistrement et posa le flacon sur la table, à portée des nouveaux bras de *Jenous*.

— En échange, je vous le laisse. Quelques gouttes et vous comprendrez pourquoi *Lover* en redemandait. Vous avez passé votre jeunesse caché, puis vous avez perdu votre amie, votre travail, jusqu'à votre ancienne forme. Vous aimeriez encore rencontrer quelqu'un. Vous n'avez pas besoin de nier ce désir et de le remplacer par la prière.

La dernière phrase toucha *Jenous* davantage que la promesse de plaisir. Il désirait réellement aimer et être aimé. Depuis sa transformation, les croyants lui confiaient leurs prières, mais il lui arrivait de rentrer seul le soir. La petite bouteille ne lui promettait pas de

faire naître l'amour chez une autre personne ; elle pouvait modifier ce qu'il ressentirait, remplir pour quelques heures une solitude qui lui paraissait parfois immense. Ses mains étaient proches du verre. Il aurait été facile de le prendre avant que le responsable surgisse.

Il repensa aux premiers messages de la galerie. On avait su nommer son désir pour l'amener à signer un mensonge. Aujourd'hui, le marché était clairement dit. S'il enregistrait une phrase fausse, d'autres pourraient boire ce que les vendeurs savaient dangereux. S'il prenait lui-même le flacon, il fauterait contre le *Roi*, en demandant à une substance de diriger son cœur, même pour quelques instants. La tentation ne s'effaça pas pendant qu'il y pensait. *Jenous* posa ses mains sur la table, loin du bouchon.

— Je souhaite toujours rencontrer une femme et peut-être me marier un jour, dit-il. Je ne prendrai pas *La Passion Extrême*. Je ne vous aiderai pas à la vendre. *Le Roi* m'a sauvé ; je lui fais confiance pour mon avenir, même si je ne sais pas ce qu'il a prévu pour moi.

L'homme éteignit l'appareil d'enregistrement. Il remit un doigt sur le flacon.

— Vous pourriez me rendre ma boîte et partir. Personne ici n'a besoin de savoir que nous nous sommes parlé.

Jenous ne bougea pas. Un train arriva au quai et masqua pendant quelques secondes la salle derrière la vitre. Lorsque ses portes s'ouvrirent, deux agents qui surveillaient les sorties entrèrent avec le responsable. L'homme ramassa sa sacoche. Son attache heurta le bord de la table. Le flacon roula vers le vide.

Jenous aurait pu tenter de le saisir par le bouchon. Il se plaça entre le verre et le sol ; son corps de genouillère reçut le flacon sans le briser. L'un des agents l'enleva aussitôt de ses plis à l'aide d'une protection et le déposa dans la boîte du médecin. Le responsable vérifia que *Jenous* n'avait reçu aucune goutte. L'homme au manteau clair fut retenu pendant que les enquêteurs contrôlaient son identité et l'appareil préparé pour la déclaration.

Le médecin compara la marque du flacon avec les numéros du lot recherché. Elle correspondait à l'exemplaire manquant. Il était encore fermé. *Jenous* le regarda disparaître sous un scellé. Il sentit le tremblement qu'il avait contenu durant l'entretien gagner ses deux petites jambes et s'assit. Le responsable

resta auprès de lui jusqu'à ce que le train suivant reparte.

— Tu as prévenu avant de venir, dit-il. Cela nous a permis de conserver le flacon et l'enregistrement de sa proposition.

— J'avais envie de le prendre quand il l'a posé sur la table.

— Je t'ai vu garder tes mains près de toi.

— Oui. J'ai résisté.

Ils laissèrent passer les voyageurs. Le responsable avait connu *Jenous* quand il cherchait à prouver qu'il méritait sa place de ministre. Il lui demanda ce qu'il ferait maintenant que le dernier flacon avait été saisi.

— Je retournerai auprès du groupe. Et il faut que j'aille voir mon père.

Le soir, *Jenous* informa la mouette que son chiffre avait permis de retrouver l'objet. Elle répondit depuis un quai de *L'Océan Des Tentations*. Plusieurs personnages qu'elle connaissait avaient écouté le message du *Roi* ; d'autres lui avaient rit au nez, ou plutôt rit au bec. Elle comptait repartir vers les bateaux dès le lendemain. Elle ne demanda pas à *Jenous* de lui promettre que ses amis croiraient à leur tour. Ils prièrent ensemble à distance pour qu'elle parle avec fidélité du message de *Messager*. La mouette annonça

qu'elle reviendrait parfois à *Sentimen'town* et resterait dans le groupe entre deux voyages.

Sentimentale apprit la saisie du dernier flacon par le responsable. Elle envoya à *Jenous* un message qu'il lut plusieurs fois avant de répondre. Elle était soulagée qu'aucun autre habitant ne puisse recevoir cet exemplaire. Elle regrettait de l'avoir laissé s'abîmer en lui demandant de l'aider, puis de n'avoir pas su trouver une façon de rester son amie après son départ. Elle ne lui demandait aucun nouveau service. Elle voulait savoir comment il allait.

Ils se retrouvèrent près du jardin où il lui avait autrefois servi de robe. *Sentimentale* portait un manteau ample au col haut. Son bouton n'imposait à la ville aucune fête particulière : les rues avaient gardé la couleur d'une journée calme. Elle se pencha pour parler à *Jenous*.

— J'ai vu les images de la station, dit-elle. Tu as eu le flacon tout près de toi.

— Oui. J'ai pensé à *Lover* et à toi. J'ai aussi pensé à ce que j'aurais aimé ressentir.

Elle lui demanda pourquoi il avait refusé. *Jenous* lui parla de la poubelle, de *Messager* et du *Roi* qui l'avait sauvé. Il ne fit pas de son récit une réponse à la peine de *Sentimentale*. Elle l'écouta jusqu'au bout. Quand

elle reconnut son ancien fil protecteur parmi les plis de la genouillère, elle baissa les yeux.

— Je t'ai dit que j'étais ton amie, et j'ai continué à te demander de te plier pour moi.

— Je voulais rester près de toi à n'importe quel prix. J'ai caché mes blessures. Je te pardonne ce que tu m'as demandé alors que tu les voyais. Je dois aussi apprendre à dire la vérité quand je souffre.

Ils marchèrent un peu entre les bacs suspendus. *Sentimentale* ne lui demanda pas de reprendre son ancien travail. Elle lui dit qu'elle cherchait à parler plus franchement aux personnages proches d'elle, y compris à celui qu'elle avait commencé à revoir après la promenade interrompue. *Jenous* fut surpris de pouvoir l'écouter sans se demander s'il serait encore utile à la fin de leur conversation. Avant de partir, il lui proposa de venir un jour entendre *Messager* sur la place. Elle répondit qu'elle y réfléchirait. Il ne lui fixa pas de date.

Pendant les jours qui suivirent, *Jenous* continua de se rendre sur la place. Il offrait sa genouillère aux croyants qui venaient prier, puis demeurait avec eux le temps qu'il fallait. Une marchande hésita longtemps à demander de l'aide pour son frère. Une fois agenouillée, elle commença par remercier *Le Roi* pour ceux qui l'avaient accompagnée jusque-là. Son

inquiétude restait présente lorsqu'elle se releva ; elle voulait revenir le lendemain pour poursuivre sa prière. *Jenous* comprit qu'il servirait parfois simplement en restant auprès de quelqu'un. Il ne savait pas combien de temps durerait cette tâche. Il voulait l'accomplir chaque jour.

Sur le téléphone, la mouette écrivait depuis les quais de *L'Océan Des Tentations*. Elle connaissait des porteurs, des marins et des personnages qui vendaient encore les mensonges de *Droguos*. Elle allait les voir, leur parlait du *Roi*, puis demandait au groupe de louer le *Roi* car son plan s'accomplissait. Elle revenait parfois à *Sentimen'town* raconter les conversations qui l'avaient encouragée et celles où elle n'avait pas su quoi répondre. *Messager* l'aidait à approfondir le sens des paroles inscrites sur son corps. Personne dans le groupe ne lui demandait de rapporter une victoire à chaque voyage.

Un soir, *Jenous* annonça qu'il partait quelques jours. Il expliqua seulement qu'il allait demander pardon à son père. Les croyants de la place prièrent pour leur rencontre. Le lendemain, il suivit les rues jusqu'au dernier train. Aux abords de *Sentimen'town*, les véhicules ralentissaient devant des panneaux qui commandaient encore la couleur des façades. Plus

loin, les rails cessèrent, les panneaux disparurent et une route de terre s'enfonça parmi les troncs.

La Forêt Noire n'avait reçu aucun ordre du bouton de *Sentimentale*. La pluie y tombait où les branches la laissaient passer. Les sapins retenaient une odeur de résine, les chênes enfermaient le sentier sous leurs feuilles épaisses et les racines des kapokiers soulevaient par endroits la terre entière. De petites plantes occupaient l'espace libre sans attendre qu'une machine leur attribue un bac. *Jenous* reconnut le tronc contre lequel il s'était caché le matin de son départ. Autrefois, ses deux mètres de tissu lui permettaient de se confondre avec la mousse. Désormais, il pouvait passer sous les fougères sans se plier.

Il avançait vers la maison lorsque deux voix montèrent du sentier inférieur. Des personnages cherchaient toujours *Prieur*. L'un indiqua une branche cassée au bord d'une pente ; l'autre voulut suivre les marques qui menaient vers les vieux chênes. *Jenous* resta sous une racine jusqu'à ce qu'ils prennent le mauvais chemin. Il n'avait pas oublié leurs menaces, mais il pensa aussi à la corde que *Prieur* avait lancée à trois poursuivants tombés près du ravin. En attendant que les pas s'éloignent, il pria pour que ces nouveaux hommes entendent un jour le message de *Messager*.

Puis il prit le passage étroit qu'il utilisait enfant et veilla à ne laisser aucune trace vers la maison.

Les fougères cachaient toujours les murs. Une racine traversait le toit ; la pluie suivait son écorce avant de tomber dans un petit récipient posé près de la porte. *Jenous* aperçut son père derrière la maison. *Prieur* avait le visage vert, un bouc net et des cheveux verts courts dirigés vers l'arrière. Son casque reposait sur ses oreilles. Le micro placé près de sa bouche lui permettait de parler au *Roi* même lorsqu'il devait quitter sa cachette. Il était à genoux sur la mousse, les bras relâchés le long du corps.

Jenous n'entendit pas toute sa prière. Il surprit quelques paroles de reconnaissance, puis le nom de *Messager*. *Prieur* demandait que ceux qui avaient entendu le message et qui l'avaient cru puissent en parler à leur tour. Son fils attendit qu'il se relève. Il aurait pu l'appeler de loin ; il craignait encore le premier regard posé sur son nouveau corps.

Une brindille craqua sous ses petites jambes. *Prieur* se retourna. Il vit la genouillère verte près des fougères et resta immobile. *Jenous* aperçut les marques de fatigue autour de ses yeux. Elles n'étaient pas là le jour de son départ.

— Papa, dit-il. C'est moi.

Prieur ôta lentement son casque. Il s'approcha sans regarder le sentier où les poursuivants venaient de passer.

— *Jenous* ?

— Oui. Je sais que tu me connaissais sous une autre forme.

Son père s'accroupit pour mieux le voir. Il reconnut un bout de la vieille couture parmi les plis verts. *Jenous* raconta d'abord qu'il avait entendu *Messager* depuis une poubelle, qu'il avait cru le message du *Roi* et lui avait demandé pardon. *Prieur* laissa ses mains près de lui afin que son fils choisisse de s'approcher. Lorsque *Jenous* le fit, il l'accueillit contre lui sans appuyer sur ses anciennes blessures.

Ils rentrèrent pour que personne ne les voie depuis le sentier. À l'intérieur, la table et la lampe étaient à leur place. *Jenous* reconnut un petit panier où son père rangeait de quoi réparer ses bords. Il le regarda longtemps avant de raconter la suite : *Sentimentale*, *Lover*, la mort dont il avait cherché la cause, les coffrets, le ministère, la robe qui s'était déchirée, le sol de la boutique et le couvercle qui s'était refermé au-dessus de lui. *Prieur* ne l'interrompit pas lorsqu'il en arriva aux jours où il aurait pu lui écrire et ne l'avait pas fait.

— Je suis parti en te disant que je ne prierais jamais, dit *Jenous*. Je t'en ai voulu de te cacher, alors que tu protégeais aussi ceux qui te poursuivaient. J'ai fait beaucoup de choses pour qu'on me regarde. Je te demande pardon de t'avoir quitté de cette manière et d'avoir méprisé ce qui comptait pour toi.

Prieur posa son casque sur la table. Son micro était encore dirigé vers la chaise vide où son fils s'installait autrefois en couvrant presque tout le siège.

— Je te pardonne, *Jenous*. Pour ton départ et pour tout ce que tu viens de me dire. Je t'ai attendu. J'avais peur que ceux qui me cherchent te trouvent à cause de moi. J'ai prié pour que tu entendes le message du *Roi*, même loin de cette maison.

— Tu n'as pas demandé qu'il me ramène de force ?

— J'espérais te revoir. Je demandais surtout que tu croies en lui. La foi et la repentance viennent du *Roi*.

Ils restèrent près de la table pendant que la forêt s'assombrissait. *Jenous* parla du groupe de prière et de la mouette qui repartait vers l'océan. *Prieur* posa quelques questions sur les croyants auprès desquels son fils servait de genouillère. Il avait tant prié pour que *Messager* rencontre des personnages prêts à écouter qu'il prenait plaisir à entendre comment son

message avait circulé dans la ville et jusque sur les quais.

Plus tard, *Prieur* demanda à son fils ce qu'il désirait pour la suite. *Jenous* pensa aux invitations ouvertes autrefois sur son téléphone, au flacon qu'il avait laissé au médecin et à la solitude qu'il éprouvait encore certains soirs.

— Je voudrais aimer une femme, répondit-il. Je peux te le dire sans faire semblant que ce souhait a disparu. Mais je ne veux plus décider que ma vie aura échoué si je ne me marie pas. Si *Le Roi* a prévu une épouse pour moi, ce sera une croyante en lui, celle qu'il me donnera, et nous apprendrons ensemble à le servir. S'il a prévu que je reste célibataire, je veux aussi le servir ainsi. Je lui fais confiance pour mon avenir amoureux.

Prieur regarda son fils, puis la lampe dont la lumière éclairait les vieux fils verts.

— Tu peux parler au *Roi* de ce que tu désires, dit-il. Je suis heureux de t'entendre lui laisser la décision.

Ils sortirent quand le bruit des patrouilles eut disparu. Au pied du vieux chêne, la mousse était épaisse et le ciel invisible entre les branches. *Jenous* proposa à son père de glisser un genou dans son corps souple. *Prieur* hésita en voyant les traces de la

déchirure. Son fils lui expliqua que ces plis ne cédaient plus et qu'il pouvait désormais aider quelqu'un à rester longtemps à genoux. *Prieur* s'agenouilla, un genou protégé par *Jenous*, l'autre posé sur la mousse. La petite genouillère plia aussi ses deux jambes. Ils étaient tous les deux à genoux, cachés dans *La Forêt Noire*.

Le casque de *Prieur* reposait de nouveau sur ses oreilles, son micro auprès de sa bouche. Ses bras restaient le long du corps. Il remercia *Le Roi* d'avoir fait parvenir son message jusqu'à son fils. *Jenous* remercia *Le Roi* de lui avoir pardonné. Il parla de la mouette, de *Sentimentale*, des personnages qui se réunissaient sur la place et de ceux qu'ils ne connaissaient pas encore. Il demanda que leurs prières suivent la volonté du *Roi* et le glorifient, même si personne ne savait qu'elles avaient été dites sous cet arbre.

La nuit avança. Ils priaient encore lorsque la pluie cessa sur les feuilles les plus hautes. Bien plus bas, aucun passant ne voyait *Prieur* et son fils. *Jenous* ne chercha pas à savoir si son nom apparaîtrait de nouveau sur les écrans de la ville. Il se trouvait à la place qu'il avait longtemps fuie, auprès de son père, et parlait librement au *Roi*.

Épilogue

Au sommet de *La Montagne Du Roi*, *Trésor De Création* regardait les branches serrées de *La Forêt Noire*. Ses spirales lumineuses se reflétaient sur l'or poli du palais. Près de lui, *Père Du Roi* écoutait les prières qui montaient de la forêt, de la place où se réunissait le groupe et des quais où la mouette était retournée.

— *Prieur* remercie pour son fils, dit *Trésor De Création*. Et *Jenous* prie déjà pour des personnages qui ne savent pas encore qui il est.

— Ils se réjouissent d'être entendus, répondit *Père Du Roi*.

Le Roi regarda la petite clairière où le père et le fils demeuraient à genoux. Il connaissait aussi les mots échangés sur le téléphone de *Jenous* : les croyants qui confiaient leurs craintes, se rappelaient son message et revenaient prier ensemble. Ils ne cherchaient pas à faire de leurs demandes le centre de chaque rencontre.

— Leur prière me glorifie, dit *Le Roi*. Ils viennent à moi parce qu'ils ont cru mon message. Ils peuvent me confier ce qui leur manque et me remercier pour ce qu'ils ont reçu. Ils veulent apprendre à vivre selon ma volonté.

Les spirales de *Trésor De Création* illuminèrent le palais. *Père Du Roi* sourit en pensant à la mouette qui traversait encore l'air chargé de sel pour parler à ses amis... et à ceux qui se moquaient d'elle. Tous trois se réjouissaient des prières de *Jenous* et de son groupe, élevées pour la gloire du *Roi*. Sous les arbres, *Jenous* et *Prieur* poursuivirent leur prière sans voir le palais, et sans voir leur *Roi*. Ils n'avaient pas besoin de le voir pour savoir à qui ils s'adressaient.

Au Travail...

Au-delà de *La Forêt Noire*, *La Vallée De La Gloire* s'étendait sous la montagne. Les kapokiers dépassaient la canopée. La pluie s'attardait sur leurs feuilles avant de tomber sur une terre où couraient des pistes presque invisibles. Des fourmis y transportaient ce que leur colonie attendait pour le lendemain.

Neuf mètres sous leurs pas, la plupart des ouvrières dormaient. L'une d'elles, *Oc-1273*, devait rejoindre le lendemain une piste de coupeuses et rapporter une feuille aux jardins de champignons. Ses six pattes étaient immobiles. Puis, dans son sommeil, ses antennes remuèrent.

Un début d'odeur étrangère venait de traverser les galeries. Elle était faible, douce, et ne ressemblait à aucune de celles qui lui indiquaient le chemin du travail. *Oc-1273* s'éveilla un instant, et elle oublia l'odeur en se rendormant. Au-dessus d'elle, les autres fourmis poursuivaient leur tâche sans savoir qu'au matin elle poserait une question qu'elles n'attendaient pas.

Voulez-vous en savoir plus ?

Scannez le QR Code ci-dessous, ou allez sur le site ci-dessous.

www.BonsoirLhistoire.fr



Une autre lecture du même auteur ?

Tapez **La Fourmi qui voulait devenir papillon MR PERSONNE"**, et cherchez cette couverture de livre sur Amazon.

Et bonne lecture de La Fourmi qui voulait devenir papillon,

MR. PERSONNE.



Évangile de Jean (version Louis Segond 1910)

Chapitre 1

1
Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.
2
Elle était au commencement avec Dieu.
3
Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.
4
En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
5
La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.
6
Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean.
7
Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.
8
Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière.
9
Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme.

10
Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue.
11
Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue.
12
Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés,
13
non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.
14
Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père.
15
Jean lui a rendu témoignage, et s'est écrié : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui vient après moi m'a précédé, car il était avant moi.
16
Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ;
17
car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.
18

Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître.
19
Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ?
20
Il déclara, et ne le nia point, il déclara qu'il n'était pas le Christ.
21
Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis point. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non.
22
Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ?
23
Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète.
24
Ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.
25
Ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni le prophète ?
26

Jean leur répondit : Moi, je baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi ;
27
je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.
28
Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.
29
Le lendemain, il vit Jésus venant à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.
30
C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi.
31
Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser d'eau.
32
Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui.
33
Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint Esprit.
34
Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.
35

Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ;
36
et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.
37
Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus.
38
Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie Maître), où demeures-tu ?
39
Venez, leur dit-il, et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait ; et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.
40
André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus.
41
Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon, et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie Christ).
42
Et il le conduisit vers Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (ce qui signifie Pierre).
43

Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée, et il rencontra Philippe. Il lui dit : Suis-moi.
44
Philippe était de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre.
45
Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.
46
Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe lui répondit : Viens, et vois.
47
Jésus, voyant venir à lui Nathanaël, dit de lui : Voici vraiment un Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude.
48
D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.
49
Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.
50
Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que celles-ci.
51

Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Chapitre 2

1
Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là,
2
et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.
3
Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.
4
Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue.
5
Sa mère dit aux serviteurs : Faites ce qu'il vous dira.
6
Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun deux ou trois mesures.
7
Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord.
8
Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent.
9
Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin, -ne sachant d'où venait ce vin, tandis que les

serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, -il appela l'époux,
10
et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.
11
Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.
12
Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours.
13
La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem.
14
Il trouva dans le temple les vendeurs de boeufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis.
15
Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les boeufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables ;
16
et il dit aux vendeurs de pigeons : Otez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.
17

Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de ta maison me dévore.
18
Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel miracle nous montres-tu, pour agir de la sorte ?
19
Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.
20
Les Juifs dirent : Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et toi, en trois jours tu le relèveras !
21
Mais il parlait du temple de son corps.
22
C'est pourquoi, lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.
23
Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait.
24
Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous,
25
et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme.

Chapitre 3

1
Mais il y eut un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, un chef des Juifs,
2
qui vint, lui, auprès de Jésus, de nuit, et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.
3
Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.
4
Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ?
5
Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.
6
Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit.
7
Ne t'étonne pas que je t'aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau.
8

Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit.
9
Nicodème lui dit : Comment cela peut-il se faire ?
10
Jésus lui répondit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses !
11
En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre témoignage.
12
Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?
13
Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.
14
Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé,
15
afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle.
16
Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

17
Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.
18
Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.
19
Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.
20
Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient dévoilées ;
21
mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses oeuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.
22
Après cela, Jésus, accompagné de ses disciples, se rendit dans la terre de Judée ; et là il demeurait avec eux, et il baptisait.
23
Jean aussi baptisait à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et on y venait pour être baptisé.
24

Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.
25
Or, il s'éleva de la part des disciples de Jean une dispute avec un Juif touchant la purification.
26
Ils vinrent trouver Jean, et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voici, il baptise, et tous vont à lui.
27
Jean répondit : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.
28
Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui.
29
Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux : aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite.
30
Il faut qu'il croisse, et que je diminue.
31
Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est de la terre, et il parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous,
32
il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage.

33
Celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai ;
34
car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure.
35
Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.
36
Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

Chapitre 4

1
Le Seigneur sut que les pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean.
2
Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples.
3
Alors il quitta la Judée, et retourna en Galilée.
4
Comme il fallait qu'il passât par la Samarie,
5
il arriva dans une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.
6
Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la sixième heure.
7
Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.
8
Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.
9
La femme samaritaine lui dit : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une

femme samaritaine ? -Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains. -
10
Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive.
11
Seigneur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ?
12
Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ?
13
Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;
14
mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.
15
La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.
16
Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici.
17

La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de dire : Je n'ai point de mari.
18
Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai.
19
Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète.
20
Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.
21
Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.
22
Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.
23
Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande.
24
Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.
25
La femme lui dit : Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

26
Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.
27
Là-dessus arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme. Toutefois aucun ne dit : Que demandes-tu ? ou : De quoi parles-tu avec elle ?
28
Alors la femme, ayant laissé sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux gens :
29
Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ ?
30
Ils sortirent de la ville, et ils vinrent vers lui.
31
Pendant ce temps, les disciples le pressaient de manger, disant : Rabbi, mange.
32
Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.
33
Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?
34
Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre.
35

Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Voici, je vous le dis, levez les yeux, et regardez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson.
36
Celui qui moissonne reçoit un salaire, et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble.
37
Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne.
38
Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.
39
Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de cette déclaration formelle de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.
40
Aussi, quand les Samaritains vinrent le trouver, ils le prièrent de rester auprès d'eux. Et il resta là deux jours.
41
Un beaucoup plus grand nombre crurent à cause de sa parole ;
42
et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons ; car nous l'avons

entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.
43
Après ces deux jours, Jésus partit de là, pour se rendre en Galilée ;
44
car il avait déclaré lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie.
45
Lorsqu'il arriva en Galilée, il fut bien reçu des Galiléens, qui avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi étaient allés à la fête.
46
Il retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à Capernaüm un officier du roi, dont le fils était malade.
47
Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.
48
Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.
49
L'officier du roi lui dit : Seigneur, descends avant que mon enfant meure.
50

Va, lui dit Jésus, ton fils vit. Et cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla.
51
Comme déjà il descendait, ses serviteurs venant à sa rencontre, lui apportèrent cette nouvelle : Ton enfant vit.
52
Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.
53
Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison.
54
Jésus fit encore ce second miracle lorsqu'il fut venu de Judée en Galilée.

Chapitre 5

1
Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.
2
Or, à Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques.
3
Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ;
4
car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie.
5
Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans.
6
Jésus, l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ?
7
Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.
8

Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche.
9
Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha.
10
C'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.
11
Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche.
12
Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ?
13
Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu.
14
Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici, tu as été guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.
15
Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.
16
C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.
17

Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis.
18
A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu.
19
Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.
20
Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des oeuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.
21
Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut.
22
Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils,
23
afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.
24
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie

éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.
25
En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront.
26
Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.
27
Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.
28
Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront.
29
Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement.
30
Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.
31
Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai.
32

Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai.
33
Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.
34
Pour moi ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis ceci, afin que vous soyez sauvés.
35
Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière.
36
Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les oeuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces oeuvres mêmes que je fais, témoignent de moi que c'est le Père qui m'a envoyé.
37
Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face,
38
et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.
39
Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.
40

Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !
41
Je ne tire pas ma gloire des hommes.
42
Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.
43
Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez.
44
Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?
45
Ne pensez pas que moi je vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance.
46
Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi.
47
Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?

Chapitre 6

1
Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, de Tibériade.
2
Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades.
3
Jésus monta sur la montagne, et là il s'assit avec ses disciples.
4
Or, la Pâque était proche, la fête des Juifs.
5
Ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, Jésus dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ?
6
Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire.
7
Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.
8
Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit :
9

Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?
10
Jésus dit : Faites-les asseoir. Il y avait dans ce lieu beaucoup d'herbe. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes.
11
Jésus prit les pains, rendit grâces, et les distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons, autant qu'ils en voulurent.
12
Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde.
13
Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui restèrent des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé.
14
Ces gens, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.
15
Et Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau sur la montagne, lui seul.
16
Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.

17
Étant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à Capernaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints.
18
Il soufflait un grand vent, et la mer était agitée.
19
Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur.
20
Mais Jésus leur dit : C'est moi ; n'ayez pas peur !
21
Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient.
22
La foule qui était restée de l'autre côté de la mer avait remarqué qu'il ne se trouvait là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas monté dans cette barque avec ses disciples, mais qu'ils étaient partis seuls.
23
Le lendemain, comme d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces,
24
les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus ni ses disciples n'étaient là, montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm à la recherche de Jésus.

25
Et l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici ?
26
Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés.
27
Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau.
28
Ils lui dirent : Que devons-nous faire, pour faire les oeuvres de Dieu ?
29
Jésus leur répondit : L'oeuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.
30
Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Que fais-tu ?
31
Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : Il leur donna le pain du ciel à manger.
32
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ;

33
car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.
34
Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours ce pain.
35
Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.
36
Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez point.
37
Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi ;
38
car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.
39
Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.
40
La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.
41
Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain qui est descendu du ciel.

42
Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?
43
Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous.
44
Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour.
45
Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ainsi quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi.
46
C'est que nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père.
47
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.
48
Je suis le pain de vie.
49
Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.
50
C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.
51

Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.
52
Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment peut-il nous donner sa chair à manger ?
53
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes.
54
Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.
55
Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.
56
Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.
57
Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi.
58
C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternellement.

59
Jésus dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm.
60
Plusieurs de ses disciples, après l'avoir entendu, dirent : Cette parole est dure ; qui peut l'écouter ?
61
Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise-t-il ?
62
Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?...
63
C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.
64
Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient point. Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le livrerait.
65
Et il ajouta : C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par le Père.
66
Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui.
67

Jésus donc dit aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?
68
Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.
69
Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu.
70
Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? Et l'un de vous est un démon !
71
Il parlait de Judas Iscariot, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le livrer, lui, l'un des douze.

Chapitre 7

1
Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.
2
Or, la fête des Juifs, la fête des Tabernacles, était proche.
3
Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les oeuvres que tu fais.
4
Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître : si tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde.
5
Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui.
6
Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt.
7
Le monde ne peut vous haïr ; moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses oeuvres sont mauvaises.
8
Montez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y monte point, parce que mon temps n'est pas encore accompli.
9
Après leur avoir dit cela, il resta en Galilée.

10
Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non publiquement, mais comme en secret.
11
Les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient : Où est-il ?
12
Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : C'est un homme de bien. D'autres disaient : Non, il égare la multitude.
13
Personne, toutefois, ne parlait librement de lui, par crainte des Juifs.
14
Vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple. Et il enseignait.
15
Les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a point étudié ?
16
Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.
17
Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.
18

Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire ;
mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé,
celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui.
19
Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous
n'observe la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire
mourir ?
20
La foule répondit : Tu as un démon. Qui est-ce qui
cherche à te faire mourir ?
21
Jésus leur répondit : J'ai fait une oeuvre, et vous en êtes
tous étonnés.
22
Moïse vous a donné la circoncision, -non qu'elle
vienne de Moïse, car elle vient des patriarches, -et vous
circoncisez un homme le jour du sabbat.
23
Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat,
afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi
vous irritez-vous contre moi de ce que j'ai guéri un
homme tout entier le jour du sabbat ?
24
Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la
justice.
25
Quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce
pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ?
26

Et voici, il parle librement, et ils ne lui disent rien ! Est-ce que vraiment les chefs auraient reconnu qu'il est le Christ ?
27
Cependant celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est.
28
Et Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis ! Je ne suis pas venu de moi-même : mais celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas.
29
Moi, je le connais ; car je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé.
30
Ils cherchaient donc à se saisir de lui, et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.
31
Plusieurs parmi la foule crurent en lui, et ils disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en a fait celui-ci ?
32
Les pharisiens entendirent la foule murmurant de lui ces choses. Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens envoyèrent des huissiers pour le saisir.
33
Jésus dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé.

34
Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai.
35
Sur quoi les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il, que nous ne le trouvions pas ? Ira-t-il parmi ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et enseignera-t-il les Grecs ?
36
Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai ?
37
Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.
38
Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture.
39
Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.
40
Des gens de la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète.
41
D'autres disaient : C'est le Christ. Et d'autres disaient : Est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ?
42

L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David, et du village de Bethléhem, où était David, que le Christ doit venir ?
43
Il y eut donc, à cause de lui, division parmi la foule.
44
Quelques-uns d'entre eux voulaient le saisir, mais personne ne mit la main sur lui.
45
Ainsi les huissiers retournèrent vers les principaux sacrificateurs et les pharisiens. Et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?
46
Les huissiers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme.
47
Les pharisiens leur répliquèrent : Est-ce que vous aussi, vous avez été séduits ?
48
Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ?
49
Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits !
50
Nicodème, qui était venu de nuit vers Jésus, et qui était l'un d'entre eux, leur dit :
51

Notre loi condamne-t-elle un homme avant qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il a fait ?
52
Ils lui répondirent : Es-tu aussi Galiléen ? Examine, et tu verras que de la Galilée il ne sort point de prophète.
53
Et chacun s'en retourna dans sa maison.

Chapitre 8

1
Jésus se rendit à la montagne des oliviers.
2
Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait.
3
Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ;
4
et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère.
5
Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?
6
Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.
7
Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.
8
Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.
9

Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.
10
Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?
11
Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus.
12
Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.
13
Là-dessus, les pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai.
14
Jésus leur répondit : Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais.
15
Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne.
16
Et si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.

17
Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai ;
18
je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend témoignage de moi.
19
Ils lui dirent donc : Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.
20
Jésus dit ces paroles, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.
21
Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché ; vous ne pouvez venir où je vais.
22
Sur quoi les Juifs dirent : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir où je vais ?
23
Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde.
24
C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés.

25
Qui es-tu ? lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Ce que je vous dis dès le commencement.
26
J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous ; mais celui qui m'a envoyé est vrai, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde.
27
Ils ne comprirent point qu'il leur parlait du Père.
28
Jésus donc leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné.
29
Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.
30
Comme Jésus parlait ainsi, plusieurs crurent en lui.
31
Et il dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ;
32
vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.
33
Ils lui répondirent : Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment dis-tu : Vous deviendrez libres ?

34
En vérité, en vérité, je vous le dis, leur répliqua Jésus, quiconque se livre au péché est esclave du péché.
35
Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils y demeure toujours.
36
Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres.
37
Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous.
38
Je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu de la part de votre père.
39
Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham.
40
Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait.
41
Vous faites les oeuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants illégitimes ; nous avons un seul Père, Dieu.
42

Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.
43
Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole.
44
Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge.
45
Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas.
46
Qui de vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?
47
Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.
48
Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ?
49
Jésus répliqua : Je n'ai point de démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'outragez.

50
Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherche et qui juge.
51
En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
52
Maintenant, lui dirent les Juifs, nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
53
Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ?
54
Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu,
55
et que vous ne connaissez pas. Pour moi, je le connais ; et, si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole.
56
Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.
57

Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham !
58
Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis.
59
Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple.

Chapitre 9

1
Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance.
2
Ses disciples lui firent cette question : Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?
3
Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les oeuvres de Dieu soient manifestées en lui.
4
Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les oeuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler.
5
Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.
6
Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle,
7
et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé). Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.
8

Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ?
9
Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et lui-même disait : C'est moi.
10
Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?
11
Il répondit : L'Homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, a oint mes yeux, et m'a dit : Va au réservoir de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et j'ai recouvré la vue.
12
Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il répondit : Je ne sais.
13
Ils menèrent vers les pharisiens celui qui avait été aveugle.
14
Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux.
15
De nouveau, les pharisiens aussi lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois.
16

Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. D'autres dirent : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ?
17
Et il y eut division parmi eux. Ils dirent encore à l'aveugle : Toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.
18
Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents.
19
Et ils les interrogèrent, disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?
20
Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ;
21
mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il parlera de ce qui le concerne.
22
Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue.
23

C'est pourquoi ses parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.
24
Les pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur.
25
Il répondit : S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois.
26
Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?
27
Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ?
28
Ils l'injurièrent et dirent : C'est toi qui es son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse.
29
Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.
30
Cet homme leur répondit : Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux.
31

Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais, si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui là qu'il l'exauce.
32
Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.
33
Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.
34
Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.
35
Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ?
36
Il répondit : Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?
37
Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui.
38
Et il dit : Je crois, Seigneur. Et il se prosterna devant lui.
39
Puis Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.
40

Quelques pharisiens qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent : Nous aussi, sommes-nous aveugles ?
41
Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste.

Chapitre 10

1
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.
2
Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.
3
Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit dehors.
4
Lorsqu'il a fait sortir toutes ses propres brebis, il marche devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.
5
Elles ne suivront point un étranger ; mais elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.
6
Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait.
7
Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis.
8

Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés.
9
Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages.
10
Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance.
11
Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.
12
Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse.
13
Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon berger.
14
Je connais mes brebis, et elles me connaissent,
15
comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.
16

J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger.
17
Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre.
18
Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.
19
Il y eut de nouveau, à cause de ces paroles, division parmi les Juifs.
20
Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ?
21
D'autres disaient : Ce ne sont pas les paroles d'un démoniaque ; un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?
22
On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver.
23
Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon.
24

Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusques à quand
tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ,
dis-le nous franchement.
25
Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez
pas. Les oeuvres que je fais au nom de mon Père
rendent témoignage de moi.
26
Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de
mes brebis.
27
Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles
me suivent.
28
Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront
jamais, et personne ne les ravira de ma main.
29
Mon Père, qui me les a données, est plus grand que
tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon
Père.
30
Moi et le Père nous sommes un.
31
Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le
lapider.
32
Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes
oeuvres venant de mon Père : pour laquelle me
lapidez-vous ?

33
Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne oeuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu.
34
Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ?
35
Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie,
36
celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu.
37
Si je ne fais pas les oeuvres de mon Père, ne me croyez pas.
38
Mais si je les fais, quand même vous ne me croyez point, croyez à ces oeuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père.
39
Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains.
40
Jésus s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura.

41
Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai.
42
Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui.

Chapitre 11

1
Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie,
village de Marie et de Marthe, sa soeur.
2
C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et
qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son
frère Lazare qui était malade.
3
Les soeurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici,
celui que tu aimes est malade.
4
Après avoir entendu cela, Jésus dit : Cette maladie
n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de
Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.
5
Or, Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare.
6
Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, il
resta deux jours encore dans le lieu où il était,
7
et il dit ensuite aux disciples : Retournons en Judée.
8
Les disciples lui dirent : Rabbi, les Juifs tout
récemment cherchaient à te lapider, et tu retournes en
Judée !
9

Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;
10
mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière n'est pas en lui.
11
Après ces paroles, il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller.
12
Les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri.
13
Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil.
14
Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort.
15
Et, à cause de vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ce que je n'étais pas là. Mais allons vers lui.
16
Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi, afin de mourir avec lui.
17
Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre.
18
Et, comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ,
19

beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère.
20
Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison.
21
Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.
22
Mais, maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.
23
Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera.
24
Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.
25
Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ;
26
et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?
27
Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde.
28

Ayant ainsi parlé, elle s'en alla. Puis elle appela secrètement Marie, sa soeur, et lui dit : Le maître est ici, et il te demande.
29
Dès que Marie eut entendu, elle se leva promptement, et alla vers lui.
30
Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était dans le lieu où Marthe l'avait rencontré.
31
Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever promptement et sortir, la suivirent, disant : Elle va au sépulcre, pour y pleurer.
32
Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, et qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.
33
Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit en son esprit, et fut tout ému.
34
Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois.
35
Jésus pleura.
36
Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait.
37

Et quelques-uns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ?
38
Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant.
39
Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, la soeur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là.
40
Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?
41
Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé.
42
Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.
43
Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors !
44
Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller.
45

Plusieurs des Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui virent ce que fit Jésus, crurent en lui.
46
Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait.
47
Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens assemblèrent le sanhédrin, et dirent : Que ferons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles.
48
Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation.
49
L'un d'eux, Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien ;
50
vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas.
51
Or, il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.
52
Et ce n'était pas pour la nation seulement ; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés.
53

Dès ce jour, ils résolurent de le faire mourir.
54
C'est pourquoi Jésus ne se montra plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il se retira dans la contrée voisine du désert, dans une ville appelée Éphraïm ; et là il demeurait avec ses disciples.
55
La Pâque des Juifs était proche. Et beaucoup de gens du pays montèrent à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier.
56
Ils cherchaient Jésus, et ils se disaient les uns aux autres dans le temple : Que vous en semble ? Ne viendra-t-il pas à la fête ?
57
Or, les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné l'ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin qu'on se saisît de lui.

Chapitre 12

1
Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.
2
Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui.
3
Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.
4
Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit :
5
Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cent deniers, pour les donner aux pauvres ?
6
Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait.
7
Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture.
8
Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours.

9
Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était à Béthanie ; et ils y vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.
10
Les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi Lazare,
11
parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus.
12
Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête ayant entendu dire que Jésus se rendait à Jérusalem,
13
prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël !
14
Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, selon ce qui est écrit :
15
Ne crains point, fille de Sion ; Voici, ton roi vient, Assis sur le petit d'une ânesse.
16
Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais, lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent

qu'elles étaient écrites de lui, et qu'il les avaient accomplies à son égard.
17
Tous ceux qui étaient avec Jésus, quand il appela Lazare du sépulcre et le ressuscita des morts, lui rendaient témoignage ;
18
et la foule vint au-devant de lui, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ce miracle.
19
Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Vous voyez que vous ne gagnez rien ; voici, le monde est allé après lui.
20
Quelques Grecs, du nombre de ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête,
21
s'adressèrent à Philippe, de Bethsaïda en Galilée, et lui dirent avec instance : Seigneur, nous voudrions voir Jésus.
22
Philippe alla le dire à André, puis André et Philippe le dirent à Jésus.
23
Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.
24

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.
25
Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.
26
Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera.
27
Maintenant mon âme est troublée. Et que dirais-je ?... Père, délivre-moi de cette heure ?... Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure.
28
Père, glorifie ton nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore.
29
La foule qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé.
30
Jésus dit : Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre ; c'est à cause de vous.
31
Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.
32

Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.
33
En parlant ainsi, il indiquait de quelle mort il devait mourir. -
34
La foule lui répondit : Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ?
35
Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps au milieu de vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point : celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.
36
Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha loin d'eux.
37
Malgré tant de miracles qu'il avait faits en leur présence, ils ne croyaient pas en lui,
38
afin que s'accomplît la parole qu'Ésaïe, le prophète, a prononcée : Seigneur, Qui a cru à notre prédication ? Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?
39

Aussi ne pouvaient-ils croire, parce qu'Ésaïe a dit encore :
40
Il a aveuglé leurs yeux ; et il a endurci leur coeur, De peur qu'ils ne voient des yeux, Qu'ils ne comprennent du coeur, Qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse.
41
Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire, et qu'il parla de lui.
42
Cependant, même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu, dans la crainte d'être exclus de la synagogue.
43
Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.
44
Or, Jésus s'était écrié : Celui qui croit en moi croit, non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ;
45
et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé.
46
Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.
47

Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde point, ce n'est pas moi qui le juge ; car je suis venu non pour juger le monde, mais pour sauver le monde.
48
Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour.
49
Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer.
50
Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites.

Chapitre 13

1
Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, mit le comble à son amour pour eux.
2
Pendant le souper, lorsque le diable avait déjà inspiré au coeur de Judas Iscariot, fils de Simon, le dessein de le livrer,
3
Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu,
4
se leva de table, ôta ses vêtements, et prit un linge, dont il se ceignit.
5
Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.
6
Il vint donc à Simon Pierre ; et Pierre lui dit : Toi, Seigneur, tu me laves les pieds !
7
Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt.
8

Pierre lui dit : Non, jamais tu ne me laveras les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.
9
Simon Pierre lui dit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.
10
Jésus lui dit : Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur ; et vous êtes purs, mais non pas tous.
11
Car il connaissait celui qui le livrait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.
12
Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?
13
Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis.
14
Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ;
15
car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait.
16

En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.
17
Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.
18
Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain A levé son talon contre moi.
19
Dès à présent je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez à ce que je suis.
20
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.
21
Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et il dit expressément : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera.
22
Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait.
23
Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus.

24
Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus.
25
Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ?
26
Jésus répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscariot.
27
Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le promptement.
28
Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela ;
29
car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus voulait lui dire : Achète ce dont nous avons besoin pour la fête, ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres.
30
Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit.
31
Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui.
32

Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il le glorifiera bientôt.
33
Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant.
34
Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres.
35
A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.
36
Simon Pierre lui dit : Seigneur, où vas-tu ? Jésus répondit : Tu ne peux pas maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras plus tard.
37
Seigneur, lui dit Pierre, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi.
38
Jésus répondit : Tu donneras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.

Chapitre 14

1
Que votre coeur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi.
2
Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place.
3
Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.
4
Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin.
5
Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ?
6
Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.
7
Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu.
8
Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit.
9

Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ?
10
Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres.
11
Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à cause de ces oeuvres.
12
En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les oeuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ;
13
et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.
14
Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.
15
Si vous m'aimez, gardez mes commandements.
16
Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous,
17

l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous.
18
Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous.
19
Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi.
20
En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous.
21
Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui.
22
Jude, non pas l'Iscariot, lui dit : Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous, et non au monde ?
23
Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.
24
Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.
25

Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous.
26
Mais le consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.
27
Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre coeur ne se trouble point, et ne s'alarme point.
28
Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père ; car le Père est plus grand que moi.
29
Et maintenant je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles arriveront, vous croyiez.
30
Je ne parlerai plus guère avec vous ; car le prince du monde vient. Il n'a rien en moi ;
31
mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.

Chapitre 15

1
Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron.
2
Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit.
3
Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée.
4
Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.
5
Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.
6
Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.
7
Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé.
8

Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié, et que vous serez mes disciples.
9
Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour.
10
Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour.
11
Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite.
12
C'est ici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.
13
Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
14
Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.
15
Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.
16

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.
17
Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.
18
Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.
19
Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait.
20
Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.
21
Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé.
22
Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusses point parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché.
23

Celui qui me hait, hait aussi mon Père.
24
Si je n'avais pas fait parmi eux des oeuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père.
25
Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans cause.
26
Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra témoignage de moi ;
27
et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

Chapitre 16

1
Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne soient pas pour vous une occasion de chute.
2
Ils vous excluront des synagogues ; et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu.
3
Et ils agiront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi.
4
Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous en ai pas parlé dès le commencement, parce que j'étais avec vous.
5
Maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où vas-tu ?
6
Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre coeur.
7
Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai.
8

Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement :
9
en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ;
10
la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ;
11
le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.
12
J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant.
13
Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.
14
Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.
15
Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend de ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera.
16
Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père.

17
Là-dessus, quelques-uns de ses disciples dirent entre eux : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez ? et : Parce que je vais au Père ?
18
Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons de quoi il parle.
19
Jésus, connut qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous questionnez les uns les autres sur ce que j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez.
20
En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.
21
La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde.
22

Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre coeur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.
23
En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom.
24
Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
25
Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père.
26
En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous ;
27
car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.
28
Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père.
29
Ses disciples lui dirent : Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu n'emploies aucune parabole.
30

Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne t'interroge ; c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu.
31
Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant.
32
Voici, l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de son côté, et où vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.
33
Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.

Chapitre 17

1
Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie,
2
selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.
3
Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ.
4
Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire.
5
Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût.
6
J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole.
7
Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi.
8

Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé.
9
C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; -
10
et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; -et je suis glorifié en eux.
11
Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi. Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous.
12
Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.
13
Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite.
14
Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
15

Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.
16
Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
17
Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité.
18
Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde.
19
Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité.
20
Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole,
21
afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.
22
Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, -
23
moi en eux, et toi en moi, -afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.
24

Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.
25
Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé.
26
Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux.

Chapitre 18

1
Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron, où se trouvait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples.
2
Judas, qui le livrait, connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis.
3
Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes.
4
Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous ?
5
Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux.
6
Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre.
7
Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth.
8
Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.

9
Il dit cela, afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés.
10
Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus.
11
Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?
12
La cohorte, le tribun, et les huissiers des Juifs, se saisirent alors de Jésus, et le lièrent.
13
Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là.
14
Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple.
15
Simon Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Ce disciple était connu du souverain sacrificateur, et il entra avec Jésus dans la cour du souverain sacrificateur ;
16

mais Pierre resta dehors près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du souverain sacrificateur, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre.
17
Alors la servante, la portière, dit à Pierre : Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis point.
18
Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait.
19
Le souverain sacrificateur interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
20
Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret.
21
Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge sur ce que je leur ai dit ceux qui m'ont entendu ; voici, ceux-là savent ce que j'ai dit.
22
A ces mots, un des huissiers, qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur ?
23

Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?
24
Anne l'envoya lié à Caïphe, le souverain sacrificateur.
25
Simon Pierre était là, et se chauffait. On lui dit : Toi aussi, n'es-tu pas de ses disciples ? Il le nia, et dit : Je n'en suis point.
26
Un des serviteurs du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ?
27
Pierre le nia de nouveau. Et aussitôt le coq chanta.
28
Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. Ils n'entrèrent point eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque.
29
Pilate sortit donc pour aller à eux, et il dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?
30
Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré.
31
Sur quoi Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort.

32
C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il indiqua de quelle mort il devait mourir.
33
Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit : Es-tu le roi des Juifs ?
34
Jésus répondit : Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?
35
Pilate répondit : Moi, suis-je Juif ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ?
36
Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas.
37
Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix.
38
Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Après avoir dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en lui.
39

Mais, comme c'est parmi vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ?
40
Alors de nouveau tous s'écrièrent : Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand.

Chapitre 19

1
Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges.
2
Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre ; puis, s'approchant de lui,
3
ils disaient : Salut, roi des Juifs ! Et ils lui donnaient des soufflets.
4
Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.
5
Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme.
6
Lorsque les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent : Crucifie ! crucifie ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve point de crime en lui.
7
Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi ; et, selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.
8

Quand Pilate entendit cette parole, sa frayeur augmenta.
9
Il rentra dans le prétoire, et il dit à Jésus : D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui donna point de réponse.
10
Pilate lui dit : Est-ce à moi que tu ne parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher ?
11
Jésus répondit : Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi commet un plus grand péché.
12
Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient : Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César.
13
Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors ; et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha.
14
C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi.
15
Mais ils s'écrièrent : Ote, ôte, crucifie-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi ? Les principaux sacrificateurs répondirent : Nous n'avons de roi que César.
16

Alors il le leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent.
17
Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu Golgotha.
18
C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.
19
Pilate fit une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue : Jésus de Nazareth, roi des Juifs.
20
Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville : elle était en hébreu, en grec et en latin.
21
Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs. Mais écris qu'il a dit : Je suis roi des Juifs.
22
Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.
23
Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Et ils dirent entre eux :
24

Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, Et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats.
25
Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la soeur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala.
26
Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils.
27
Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui.
28
Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif.
29
Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.
30
Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.
31
Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, -car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, -les Juifs demandèrent à

Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât.
32
Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui.
33
S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ;
34
mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.
35
Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.
36
Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie : Aucun de ses os ne sera brisé.
37
Et ailleurs l'Écriture dit encore : Ils verront celui qu'ils ont percé.
38
Après cela, Joseph d'Arimathée, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus.
39

Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus, vint aussi, apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès.
40
Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs.
41
Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis.
42
Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche.

Chapitre 20

1
Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le matin, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée du sépulcre.
2
Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.
3
Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre.
4
Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre ;
5
s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas.
6
Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes qui étaient à terre,
7
et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part.
8
Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il vit, et il crut.

9
Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts.
10
Et les disciples s'en retournèrent chez eux.
11
Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ;
12
et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds.
13
Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.
14
En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus.
15
Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai.
16
Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu : Rabbouni ! c'est-à-dire, Maître !
17

Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.
18
Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.
19
Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, Jésus vint, se présenta au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous !
20
Et quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent dans la joie en voyant le Seigneur.
21
Jésus leur dit de nouveau : La paix soit avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.
22
Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint Esprit.
23
Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.
24

Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint.
25
Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.
26
Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous !
27
Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois.
28
Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu !
Jésus lui dit :
29
Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !
30
Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre.
31

Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez
que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant
vous ayez la vie en son nom.

Chapitre 21

1
Après cela, Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra.
2
Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble.
3
Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien.
4
Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage ; mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus.
5
Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non.
6
Il leur dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande quantité de poissons.
7
Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que

c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer.
8
Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées.
9
Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain.
10
Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez de prendre.
11
Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point.
12
Jésus leur dit : Venez, mangez. Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur.
13
Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna ; il fit de même du poisson.
14
C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il était ressuscité des morts.
15
Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment

ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux.
16
Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.
17
Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.
18
En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas.
19
Il dit cela pour indiquer par quelle mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi.
20
Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ?
21
En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?

22
Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.
23
Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?
24
C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai.
25
Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait.